

récit

HISTOIRE  
D'UN ÂNE

Roger-Michel Biscroma

---



HYPALLAGE  
EDITIONS

Du même auteur

*Le Paris-Nice*

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

Roger-Michel Biscroma

HISTOIRE D'UN ÂNE  
(Récit)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 octobre 2014

Prix : 4,75 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-083-7

# Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mention légales</u>	04
<u>La Crucifixion</u>	06
<u>L'Eucharistie</u>	23
<u>La Révélation</u>	30
<u>La Chapelle</u>	38
<u>Les Guérisons et miracles</u>	47
<u>Ressentis</u>	53
<u>Les Religions</u>	64
<u>Souvenirs d'enfant</u>	86
<u>La Prière</u>	109
<u>Noël</u>	116

## La Crucifixion

« Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Mais pourquoi ? C'est la phrase, la vraie formule ! Pas très convaincant pour la propagande d'une religion naissante devenue si grande.

« Pourquoi m'as-tu abandonné ? » : des mots trop consensuels et politiquement corrects.

Ah ! On y vient à la propagande, mais dans l'ultime souffrance d'un homme au caractère bien trempé, on l'a vu avec les marchands du temple.

Un homme cloué au soleil, la veille du shabbat. Je l'imagine hurler, vociférer, insulter Yahvé de noms d'oiseaux, lui qui est accroché comme une chouette sur la porte du royaume des cieux. Quelle misérable fin que celle de ce dauphin de dieu incarné ; mais la *carne* c'est de la viande, nos ancêtres la faisaient sécher pour la conserver, on le fait encore aujourd'hui. Plus de deux mille ans de conservation et toujours aussi bonne, cette *carne* de Jésus, pour ces affamés d'amour, eux qui ne donnent rien, enfin presque tous.

À chacun son morceau : « Prenez et mangez-en tous, ceci est mon corps livré pour vous ». La belle affaire, c'est gratuit ! Mais attention, ce n'est pas une pizza, on mange ici pour s'imprégner de Lui, devenir comme Lui : « le corps du Christ, Amen, le corps du Christ, Amen », à la queue leu. Se nourrir de Lui, c'est absorber son âme. Certains accrochent le morceau de viande à leur cou en cas de disette, ou comme un passeport devant une mort subite, c'est mieux que rien !

D'autres vont la chercher en chambre froide, construite de murs de pierres en mémoire de Lui.

Chanceux, le Barrabas ! Il n'était pas comestible, lui, et les autres non plus d'ailleurs.

L'anthropophagie est interdite, l'homme est immangeable par nature, sauf le Nazaréen, un délice, une boucherie avec pignon sur rue au nom de *Dieu SARL Yahvé : société à respon-sabilité limitée*, mais pas de père en fils, hélas, comme ça, tout va bien pour le boucher, maison fondée en l'an 33, belle affaire !

Mais donner son fils aux abattoirs pour stock à l'infini, tu parles d'un père ! Ou alors il avait un associé, celui de l'étage au-dessous, sacré homme d'affaires, un fin limier lui aussi, *il diavolo* – en italien ça impressionne plus.

Mais ne plaisantons pas avec lui, le roi de ce monde avec ses milliers de clients, ces milliers de paires d'yeux et d'oreilles qui nous épient, attention bonheur interdit.

Si tu manges la poule, cache les plumes, égoïste ! Si tu veux le malheur, il arrive tout de suite, tu peux tuer un homme dans la seconde, mais essaye de le ressusciter !

Si tu veux du repos, impossible, par contre la galère, c'est à volonté quand tu veux et même quand tu ne le veux pas. Sur la boule bleue on l'appelle la chaîne alimentaire, le bonheur de l'un fait le malheur de l'autre, et l'usine marche à plein régime et de façon tout à fait autonome.

Jésus, dans son infinie miséricorde, s'est donné à l'humanité qui a faim et qui réclame le pain du crucifié en mendiant. À qui la faute, à l'homme, au créateur ? La dualité oui, mais dans la balance un kilo de miel et dans l'autre un kilo de *merde*, cela n'est pas équitable. Il faut mille abeilles et une saison de labeur pour l'un et pour l'autre un homme et quelques secondes suffisent.

Les premiers seront les derniers alors Diogène avait raison avec son tonneau et son soleil qu'il ne voulait pas qu'on lui cache : « Ôte-toi de mon soleil ! », mais est-il vraiment le dernier face à un lépreux mourant sur terre battue ? Donc, nous sommes toujours le premier et le dernier de quelqu'un ! Encore perdu le cousin du singe.

« Les voies du Seigneur sont impénétrables » : aujourd'hui, on dirait le code parental sur l'Internet du divin, on ne doit pas regarder. « Aime ton prochain comme toi-même » : aide-le et en retour tu souffres, tu tombes dans le piège du malin ou du Créateur, c'est à toi de choisir l'appellation. Sois humilié, bafoué. Trahis et tais-toi ! Ne blasphème pas, malheureux, tu es un soldat de dieu sans arme ni armure.

Le créateur envoie des agneaux pour tuer les loups ; deviens un petit prophète de quartier, un guérisseur, toi aussi, avale aigre et recrache doux, pour un que tu soigneras, dix mille mourront par la décision d'un despote bien encadré, bien choyé, protégé, bien servi : il mourra dans son lit bien au chaud, le Staline du moment, et dieu lui aussi dans son infinie miséricorde lui pardonnera, car « tu ne jugeras point ! »

Pauvre martyr dans ce jeu, à qui perd gagne, le trophée se trouve dans un autre monde appelé la mort, comme ça tu ne feras pas commerce de ta charité et de ton amour pour les autres, le doute sur l'existence de dieu t'empêchera de tricher. Cela doit venir de ton cœur, de tes tripes. La compassion n'est pas un fallacieux calcul.

On ne peut pas tricher et dieu ne plaisante jamais, il ne fait pas de cadeau ici bas, l'éternel est mon berger, mais le mouton est tondu, c'est un animal comestible. On en revient au laveur de pieds. Pour un gagnant, le reste aux *chiottes* comme l'ovule avec son spermatozoïde.

Pas facile la transhumance avec Jésus en tête : le mouton noir ? Quelle erreur ! Non, je L'aime trop ; je Le sens en moi incrusté dans mon âme pour l'éternité.

Mais tais-toi ! Ces bureaucrates de l'invisible, technocrates de la misère humaine, en deux mots le Très-Haut pourrait monter son curseur de souffrances pour s'amuser.

J'ai peur ! J'ai toujours peur d'eux !

Mais pour les autres qu'arrivera-t-il ? À eux le purgatoire, j'avais oublié... Pure invention de prélats trop gras et trop riches pour être honnêtes, mais conscients du danger, très inquiets, pas tranquilles du tout les écorcheurs et les broyeurs d'os du passé, mais après tout, dieu pardonne, ouf ! Ou alors, une page du texte sacré de Jésus a été arrachée, ne disait-il pas : « Je suis la réincarnation de David », et Padre Pio : « Je suis la réincarnation de Pierre ». Et nous alors : *game over*. On aurait qu'une seule vie ?

Les premiers seront les derniers, oui, mais dans ce monde... Il y a des jours où j'ai envie d'être bouddhiste plutôt que de bouder en enfer pour l'éternité.

Et Marie dans tout ça ? Elle, par laquelle tout a commencé, au pied du bastringue où son bébé est accroché avec les larmes salées de son océan d'amour. Ce petit bout de femme qu'en pense-t-elle de cette facture gratinée par l'octroi de la douane du royaume des cieux à ce fils qui ne devait rien à personne. Qui peut regarder dieu dans les yeux, crédit à volonté ? Même la banque d'amour lui appartient et puis, ses trois jours de garde à vue et son retour les mains et les pieds troués, devant Thomas médusé et Lui, rassurant : « Ne vous inquiétez pas, tout va bien, tout va bien ». Le brave Jéjé n'en veut jamais à personne, sans rancune, il ne sait qu'aimer.

Il ne nous a peut être pas tout dit ce mutant, cette créature de dieu bien sûr, au pouvoir surnaturel capable de ressusciter un cadavre qui pue et j'en passe. Je les entends ricaner ces ratés, pardon ces athées du moment, devant ces légendes, ces fariboles pour mieux se dédouaner de cette métaphysique qui les dérange et leur dernière heure venue changer d'avis et faire dans leurs couches dans les deux sens du terme, voyez Mitterrand et son défilé de prélats et d'astrologues. J'en ai rencontré des athées en réponse au malheur qui les a foudroyés. Quand ça arrive aux autres cela ne les dérange pas, les autres ils *s'en foutent*, mais pas touche sinon je ne vote pas pour toi Jésus ! Nombriisme à l'état pur !

Que je suis petit devant ce Jésus, cet *Everest* de miséricorde et de compassion, la sainteté ne se galvaude pas. Sans Lui, je ne suis rien, avec Lui je suis un peu, pas grand-chose, mais un peu, c'est déjà ça ! La route est longue, pleine de pièges, de mirages et de tortures en tout genre, pour ne serait-ce qu'apercevoir la lumière et peut être griller comme un papillon sur une ampoule.

Au *km 54*, je suis fatigué, vidé, je n'ai plus la force de me battre, et pourtant je dois continuer, comme les autres.

Mais assez parlé de moi. De ce moi qui tue dieu, par son orgueil, son égoïsme, peut être par des milliers d'années d'adaptation, de mémoire reptilienne pour survivre. Se battre sinon terminé l'homo erectus dans cette jungle avec son moi qui le fait tenir droit.

Je pense donc je suis, et je suis surtout fatigué de penser que pendant ces centaines de milliers d'années, adapter le moi était bien pratique et vital pour la survie de l'espèce. Donne ta tunique à qui te la demandera ou ta peau de bête qui te réchauffe, et pourquoi pas ton gibier ! Si tu rentres dans ta

grotte, sans les commissions et à poil, sans rien, c'en est fini de ta descendance. Et je ne parle pas, de la gueule de ta femme : « Je retourne chez ma mère ! »

Le Bernard avec sa coquille, s'il la donne, il finira dans le ventre d'un prédateur avant la fin de la journée. À propos d'ermite qui prie pour tuer son moi et ne faire qu'un avec le Très-Haut, ceux sont d'autres « moi » qui remplissent son écuelle.

« Une quatre fromages et une religieuse, s'il vous plaît ! OK ! Bernard ! »

Ces paraboles christiques sont merveilleuses, mais, oh ! combien à côté de la plaque dans ce monde pourri. Comment changer tout du jour au lendemain ?

J'aime à penser parfois que nous sommes, cela n'engage que moi, dans le même schéma que les insectes, c'est-à-dire adaptés à une situation momentanée qui ne doit pas durer, donc qui peut changer radicalement un jour à l'autre. Prenons l'exemple de la larve de papillon qui vit dans l'humus, les troncs d'arbres pourris sur la terre, et qui, un jour, remonte à la surface et se change en chrysalide puis en papillon selon un protocole bien huilé. En serait-il pareil pour nous sans le savoir ? Je vois à quoi vous pensez, mais taisez vous, médisants !

Darwin a raison, l'évolution ne s'arrête pas. Pourquoi l'homme, plus intelligent que les autres espèces, devrait s'arrêter soudainement ? L'évolution continuera. Sur un plan mental cette fois par une chrysalide appelée la mort, et pourquoi l'union de ces âmes en parfaite harmonie ne créerait-elle pas l'univers en une constante expansion, et que sais-je encore, par l'atome, l'énergie ne serait-elle pas une substance

fabriquée par l'homme et appelée l'amour, une énergie pas plus visible que ne l'était la radio activité il y a peu de temps ?

L'infiniment grand n'est-il pas pareil que l'infiniment petit ? Excusez-moi, mais mon scénario n'est pas plus grotesque que les conneries de certains savants ou prélats du Moyen âge, et, au moins, je ne risque pas d'être écartelé pour hérésie. Dans les années 70, j'ai acheté une calculette de poche qui ne faisait que quatre opérations. Je la trouvais magique et extraordinaire. Nous sommes tous des calculettes, car notre vision instantanée des choses de la vie nous aveugle. J'ai la forme aujourd'hui !

J'ai une autre hypothèse, effroyable celle-là, mais pas plus malhonnête dans sa logique que les autres face à cette vie. Nous l'appellerons la théorie de la patate. Si une autre intelligence venait analyser le champ d'un brave cultivateur de pommes de terre, il y trouverait une quantité industrielle de patates, des petites des grosses, des moyennes, et il conclurait que cet endroit sert à nourrir une autre intelligence qui aime les patates. Qu'en est-il de la terre, la seule chose qui soit en abondance c'est la souffrance, animaux inclus à tous les niveaux et certains, en plus de crever de faim se tapent des raz de marée, des tremblements de terre, la sécheresse, la guerre... La souffrance qui émane des êtres humains, serait-elle un miellat invisible qui profiterait à une autre intelligence qui s'en nourrirait ? Mes derniers épanchements seraient la récolte bien sûr.

N'avez vous pas entendu parler du syndrome des trois C ? Non ; parce que c'est de moi, je suis l'inconnu au bout de ce stylo bille, le con qui pense. Donc je reviens à mes trois C : Cocu, Contrôle fiscal et Cancer ! Toute personne se sentant visée, ne l'est pas par une pure coïncidence, l'enfer quoi !

La vision du monde que nous avons, sentons et aimons, nous, terriens, n'est que pure illusion à notre intention insérée dans notre disque mou : la cervelle. Le ciel bleu, la mer, le champ de fleurs, les parfums, une bonne grillade, une bière fraîche, que sais-je encore, une partenaire avec son dessert bien caché, le paradis des hommes. Mais, en est-il de même pour un cafard et son disque mou à lui, qui ne rêve que d'une poubelle puante de restaurant qui suinte à 40° dans l'obscurité et 90 % d'humidité et sa *cafarde* bien sûr, son paradis ! Le royaume des cieux, le nirvana, là où coule le miel, la tranquillité, l'amour, le bonheur.

À l'étage au-dessous, l'horreur, les cris, les hurlements, la rôtisserie, les grillages et la fumée, la chaleur, et pas d'aération, et il fait toujours nuit, l'enfer quoi.

Entre les deux messieurs, le créateur, le syndic de l'immeuble avec son cahier des charges, avec ses équations bizarres, sa dualité, l'un n'existe pas sans l'autre. Finalement, ils s'entendent bien, ils se complètent. Et si on parlait du rien du tout, simplement du néant. Il paraît que la nature a horreur du vide, mais le rien, le néant existe, ne serait-ce que par leur définition, l'aveugle n'y voit rien.

« Qu'est-ce que tu vois ? Je vois le rien ! À bon, tu vois déjà ça ! »

Mais ne vous inquiétez pas, dans ma fable, l'aveugle a rencontré Jésus quelques instants après. Il lui lave les yeux à la fontaine et il retrouve la vue. Je n'aime pas les histoires qui finissent mal ; après, il s'est marié...

Enfin bref, revenons à nos moutons, le seigneur est mon berger : ça me fait penser à la théorie de la patate.

D'après nos amis les bouddhistes, tu reviens, pourquoi pas, et si tu as été sage dans cette vie, la prochaine sera super. Seule

ombre au tableau, ceux qui tiennent le monde ont des vies super, sont de véritables canailles ici-bas et en plus, si toi tu morfls c'est ton karma. C'est bien fait pour toi, la belle affaire. Tout est bénéfique pour eux, même pas besoin de compassion. Les Indous sont des spécialistes de la misère avec leurs castes et leurs mégapoles de bidonvilles.

Depuis des millions d'années que l'homme meurt, pas un n'est revenu pour nous raconter, pas une lettre ni un coup de fil. L'humanité a dépensé des sommes folles pour aller dans l'espace, sur ce tas de pierres qu'est la lune, où personne n'ira et dont presque tout le monde *se fout*. Mais là où l'on va tous, riche ou pauvre, l'après-vie, aucune recherche ; les savants boguent, de véritables autistes, alors que c'est l'intérêt de tous.

Maintenant l'inquisition a changé de camp ; autrefois les curés ne voulaient rien savoir sur la science : « Tout le monde au bûcher des sorciers ». Aujourd'hui, c'est le contraire, ces abrutis en blouse blanche, à la botte des usines de médicaments, avec leur serment d'hypocrites et leur mentalité de commerçants, ne sont là que pour se faire valoir avec leur *numerus clausus*, leur athéisme *à la con*. Dans deux siècles, ils seront regardés avec les mêmes yeux que nous devant la médecine du Moyen âge avec ses saignées et j'en passe.

Je m'énerve, car je suis capable de soigner une multitude de maladies : hépatite C, maladies nosocomiales, problèmes de peau, maladies orphelines, sans compter les voyances du passé, seule preuve que je ne raconte pas de conneries à faire pâlir des psychiatres : « Je l'ai fait ! » ; sans compter les miracles.

Je suis cependant balayé d'un revers de main, sauf quand ils ont besoin de moi et me chuchotent : « N'en parlez à personne ! » parce qu'ils ont peur de l'ordre de la médecine et de

ces dogmes bien implantés dans leur petite cervelle au QI de singe. Je devrais faire l'objet d'études pour faire avancer la science et comprendre ce potentiel dont je suis pourvu. Je n'oublie pas la réflexion d'un client qui m'a dit : « Les diplômés sont l'intelligence des idiots ».

« L'un d'entre vous va me trahir ! » : bizarre cette phrase au pouvoir surnaturel de Jésus qui prévoit les choses avant même que les autres aient pensé à le faire ; et pourtant, il s'est laissé faire. Il est allé à l'abattoir sans broncher, sans fuir devant les yeux hébétés de ses camarades, ou alors c'est un suicide camouflé, arrangé avec Judas.

Trois ans de galère et les hommes n'avaient toujours rien compris, les miracles à *gogo* ; l'eau en vin et le tout le reste. Qu'allait-il faire ce rangé des voitures, se marier ? Monter une menuiserie ? *Chez Jésus, menuisier guérisseur !* Et pourquoi pas *Vins et Spiritueux ! Ras-le-bol* le prophète, le mutant de cette terre !

« Ce que tu as à faire, fais-le vite » : autre phrase bizarre à Judas, comme chez le dentiste, plus vite on y va, plus vite c'est fini, sauf que là il y a tromperie. Œil pour œil, dent pour dent, l'arracheur de dents n'avait rien à faire ici.

Les voies du Seigneur sont toujours impénétrables, mais, si je comprends bien, pas le cul de l'homme. Je nage dans le graveleux métaphysique de bistro, je me venge de ce pauvre Jésus que j'aime :

« Un demi, s'il vous plaît ! Sur le compte de Yahvé. »

Mohamed l'a faite sa religion et il est mort dans son lit à soixante ans, le grand prophète, et sans faire un seul miracle après une vie bien remplie. Il paraît que dans sa jeunesse il était berger comme l'éternel, ça me rappelle quelque chose...

Ah ! Oui, « l'agneau de Dieu », le Christ, sacré berger, ils ont la belle vie eux.

Et si l'on parlait des apôtres, je ne parle pas des vrais, je parle de saint Paul, le venu plus tard, le journaliste, le chroniqueur en mal de *Paris Match*, qui a rencontré le succès grâce à Jésus. Lui, prétend le contraire, cet éminent lettré, terreau de l'inquisition. Les Évangiles suffisaient, et lui, il en a rajouté des couches et des couches, lettres, épîtres.

« Tu ne jugeras point », a dit Jésus, lui condamne les *putes* ! C'est évident que naître princesse est plus facile que de naître dans un bordel de Calcutta. Et bien lui, Paul, remet tout en question : la peine de mort, même les contrôleurs du fisc et les esclaves qui n'obéissent pas à leur maître. Lui et Augustin sont les précurseurs du silicone des faux saints. « Que celui qui n'a point péché lui jette la première pierre ! » Quelle phrase magnifique, pleine de bon sens, d'une puissance mystique que seul le Christ a pu dire ! Eh bien, pour *Polo* et *Gugus* se sera *aux chiottes* tout ça. Je suis comme un poulpe en colère qui vient cracher son encre sur ces hommes qui souillèrent les Évangiles. Seulement, petit névrosé que je suis, c'est avec l'encre de mon stylo que je le fais, et ça me fait du bien, à moi petit guérisseur dépressif de quartier.

Avec mes petits miracles et autres bizarreries les jours de Pentecôte, j'en ai vu des *zozos* pendant douze ans !

Trois catégories :

Le premier, mon préféré, qui n'y croit pas, mais qui est enchanté : « Que l'on débouche le champagne ! »

Le deuxième observe, profite de la situation et salue.

Le troisième, le pire, ne m'aime pas, profite de l'aubaine lui aussi, mais est très jaloux de ce don que je possède. Il voudrait me voir crever, je sens son venin quand je le touche.

Comme si ce don pouvait m'apporter quelque chose de plus, alors que c'est le contraire. Quand ils m'en parlent, je leur rappelle le crucifix, cela les rassure.

« Donc vous prenez le mal en vous » ; et je réponds :

« Je ne prends rien, je donne de l'amour, le contraire du coup de poing ! »

Certains me demandent si je soigne à distance. Je réponds « non » ; parce que soigner sans rendez-vous, sans voir ma gueule, c'est super !

Alors que je viens porter la bonne parole, sans prosélytisme – chacun sa religion –, je ne suis pas mormon, encore moins témoin de je ne sais pas quoi. Si vraiment dieu a fait l'homme à son image, ne serait-il pas l'autre celui d'en bas ? Et vu l'état piteux du monde, ce toujours crucifié, comme pour montrer l'exemple à qui veut prendre un autre chemin. Les mutants sont exterminés, l'antibiotique du malin est toujours aussi efficace deux mille ans après. Si Jésus devait revenir aujourd'hui, il prendrait trois balles dans la peau, histoire de rappeler la Trinité, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et tout cela par ces soi-disant serviteurs de dieu, ces gardes du corps qui préfèrent parler de lui au passé. On ne touche pas au *grisbi* : *Abemus Pappam, basta* !

Pâle copie de Jésus, je dépose mes armes de guérisseur aux pieds du puissant César du ciel. Être un martyr très peu pour moi, même un rhume m'agace ; dieu me fait peur, il protège les salauds et abandonne les serviteurs que lui même a choisis ! Drôle de patron ce dieu, un vrai Staline, parano qui a peur qu'on lui prenne sa place peut être ; de plus, moi, je n'avais rien demandé, c'est lui qui est venu me chercher ; et par le jeu de situations machiavéliques, je suis tombé dedans.

Un prêtre m'a dit : « Vouloir être un saint, c'est de l'orgueil, le devenir non ! »

Je ne voulais ni l'un ni l'autre, je voulais vivre, c'est tout ! Après tout, je suis sur la terre pour ça, avec la vie que j'ai menée. Je suis d'un caractère très méfiant, j'ai tendu l'autre joue, mais le poing aussi. J'ai été dupé. Je me moque royalement de la vie après la mort, je ne marchande pas, j'ai fait ce que j'ai fait par nature et non par calcul.

Aujourd'hui en pleine dépression même le néant me séduit. J'ai failli me suicider en pleine Pentecôte. Dans cette fête de l'Esprit Saint, je n'ai rencontré que l'esprit du malin, et lors de cette aventure mystique (termes d'un prêtre), j'ai failli y laisser ma famille. Ton royaume des cieux de pacotille, je n'y crois pas. Le diable a gagné : lui au moins il connaît son affaire ; dieu adore la souffrance de ses soldats, il aime le sang aussi, sa miséricorde est hors de prix.

Plus je m'éloigne de lui plus je me rapproche de Jésus et de celle par qui tout a commencé, Marie, mon océan d'amour. Mère Teresa se disait la sainte des ténèbres, je la comprends, elle ne supportait plus dieu et son protocole de souffrances. Cette dette énorme en échange de l'espérance d'une vie meilleure, la carotte du bourricot, avec Yahvé assis dessus, le Tout-Puissant avec son règlement satanique. Une seule question me taraude : aurais-je eu le même état d'esprit si mon chemin de vie avait été parsemé de pétales de roses ? Une belle vie, donc dieu est merveilleux, le nombrilisme et l'égoïsme à l'état pur. Il paraît que le bonheur rend con ! Je suis loin d'avoir le monopole de la souffrance, mais j'ai eu mon vaccin contre la connerie. Il est dans ma nature de ne pas perdre – je n'ai pas dit mauvais perdant –, mais à chaque chose malheur est bon. Là, j'ai gagné une certaine lucidité, les yeux toujours

bien ouverts et une certaine humilité. Nous sommes tous des marionnettes, du plus gentil au plus méchant d'entre nous, d'où la phrase de Jésus : « Tu ne jugeras point » ; en deux mots, ferme ta gueule !

Cela me fait vraiment du bien d'écrire ; c'est une bonne thérapie contre ma dépression sévère, terme du psychiatre. Il y a trois choses que j'adore faire dans la vie et qui me mettent dans un sentiment de bien être : faire la vaisselle, arroser les plantes et nourrir les animaux. Je caresse un rêve ou plutôt une utopie. Lors de mon dernier souffle, être dans une forêt, bien caché, nu à même la mousse, où mon corps servira à nourrir les bestioles de tout poil : « Prenez et mangez en tous ! » Faire le bien une dernière fois et *merde* au créateur et à la famine ; plutôt que de pourrir dans une boîte bien au froid, « bien au triste » comme le disait Jacques Brel, en costume trois-pièces comme un représentant qui vient sonner à la porte du fabricant : « Qu'est ce que je fais maintenant ? » « Tu es né poussière, tu redeviendras poussière ». Oui, mais après ? Je ne sais pas. En attendant, je balaye, et il y en a partout !

Cela mérite encore un demi ! Qu'il est con ce guérisseur, mieux vaut en rire aujourd'hui qu'en pleurer demain ; c'est garanti, faites-moi confiance.

Chaque fois que les gens me demandent d'où me vient ce don je réponds : c'est trop long à expliquer et ils continuent à vouloir savoir. Après je dis : « De ma grand-mère », pour clore le débat. Car parler d'une révélation les agacerait. Pourquoi lui et pas moi ? À croire que j'ai gagné au loto ! J'en suis las, après tout ce que j'ai subi et que je n'avais pas demandé, je le répète.

« Maintenant tout est accompli ! », autre phrase bizarre de Jésus, de ce grand prophète qui parlait aux hommes qui l'ont

cloué, ou à dieu sagement assis dans son fauteuil devant son écran plasma en 3 D. Certains prétendent que ce sont les Juifs qui ont tué Jésus, d'autres les Romains, d'autres que c'est de la faute de Judas, mais en vérité, je vous le dis, c'est le grand patron, le fameux berger de l'éternel, il voulait se faire un méchoui. Peut-être avait-il des invités de marque, celui d'en bas et ses sbires ? Il fallait un met de choix : « À table, ça va refroidir ! »

Moi, Jésus, je l'aurais imaginé mourir vieux, de sa belle mort, chez lui, entouré des siens, et dire juste avant le dernier souffle : « Maintenant tout est accompli ! Le bien pour le bien » et non pas le bien pour recevoir le mal : terminés les martyrs. La nature fait toujours quelque chose pour servir autre chose, ou alors serions-nous des robots biologiques ? Mystère fabriqué et testé ici-bas par un fabricant en blouse blanche ? Oui, mais alors, qui a fabriqué cet abruti ? Ici-bas les absents ont toujours tort, sauf dieu !

Tout le monde a la *trouille* de lui, il a des micros partout et il lit dans nos pensées, ce *tordu*. Moi, la vie me fait penser à une cellule de prison, de temps en temps une porte s'ouvre, trois *malabars* viennent me chercher, me passent à tabac et me ramènent, ou plutôt me traînent, jusqu'à ma cellule, le temps que je me remette. Pareil, pour les autres, et parfois certains ne reviennent plus. On ne les revoit jamais, ils ont dû être tapés trop fort.

Sur les murs de ma cellule est gravé le nom d'un mec, un certain Jésus, un juif, sa date d'incarcération est gravée, il y a des lustres que ce type est parti, il a dû *morfler* vu le sang séché. Je dors dans le même lit et le soir, je m'endors en regardant le mur, une pâle lumière venue de l'extérieur passant à travers les barreaux et, dans la pénombre, je vois son nom

inscrit en lettres de sang, incrusté dans la pierre, et grâce à cette pierre on se souvient de Lui. Il paraît qu'il faisait le même métier que moi, il bossait dans le bâtiment et était guérisseur, Lui aussi. Un maître en la matière, plus fort que moi, il avait des mains d'or. Il pouvait soigner n'importe quoi d'après ce que l'on raconte. Quand ces pourritures de *mala-bars* venaient le chercher, il se levait de Lui-même et allait en salle des tortures sans broncher. Il leur pardonnait à ces fumiers. Il n'a même jamais dit du mal du *dirlo* de la tôle, alors que moi, si je l'avais en face, j'en ferais de la purée de ce tordu. On raconte aussi qu'ils Lui ont troué les mains, moi aussi j'ai les mains trouées, mais c'est à cause du fric.

Un jour, ils sont venus me chercher, on était en juin, j'entendais les cloches de la Pentecôte, ils m'ont tabassé tellement fort que j'ai *pété un boulon*, j'avais trop mal, ils appellent ça des crises de panique. J'ai voulu faire le mur, du coup ils m'ont mis au *mitard*, quarante-huit jours je suis resté dans les ténèbres. Un *maton* passait régulièrement me voir pour me droguer. La nuit, j'entendais les cris des autres détenus qui étaient là depuis plus longtemps que moi, de tous les âges et des deux sexes. Après ils m'ont remonté, complètement drogué. Maintenant, j'ai la *trouille*, je me tiens à carreau, mais je suis devenu *accro de la came*. Je ne m'inquiète pas, et pourtant j'ai cinquante ans de *taule*, je commence à fatiguer *grave*, j'ai mal partout. Un jour ces *fumiers* taperont tellement fort que je finirai par crever, et ce sera tant mieux ! J'irai rejoindre le mec sur le mur, peut-être ?

Ici, j'ai mes *combines* pour améliorer l'ordinaire : je retape des cellules de mecs qui, pour la plupart, reçoivent du fric de l'extérieur, mais comme je suis vieux et fatigué, je prends des bleus pour faire le boulot et je surveille. Au début, je le faisais

moi-même, mais maintenant je ne peux plus ; j'ai mes contacts et je me débrouille. Tout le monde a ses *combines* ici, sinon tu crèves ! On m'a dit qu'il y a des prisons pires que celle-là. Ne me demandez pas pourquoi je suis en tôle pour *perpète*, j'en sais rien, c'est la règle du jeu ! Ici, on en a tous pris pour le maximum et en plus on est condamnés à mort. Certains racontent que, comme en Amérique, il y a un couloir de la mort et au bout la lumière, mais c'est normal (comme dans tous les immeubles), et tant mieux pour eux, ils n'ont pas à chercher le bouton.

Tiens je vais changer :

« Gilles, donne-moi un café s'il te plaît ! *Stretto* ! »

SOMMAIRE

## L'Eucharistie

Je ne suis pas d'un naturel envieux, mais ce n'est pas pour ça que je vais regarder manger quelqu'un quand j'ai faim !

Et bien, aujourd'hui, j'ai faim de Dieu !

Vous l'avez remarqué cette fois, je L'ai mis en majuscules. J'ai faim de compréhension, j'ai faim d'explications, j'ai vécu ce que très peu de gens vivent, la grâce divine avec tout le *package* : la notice pour la voyance, et les guérissons. Je devine les choses les plus intimes, les plus croustillantes. En quelques mots, je mets une personne d'équerre d'entrée de jeu, en général elle blêmit. Je le fais pour leur démontrer que je ne suis pas un charlatan, surtout chez les septiques, ce sont mes préférés.

Je leur dis :

« Tu couches avec ta voisine, tu as volé ton patron. » Ce sont des exemples que j'ai vécus mainte et maintes fois ; après ils sont tout à moi, je les soigne, je les rapproche de Dieu sans faire de prosélytisme. Quand je tombe sur un juif et qu'il me demande d'où me vient ce don, je lui réponds : « D'un juif » ; il s'étonne, je lui réponds aussi : « C'est Jésus ! » et là, je rigole intérieurement.

Depuis que je remplis des pages, je me sens de mieux en mieux. Je n'ai jamais lu de livre, à part Astérix et Tintin, il y a longtemps. Le fait d'écrire est comme un exutoire, je décharge ma haine du monde et du système divin. C'est mieux que d'être en face d'un psy qui passe son temps à regarder sa montre ; je n'ai rien contre ces gens-là, mais leur regard sur moi

m'exaspère. Heureusement, ma grande sœur m'a donné l'idée d'écrire, grâce à ça, je vomis mes pensées négatives et balance les casseroles que je traîne derrière moi.

Bien sûr, ces pages ne seront lues que par très peu de personnes, mais je m'en fous au point d'en faire pâler le diable. Je me soigne, un point c'est tout.

Vous avez remarqué que je blasphème souvent, c'est ma manière à moi de faire exister Dieu. Ce sont des prières que j'envoie inconsciemment à ce Père Noël des adultes ; vous voyez, je ne peux pas m'en empêcher. J'ai tout fait pour être à la hauteur de ma tâche de petit guérisseur depuis douze ans, mais le Christ a dit : « Nul n'est prophète en son pays. » C'est rien de le dire, mais il faut le vivre pour le croire. Je suis en colère quand je pense à ces charlatans, qui fondent des sectes puissantes avec des baratins qui sont des monceaux de conneries à dormir debout, sans aucun don en plus. Je ne cherche pas la gloriole, mais j'ai fait des miracles pour les gens, des mères de famille dont j'avais sauvé les fils d'une mort certaine et qui me regardaient comme un plombier qui vient de changer un joint de robinet. Je ne repartais pas avec mon miracle sous le bras, je rentrais à la maison. « Alors, me disait ma femme, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? » « Bof, *comme d'hab* ! »

Je ne vous ai pas parlé de l'odeur de sainteté que je n'ai jamais sentie moi-même : « Maman, c'est quoi cette odeur de roses ? » Là, je comprenais qu'il y avait un miracle, sans compter les gens que je n'avais jamais vus et qui venaient me remercier en prétendant que je les avais soignés. Avec aussi les rêves prémonitoires à *tire-larigot*, sans compter les manifestations bizarres chez moi, et tout cela baignant dans une vie d'artisan avec ses problèmes existentiels. Je passais de l'eau

bénite au white-spirit. « Les bonnes actions se murmurent et les mauvaises se vocifèrent », a dit un moine bouddhiste, je crois. C'est vrai que si j'avais tué un enfant, j'aurais fait la une des journaux pendant longtemps.

Un jour, je rencontre quelqu'un que j'avais soigné quelque temps auparavant, il me dit : « Je n'ai vraiment plus mal du tout, alors que je traînais ça depuis des années. » Je souris, lui dit *tout de go* avec l'aplomb d'un notaire, que je venais de ressusciter quelqu'un mort depuis deux jours – pur mensonge, bien sûr. Il me regarde avec un air abruti et me dit : « Il faut que j'y aille, j'ai un rendez-vous, salut ! »

Aujourd'hui je ne soigne plus, fermeture pour cause de protection céleste, et je n'en éprouve plus le besoin ni l'envie. Avant, quand les gens m'appelaient, c'était comme si quelqu'un était au fond du puits, je ne tenais plus en place, il fallait que j'aille lui jeter une corde pour le remonter.

J'ai oublié d'ajouter un détail qui a son importance, à chaque miracle que j'obtenais, toujours en période de Pentecôte bien sûr, j'avais le retour de bâton : problème de fric ou de santé, et ma femme me disait : « Tu n'as qu'à les laisser crever ces *connards* ! » Avait-elle raison ou alors est-ce Dieu qui avait tort ?

Dans ce domaine j'aurai pu faire un fric fou. Je vous explique : je soigne quelqu'un d'un bobo quelconque : zona, par exemple ; là-dessus, je lui fais une voyance carabinée pour le scotcher. Ensuite, je prends un air gêné pour lui dire : « On se revoit dans quatre jours », histoire de le faire macérer dans l'angoisse. Le prochain rendez-vous arrive et je lui annonce la mauvaise nouvelle : il va avoir un cancer. Il pleure, a des sueurs froides et demande évidemment si je peux faire quelque chose. Je réponds : « Oui, bien sûr, mais attention il

faut faire un don en espèces pour les pauvres. » Il revient avec le fric de cinq à dix mille euros selon le dindon et quatre séances avec cierge, encens et tout le tintouin. Ah ! J'ai oublié, l'enveloppe c'est moi qui la prends. Trois dindons par mois et je roule sur l'or : le RASPOUTINE du XXI<sup>e</sup> siècle. Au lieu de ça, j'étais gratuit, et mes lettres d'huissier dans la poche je soignais ces *connards* qui les trois quarts du temps tournent la tête quand ils me rencontrent dans la rue. Fais-toi payer et tu seras considéré. Parfois, je lis dans les journaux que des dindons se sont fait plumer par des charlatans. C'est affreux, mais je n'ai aucune compassion pour ces idiots.

Ce qui me choquait le plus c'est de ne pas recevoir de vœux de fin d'année, ne serait – ce que par SMS, des gens auxquels j'avais changé la vie, quand ce n'était pas que je les avais sauvés. Je m'énerve, on change de sujet.

La vie après la mort : question qui tue, mais après tout qu'é-tions nous avant la vie sinon des morts. La seule différence, c'est que nous étions le mort de personne, inconnu au bataillon, pas de sépulture ; vous imaginez une tombe avec comme inscription : « Ici gît la femme de ma vie » !

Deux types arrivent l'un dit à l'autre : « Tu vois elle est là la femme de mes rêves ! »

L'autre : « Elle est morte ? » « Non, elle n'est pas encore née ! »

Je voudrais vous parler de la métaphore du fameux papillon. Il a plusieurs façons de mourir, dont deux particulières. La première, attiré par la lumière, le papillon s'écrase sur le phare d'une voiture, une Bentley continental GT, magnifique coupé 12 cylindres 600 chevaux, 30 litres au km, deux cent mille euros, une broutille pour les chouchous de Yahvé. Cette mort du papillon, j'appelle ça une crise cardiaque, point final.

Et tant mieux pour lui, il a très peu souffert. Deuxième scénario, le papillon est pris au piège d'une toile d'araignée. La maîtresse des lieux sort de son trou, veille à ne pas tuer sa proie et l'entortille dans un filet et la pend comme un jambon vivant en attendant un creux ou une grosse faim. Quelle fin horrible pour ce papillon qui attend d'être dévoré vivant ! L'araignée le garde parfois plusieurs jours, ce qui représente des mois pour ce malheureux papillon. Maintenant, prenons l'homme, crise cardiaque, la Bentley de dieu l'a explosé, belle mort, il a très peu souffert. Deuxième exemple, le cancéreux accroché au lit pendant des mois avec sa chimio. Il maigrit à vue d'œil, se sait condamné et attend la mort. Dieu, qui n'a pas plus de compassion que l'araignée, a fait son jambon vivant, le berger de l'éternel. Si un jour je tombe dans le piège du berger, je me tue, je n'attends pas la fin de la salaison.

Tiens, je vais me faire un café et griller une *clope*. J'ai écrit ça à huit heures du matin, une page de plus. Chaque fois, je me demande ce que je vais raconter la prochaine fois, et ça vient tout seul ma bible à moi. Zéro propagande, que des constats de réalité vus ou vécus. Je me fais l'avocat des vivants, animaux inclus. J'ai compris pourquoi Dieu déteste le néant, parce qu'il n'existe pas non plus, même le diable n'y est pas. Tiens, aujourd'hui je vais m'acheter des châtaignes, on est au mois d'octobre ; je vais péter pendant trois jours, je les préfère bouillies comme les faisait ma mère.

À propos de ma mère, quinze ans de toile d'araignée : Alzheimer, un jambon de premier choix, elle qui n'a jamais fait de mal.

Je n'ai pas pu la soigner, mais des crapules j'en ai soigné plein. Un jour, j'ai guéri un mec qui était atteint d'une maladie orpheline, comme on dit : la polymyosite. Il était à demi

paralysé, ses muscles fabriquaient une substance qui le tuait petit à petit, jusqu'au jour où ça atteindrait le cœur, les poumons et qu'il crèverait. Le docteur lui avait donné deux ans à vivre, fauteuil roulant compris. Il s'appelle Alain, une *sous-merde* dans toute sa splendeur. Première séance : il se lève et sent une différence, il marche doucement et va chercher dans un tiroir quinze euros. Je lui dis, c'est gratuit, et si je dois faire payer ce n'est pas quinze euros. Des larmes d'espoir de guérison sortent de ses yeux. Je fais trois séances et en prime l'odeur de sainteté. Il dit à sa mère : « Maman, c'est quoi cette odeur ? » Il avait quarante-deux ans et plein de fric. J'ai compris que c'était un nouveau miracle, on est en juin (Pentecôte). Sa mère, une *merde* comme lui, me regarde comme un insecte. J'ai même soigné les hémorroïdes de son homosexuel de compagnon, aussi infect que lui. Trois semaines se passent et, terminé. Je le rencontre dans la rue Alphonse Karr, il a repris ses activités. J'insiste pour qu'il prenne un café avec moi et lui demande un service. Sur le Net, il y a un forum, comme ils disent, sur cette maladie. C'est lui qui m'en a parlé, ils sont quelques milliers en France. À propos, son docteur ne comprend plus rien et lui a dit que c'est un miracle, mais lui s'est bien gardé de parler de moi. Donc je lui demande, s'il peut se remettre sur ce forum et en parler pour que je puisse guérir des mères de famille avec des enfants en bas âge, vous imaginez la joie pour moi, surtout de sauver les enfants. Cet *enculé*, dans les deux sens du terme, me répond que c'est pour lui de l'histoire ancienne, un très mauvais souvenir et qu'il ne veut plus en entendre parler. J'ai payé les cafés et salut. J'ai fait une voyance sur sa mère et lui. Le jour de l'accouchement de ce type, la sage femme a dit : « Poussez, madame, poussez ! » et il arrive souvent que la

maman défèque ; et là, il y a eu une erreur, ce n'est pas le bébé qui a été mis dans les langes ! Parfois, je me demande si ce n'est pas Satan qui m'a donné ce don pour *se foutre de ma gueule*. Remarquez, pour Jésus, c'est pire !

La déferlante de haine que j'ai pour le monde, le système et les hommes a fait de moi un écorché vif, et certainement une partie de ma dépression vient de là. Le titre vous a prévenu : *Histoire d'un âne*.

Dans les affaires ou dans mon métier d'artisan, il faut se lever tôt pour me la faire. Je suis très honnête et de parole et très fidèle en amitié, cependant mon enfance de *merde* m'a appris à me méfier de tous. Avec les bondieuseries, je n'étais pas préparé, je ne l'ai pas vu venir le berger avec sa meute de chiens et sa notice de *merde*. Le langage cru que j'emploie peut en choquer beaucoup, car on peut penser que je suis vulgaire. Mais la vraie vulgarité, c'est le manque de compassion et les gens non compatissants sont légion. Je pourrais être plus consensuel dans la façon de dire les choses, mais qu'est-ce que j'en ai à *foutre*, ça sort de mes tripes, comme ça, et si je ne prends pas de gants avec dieu, je ne vais pas *m'emmerder* avec vous !

« Gilles, t'as pas des cacahouètes ? J'ai faim. »

Si je devais imaginer quelqu'un lire ce livre, j'imagine Jean-Pierre Bacri, un râleur de première dont j'adore les films.

## SOMMAIRE

## La Révélation

Je ne vous ai pas encore parlé de ma « grâce » divine ou de ma révélation, titres pompeux, je sais, mais je n'ai que ça en magasin.

Allez, je vais vous raconter le jour où dieu m'a *alpagué*. Le coup a été préparé deux ans auparavant, nous étions en 1998 et je suis tombé dedans en 2000, à la Pentecôte l'année du jubilé. Enfin, je l'ai su après. Je ne savais même pas alors ce que cela voulait dire. Je n'ai pas vécu sur un coussin de pétales de roses, mais ces deux ans ont été *le pompon*. J'ai perdu quinze kilos, tout est allé mal pour moi, problème de dos et de tendinite aux jambes. Le boulot une catastrophe, j'avais trois clients importants, le premier est mort, le deuxième a pris la retraite, et le troisième, un copain, vu les affaires s'est taillé aux Antilles. Comme dit le proverbe : *Quand il n'y a plus de foin dans l'écurie les chevaux se battent*. Ma jument faisait la gueule, j'étais criblé de dettes, charges, etc... mais rien qui touche à des personnes physiquement, j'insiste là dessus. Ah ! Oui, la belle mère, j'ai remboursé rubis sur l'ongle. Voilà, j'ai fini de planter le décor.

J'ai trouvé cette situation exagérée, pour ne pas dire machiavélique, satanique, trop c'est trop. Si j'avais trouvé une coquille d'autruche, j'aurais cassé la coquille pour la mettre sur la tête pour faire le *Caliméro*.

Le jour fatal arriva. Complètement déprimé, au bord du suicide, je pousse la porte de l'église du port de Nice avec les pieds, parce que je suis chrétien catholique. Si j'avais été juif,

j'aurai fait pareil dans une synagogue, musulman dans une mosquée, et pourquoi pas, si on m'avait éduqué en me disant que le bonhomme Michelin était dieu, je me serais assis devant un pneu de camion. Je ne veux pas faire de prosélytisme, mais, désolé, pour moi c'était une église, point final.

J'ai fait le tour du propriétaire avec ses statues de plâtre, le Christ sanguinolent n'avait rien pour me remonter le moral ; la Vierge était trop flamboyante et je suis tombé sur une statue qui me plaisait par sa simplicité vestimentaire et ce voile sur la tête que l'on pouvait prendre pour des cheveux bruns qui lui donnaient un *look* de Carole Bouquet, mon style de femme. Je regarde son nom écrit en lettres de marbre : « Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ». J'ai tout de suite pensé que c'était la baby-sitter du Christ, quand Marie allait faire ses courses. Je m'assieds en face d'elle et me mets à chialer comme un gosse ; je ne sentais plus rien ; vidé de toute substance vitale, je ne désire que le néant pour ne plus souffrir, quand, soudain, je suis pris dans un bain d'amour, d'un frisson inimaginable comme quelqu'un qui a froid et qui rentre dans un bain chaud. La plénitude absolue. Je m'arrête aussitôt de pleurer, j'étais bien, mais bien ! Je n'avais jamais connu une sensation de bien-être intérieur à ce point. Le temps de reprendre mes esprits et je me dis que ça doit être les médicaments que je prends depuis quelque temps (lexomil).

Je sors de l'église en catastrophe, j'allume une *clope*. J'étais bien, mais j'avais la trouille de cette situation qui m'avait changé si radicalement. Je décide de retourner devant la statue, et rien qu'en la regardant, en m'approchant, rebelote.

Je me suis assis de nouveau, une autre sensation de bien-être, moins forte celle-là, mais, j'étais bien, *putain* que j'étais bien ! Je relève la tête pour regarder ma Carole Bouquet et

j'entends une voix intérieure limpide et sonore comme du cristal, d'une puissance incroyable : « Je suis la Vierge, aime-moi et aime-toi ».

Je me suis levé d'un coup, je suis sorti et je me suis dit, ça y est, je suis devenu fou, j'entends des voix. Pris de panique je téléphone à ma sœur, je lui raconte, elle me dit : « Ne t'inquiète pas, c'est une révélation ! ». J'avais surtout compris qu'elle avait peur que je me *foute* en l'air, je lui réponds : « Je suis devenu fou », elle me rétorque, « Si tu l'étais tu ne le dirais pas. » Très bon argument qui me rassure un peu ; elle me dit encore : « Change-toi les idées, va faire autre chose, on se voit ce soir. » J'ai dit d'accord. Je prends la décision d'aller chez le coiffeur, mais avant je veux en avoir le cœur net sur cette affaire. Il me vient une idée, je retourne voir Carole Bouquet, j'essaie d'y mettre un peu d'humour : « Si tu m'as parlé, donne-moi une preuve que je ne suis pas fou », et j'entends : « Corinne est enceinte ».

Je sors de l'église, énervé. Je ne connaissais pas de Corinne spécialement et cela ne voulait rien dire pour moi.

Je file chez mon coiffeur, agacé, mais toujours bien intérieurement. Je m'assois sans rendez-vous et je réfléchis à cette histoire quand soudain mon coiffeur dit : « Corinne, le shampoing pour Roger ». J'ai regardé la gamine, assez jeune et mince que je connaissais, mais dont j'avais oublié le prénom. Après le shampoing, je lui chuchote à l'oreille : « Tu es enceinte », elle me répond étonnée : « Mais comment vous le savez ? J'ai fait le test hier au soir, je suis la seule à le savoir avec mon mec. » J'avais eu ma preuve, mais ce n'était que le début. Je ressentais tout. À peine je regardais quelqu'un, j'entraçais en compassion, en regard de sa vie passée et future. J'avais une hyper sensibilité sur mon environnement.

Bien sûr, vous imaginez combien de fois je suis retourné voir Carole et j’entendais : « Instruis-toi de Dieu. » Je récitais le « Notre Père » et le « Je Vous salue Marie » et chaque fois j’entendais quand je récitais, en même temps : « Aime-moi et aime-toi ! ».

Pendant plusieurs mois je suis devenu un crapaud de béni-tier et, un jour, j’ai entendu une phrase que je ne suis pas prêt d’oublier :

« Tu diras, tu guériras, et tu feras », et le mot « amour », mais d’une résonance et d’une profondeur inimaginable.

Mais attendez la suite, le plus croustillant va arriver. Une précision à toutes les personnes qui liront ces pages pour se moquer en me prenant pour un mythomane ou un farfelu, je leur laisse une porte de sortie, c’est celle d’aller se faire *foutre* ! Je m’adresse spécialement aux catholiques, quant aux autres je ne me permettrais pas de leur parler sur ce ton. Respect, chacun sa religion.

Au bout de deux semaines, le bouche-à-oreille fonctionnant à fond la caisse, je fais des voyances à tout berzingue et j’ai l’impression que mon cerveau est un cabriolet. Les gens qui ne croyaient pas en Dieu repartaient la queue entre les jambes, surtout les hommes. Les femmes adoraient ça, nous étions en Pentecôte 2000, et tout cela par l’intermédiaire de ma grande sœur, pour ne pas dire la plus vieille. Je ne veux pas la vexer cette sœur grande. Mais curieuse comme une chatte qui a perdu ses petits, elle cherche à en savoir plus sur « Carole » en parlant de sainte Thérèse de l’Enfant Jésus. Eh bien, j’avais eu tout faux, elle n’a jamais été la *baby-sitter* de Jésus, c’était une sainte du début du XX<sup>e</sup> siècle, morte à 24 ans dans d’horribles souffrances, bien sûr. Elle était bonne sœur, a écrit un livre de bondieuseries, *Histoire d’une âme*, édité pour la pre-

mière fois en 1956. Pour en savoir plus sur elle, vous n'avez qu'à acheter le bouquin, je ne vais pas vous le raconter, non, mais !

Après avoir lu le bouquin, ma sœur me dit : « C'est bizarre, il y a plein de similitudes, de coïncidence dans les dates, l'enfance, les maladies ». J'ai failli crever à vingt-quatre ans, les antibiotiques étaient là, plus une opération des amygdales, etc... Il faudrait écrire un autre bouquin, mais nul n'est prophète en son pays, donc va te faire *foutre* Roger.

J'écris ça pour ma descendance, *basta* ! À deux détails près, avant de mourir, la Thérèse, pas encore sainte, a déclaré : « Je reviendrai, je vivrai ». Pour en rajouter une autre couche, dans une homélie, le Pape Jean Paul II a dit au jubilé, sorte de fête de l'*Huma* des cathos – je ne sais pas s'il y a les merguez ? –, le Pape a redit, ce qui était déjà précisé dans l'exhortation apostolique *Tertio Millennio adveniente*, destinée à préparer le grand jubilé de l'an 2000, qu'en notre siècle les martyrs étaient survenus souvent sans notoriété particulière, qu'ils sont comme des soldats inconnus de la grande cause de dieu.

Après ces douze années passées, j'aurais préféré être la réincarnation de Rockefeller, car quelques puits de pétrole m'auraient arrangé les fins de mois, et puis cela ne m'aurait pas empêché de faire le bien.

Un détail qui a son importance, du jour au lendemain ma vie professionnelle a repris du poil de la bête, à tel point que je sous-traitais le boulot et que je n'en *foutais* pas une, à part prier, faire des voyances. J'ai commencé à soigner trois ans après, à la Pentecôte 2002. L'état de Grâce, comme ils disent, a duré jusqu'à fin 2003. J'ai encore plein de choses à vous raconter, mais je me repose un peu.

Aujourd'hui, à chaque Pentecôte, je reçois ça comme une malédiction, vous comprenez maintenant pourquoi je blasphème. Depuis fin 2003 je n'ai eu que des *emmerdes* ; je suis fatigué, j'ai envie de dire stop, allez voir ailleurs si j'y suis.

Finir en face d'un *connard* de psy a été pour moi la pire des humiliations. Après tout ce que j'ai vécu pendant ces douze années, raconter ma vie à ces premiers de la classe avec leur gros certificat d'études affiché sur leur front qui me regardent comme un *taré*, j'aurais préféré les stigmates du Christ, mais sainte Thérèse préfère que je passe pour un fou. Les stigmates c'est trop noble. J'étais pourtant à la clinique Saint-François, le stigmatisé. La nuit, terrorisé, j'avais froid au mois d'août, je tremblais comme une feuille en pleine crise de panique, bourré de cachets. Tout ça pour ce psychopathe de dieu, je ne suis qu'un rat de laboratoire, une *merde* de chien dans un caniveau qui disparaîtra à la prochaine pluie.

Ah ! Un petit détail avant que je n'oublie, depuis mon plus jeune âge, à chaque Pentecôte, j'en prends plein la gueule : maladie, deux communions ratées avec des accidents bien sanguinolents (bras, tête, jambe) défenestration, tout ça avec des points de suture à *tout berzingue* et odeur d'éther en guise d'encens. J'en ai fait le constat, bien après. Au début de ma vie de *merde*, je ne faisais aucune relation, étant enfant je subissais sans réfléchir, la Carole Bouquet s'est transformée en fée Carabosse.

Aujourd'hui j'ai perdu la foi en ce dieu sadique et en sa bonne parole. Je garde un profond respect et amour pour Jésus et Marie, les dindons de la farce. Ce livre que j'écris ne sera jamais lu, je dis trop de vérités sur le christianisme et ses turpitudes maléfiques, je suis certain qu'il y a une force invisible qui nous manipule, mais pour le reste je n'en sais pas plus. Si

j'avais écrit une sorte de *Mein Kampf*, j'aurais eu le prix Goncourt. Chose étrange aussi, j'ai soigné beaucoup de juifs, de musulmans, j'ai même reçu une étoile de David en or, que j'ai fait souder sur ma croix pour rappeler à certains chrétiens que Jésus est un juif. Aussi bizarre que cela puisse paraître, malgré ma haine pour ma religion, je suis attiré par Jésus comme un clou peut l'être par un aimant, la comparaison me plaît ! Est-ce des types comme moi qui étaient crucifiés et dont je paye la facture par traites, par mensualités depuis deux mille ans de vie en vie ? Désolé, je fais du nombrilisme en ne parlant que de moi, alors qu'il y a tant d'autres souffrances dans le monde, mais la différence entre le commun des mortels et moi c'est que j'ai eu la preuve irréfutable de l'existence d'un dieu, contrairement aux autres qui ne se posent pas la question vu qu'ils n'ont reçu aucune preuve concrète et subissent en espérant des jours meilleurs. Paradoxe étrange, que je n'arrive pas à expliquer, j'aime le son des cloches, l'odeur de l'encens, les chants grégoriens, me coucher par terre devant la croix de mon bien-aimé Jésus, mettre des fleurs à la Sainte Vierge. Ces bondieuseries m'attirent et, d'un autre côté, je vomis Dieu. Serait-ce le syndrome de Stockholm ? Je rêve de finir mes jours dans un monastère, faire la vaisselle, laver par terre, éplucher les pommes de terre, être en contemplation devant le Très-Haut entouré d'autres vieux moines, soigner cette bande de *tamaloux* et lire la Bible assis sur une chaise en paille, les mêmes que celles de mes grands-mères, et tout ça éclairé d'une bougie, et par-dessus tout, avoir la paix. Ça tranche beaucoup avec mon moi enfoncé dans le cul, sapé, parfumé et « t'as vu ma belle bagnole », aller au restaurant avec ma liasse de fric, ma croix en or massif (le portrait de

mon père), un autre Stockholm lui aussi : « Ça me donne envie de manger des raviolis ».

« Gilles, quatre raviolis, dont un sans fromage ! »

Allez, je vais vous faire rire un peu. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a dit dans son livre *Histoire d'une âme* que pour Jésus elle serait d'accord pour être trempée dans l'huile bouillante. Il fallait la sortir celle-là ! Imaginez ma tronche quand je mange une fondue bourguignonne. Si je devais réussir ma vie mystique ici-bas, on irait voir les reliques de mes couilles frites à la basilique de saint bourguignon.

« Trois cafés, Gilles, et l'addition. Merci. » Et maintenant, dodo.

Il est huit heures du matin, les idées fraîches, je bois mon café, grille une *clope*, la meilleure de la journée, je suis sur le balcon comme d'habitude et je me prépare à vous raconter une autre aventure arrivée en Pentecôte 2003, pas piquée des hannetons celle-là non plus. Il commence à faire froid, on est en octobre 2011, histoire de vous placer dans le contexte où j'écris, il fait gris, je raconte des petits détails à la con comme font les romanciers pour noircir leur page, j'espère qu'il ne va pas pleuvoir, car je suis en *scooter*. Je continuerai cet après-midi, car je dois aller bosser, après ma sieste, vous voyez avec rien je remplis la moitié d'une page et je vous fais marronner un peu. Il faut que je passe chez le dentiste, j'ai une dent qui me fait mal, il va me donner des antibiotiques, avec l'âge j'ai les dents qui se déchaussent ; je vais attendre trois quarts d'heure en salle d'attente avec un vieux *Paris match*, *Voici* ou *Aujourd'hui Madame*, *Demain Monsieur* et, chaque fois juste au moment où je lis un article intéressant, on m'appelle, c'est toujours comme ça et voilà j'ai fini ma page.

## La Chapelle

Allez, je commence ! C'est l'histoire des pénitents rouges, parce qu'il y en a de plusieurs couleurs. Ordre séculier du Moyen âge, mais qui aujourd'hui ne mange pas de pain dans les deux sens du terme ; c'est un gentil folklore.

Le bouche-à-oreille marche à *plein tube* et je soigne à tout va. Un jour, quelqu'un me demande si je voulais soigner un curé. Nous étions en période de Pentecôte, bien sûr. Je faisais mes armes de guérisseur, j'accepte tout de suite, j'étais très impressionné. Le jour J arrive, je me rends à la chapelle de la Trinité. Bâtisse assez grande avec son presbytère, dans le vieux Nice au fond du cours Saleya, et tout ça retapé à neuf par les pénitents, dirigés par le prieur, chef des pénitents qui a des accointances à la mairie de Nice. Un homme adorable, marié à une *Alice Saprisch* dans ses meilleurs rôles, c'est peu dire !

Je me retrouve devant un prêtre, de l'ancien rite, ce qui ne gâche rien pour moi, ce qui veut dire, en particulier, la messe en latin, le dos tourné comme avant. Un breton de quatre-vingts printemps, très gentil, mais fatigué. Après les présentations, il m'explique qu'il a très mal à un genou et a des plaques rouge vif sur le visage. Je ne fais aucune allusion aux pénitents rouges par respect pour lui, je passe sur les détails de mes impositions et de notre discussion très intéressante... son mal au genou est passé au bout de vingt minutes, quant à ses plaques rouges, je lui demande trois jours de délais. Trois jours après, il a retrouvé son teint de vieux en

pleine forme et court dans la chapelle comme un cabri. Je lui ai raconté la grâce que j'ai reçue en évitant de parler de mes « histoires thérésiennes » pour ne pas trop en dire, en pensant, chaque chose en son temps. Il m'a dit : « Vous vivez une aventure mystique extraordinaire ». Ce sont ses termes.

La nouvelle de sa guérison s'est répandue comme une traînée de poudre et je suis assailli de coups de fil des pénitents rouges qui veulent me voir, dont le prieur bien sûr et *Alice Saprish*.

J'ai tout fait dans ce presbytère, des voyances sur leur passé, à les faire pleurer, surtout les vieilles : « Tu as trompé ton mari avec un tel », je donne le prénom et m'étonne moi-même ! Le curé écoute derrière la porte entrebâillée et se régale, les gens attendent dans la chapelle, arrivent devant moi tordus et ressortent droits. En faisant des voyances croustillantes sur leur passé, je les confesse indirectement sans juger personne. Les femmes sont ravies, les hommes je les sens agacés, jaloux, sauf le prieur qui est enchanté, enfin sa chapelle se remplit, elle qui n'était jusqu'à présent qu'une coquille vide. J'essaye de garder un brin d'humour pour ne pas avoir la grosse tête, ce que je crains le plus. Je ne fais que quatre voyances par jour parce qu'après je suis épuisé, et, bien sûr, les dons vont au curé qui est impressionné par l'argent qui rentre. Il me montre chaque fois la liasse qu'il donne à ses œuvres, j'en suis sûr. J'ai même eu droit à l'odeur de sainteté. Je suis en train de soigner quelqu'un quand soudain j'entends papoter dans la chapelle. J'arrête, je vais voir les fidèles, dont un des fils du prieur, je demande ce qu'il se passe : « Vous sentez, cela n'est pas une odeur normale et tout le monde dit que c'est un miracle ! » Je ne dis rien. Il faut préciser, mais je ne l'ai su qu'après, que cette chapelle n'est pas un lieu ordinaire,

il paraît que lors de son déplacement pour aller voir le pape, Thérèse Martin, pas encore sainte, a fait escale à Nice, à l'hôtel *Beau Rivage*. Elle est venue prier dans cette chapelle (voisine de l'hôtel). Une statue en plâtre de la sainte sort une fois par an pour la commémoration et, d'ailleurs, une plaque en souvenir de la visite de la sainte à Nice est accrochée au mur de l'entrée de l'hôtel *Beau Rivage*, et voilà, voilà, voilà... Les bizarreries sur ces coïncidences « saintétiques » continuent. Un de mes premiers emplois à l'âge de seize ans a été d'être plongeur de l'hôtel, plongeur à la plage de l'hôtel, plongeur égal vaisselle.

Ni une ni deux, je suis invité un soir chez le prieur dans la chaleur de juillet, les grillades grillent sous les ampoules et les moustiques mangent à leur faim. Le curé est avec moi, nous mangeons très bien et, à la fin du repas, le prieur me tend un dossier. Il m'explique que ce sont les statuts d'une association à but non lucratif, à mon intention, pour faire de la chapelle l'endroit le plus couru de Nice. Il a prévu de me faire passer à FR3 avec lui bien sûr. Doucement, il est en train de m'enfiler la soutane de Padre Pio et moi de me dire : « Quand le vin est tiré, il faut le boire ! » Je me vois déjà en haut de l'affiche, mais pas à l'*Olympia*, à l'entrée des églises avec les bigotes en guise de fans ! Je n'avais plus qu'à attendre les stigmates et une vie de moine. L'affaire continue quelque temps au cours Saleya, les gens me reconnaissent, me saluent, me demandent des rendez-vous ; je réponds que ça c'est l'affaire du curé qui fait office de secrétaire et dit des messes pour moi. Il ne me manque plus que les autographes ! « À Ginette, affection ! » « Pour Yvonne, amitiés », et tout ça avec photo, bien sûr !

Il est 17 h 30, j'ai faim, je vais préparer une sauce, et faire des pâtes : j'en ai marre d'écrire, alors vous attendrez la suite, peut-être après le repas, ou alors demain ; ça dépendra de ce qu'il y a à la télé.

Sept Heures et demie, hier soir il n'y avait rien qui m'intéressait à la télé et à neuf heures, je suis tombé comme une masse, c'est l'effet des cachets, à coup sûr. Je dois revoir la psy le 25, elle lèvera le pied sur les *cachetons* j'espère, car avant je ne me couchais pas avant onze heures et demie. Quand vais-je terminer ce livre ? J'ai encore à écrire, mais après que vais-je faire ? Me remettre à penser ? « Je pense donc je suis ! », la fameuse phrase, moi je fais le contraire, je suis donc je pense, et ce n'est pas toujours bon pour cette *putain* de dépression. Je vais faire preuve d'orgueil, tant pis, les très cons ne pensent pas beaucoup, ils vivent comme des bœufs, attention je m'adresse aussi à des types haut placés, le sommet de la chaîne humaine.

Je vais vous raconter l'histoire du dindon après je reviendrai à l'histoire de la chapelle. Un jour je suis appelé pour soigner un zona sur les hauteurs de Nice. Je rapplique, devant le portail, je sonne ; le maître des lieux vient me chercher et nous passons devant un magnifique poulailler. Je m'arrête, je n'en vois pas tous les jours des poulaillers en ville, je vois donc des poules et, perché sur une barre, un magnifique dindon imposant, de couleurs vives qui avait l'air de régner en maître sur son univers ; je fais la réflexion : « Qu'il est beau ! » Le propriétaire me répond : « Beau ou pas beau, demain il passe à la casserole ! » J'ai vu dans ce dindon splendide, l'image de l'Homme, le sommet de la chaîne alimentaire de l'Homme, surtout ceux qui ont tout réussi. Mon histoire est

finie. Ah, oui, j'oubliais, je suis reparti avec une douzaine d'œufs frais.

Je n'ai pas peur de la mort, mais faire des projets à la con et finir comme le dindon, si je n'avais pas de raisons personnelles qui m'obligent à rester dans le poulailler, je me serai coupé la gorge en disant « va te faire *foutre* » au propriétaire, car c'est le seul pouvoir que j'ai sur la vie.

Qu'est-ce que je disais déjà sur l'histoire de la chapelle ? Attendez, je regarde où j'en étais ! À faire des autographe [s], *merde* j'ai oublié le *s*. Si Maître Capellovici ressuscite et voit mes fautes d'orthographe, je suis bon pour le peloton d'exécution. Ne vous demandez pas pourquoi il n'y en a pas dans votre texte, mes sœurs ont tout corrigé, la ponctuation aussi. J'ai pourtant mon certificat. Guichard m'a dit, l'*institut* de l'époque, je ne plaisante pas, donc je cite : « Si tu le rates, un jour on va jouer au foot tous les deux, mais le ballon c'est toi ! » École des Baumettes à Nice dans les années 60. En gros, il ne rigolait pas le Guichard. Qu'est ce que j'ai pris comme *tannées* ? Il puait le Ninas, un petit cigare qu'il fumait à la *récrée* avec son genre Lino Ventura, paix à leurs âmes à tous les deux. Je rêve encore de lui aujourd'hui. Un jour, on devait peindre les feuilles de platanes à l'automne avec les nervures, les tâches... Moi, j'ai pris la feuille, je l'ai posée sur le papier, j'ai tracé les contours, après quoi j'ai pris la peinture vert foncé et j'ai rempli l'intérieur et *basta*. Arrivé ma hauteur, Guichard s'arrête à ma table, je sens son haleine de fumeur et je me dis que s'il s'arrête c'est pas normal ; il pose sa main sur ma tête, de l'autre main, il prend le dessin de peinture encore fraîche et me frotte le visage en disant : « Les épinards de Biscroma ! Il va les manger les épinards, Biscroma ». Ensuite, il m'a dit :

« Va te laver au lavabo. » Depuis, chaque fois que je mange des épinards, je pense à lui.

J'arriverai à finir la chapelle ! Arrêtez de rire, c'est vous qui êtes trop curieux, vous voulez tout savoir et moi, comme un âne, je raconte mon histoire. Je n'ai pas envie de le finir ce livre donc je traîne, je traîne... Ah ! C'est l'heure de *C'est dans l'air*. Je pense à cette émission parce que Calvi me fait penser aussi à Guichard, c'est drôle un cerveau, une idée en amène une autre, allez à tout à l'heure. Je suis tellement peu sûr de moi, que ce que je raconte puisse vous intéresser que j'utilise mon arme fatale : le rire, la plaisanterie, comme je le fais avec les femmes pour les séduire, sauf que, maintenant, vu mon âge, je prends les commandes, mais je ne livre plus, chaque chose en son temps. Il faut vivre avec son temps, et ce ne sont pas les cachets qui vont arranger la limonade. Artisan, voyant, guérisseur, aujourd'hui écrivain, et demain quoi ? Majorette ?

Allez, on retourne à la chapelle ! Nous étions fin juillet, le prêtre excité prépare ses valises pour prendre ses quartiers d'été en Bretagne, rejoindre sa famille pour tout le mois d'août ; je le sens crispé, agacé de me laisser seul, non pas qu'il n'ait pas confiance, mais il a peur, peut-être, de louper quelque chose. Il me laisse les clés du presbytère, ce qui me flatte. J'ai la chapelle pour moi tout seul et je rêve de quelque chose de spécial, c'est de me coucher devant la croix de mon bien-aimé Jésus ! Le jour de son départ, la nuit même, je fais un rêve bizarre qui voulait dire que tout allait s'arrêter comme cela avait commencé.

Le lendemain, je me rends dans l'après-midi au presbytère. Je n'ai pas de rendez-vous et veux prier. Je suis précédé par trois personnes : le prieur avec son *Alice* et un autre pénitent

qui a l'air d'avoir de l'influence dans ce gentil folklore. Je suis tombé dans un traquenard. On commence à me chercher des poux dans les cheveux, surtout *Alice*, qui me reproche ma vie avant d'être un petit prophète. Je lui réponds *texto* : « Désolé de n'être pas né avec une soutane et une croix dans la main, ou alors de descendre du ciel dans une nuée d'or et de lumière ». Le prieur ne dit rien, je le sens gêné. Le troisième lascar, ce trou du cul, à qui j'avais fait une voyance peu flatteuse sur son comportement peu chrétien dans sa jeunesse, sans le juger, mais en constatant simplement, et après tout, je vais vous le dire, je ne suis pas dans le secret de la confession et en plus je tais son nom que j'ai oublié d'ailleurs. Dans sa jeunesse, il a engrossé une femme et a jeté la vache et le veau sans aucune compassion. Et comme le dirait ma grand-mère, il a préféré la cavalerie à l'infanterie ; or, vu sa gueule, je considère ça comme un miracle que cette femme lui ait ouvert son sanctuaire à cette *merde* humaine, prends-le et garde-le ! Il me dit alors que « les gens ne devraient pas venir à la chapelle pour le guérisseur, mais pour dieu ». Je réponds, ça redeviendra une coquille vide et puis je fais des miracles ; et *Alice* de rajouter : « C'est l'œuvre du diable et vous êtes en état de péché mortel ! » C'est à l'exactitude ses dires. Je regarde le prieur qui ne bronche pas ; je rends les clés et salut. Je pars donc avec mes faits d'armes sous le bras et mes succès de cabanon, ne me disant pas pourquoi m'as-tu abandonné ? Mais pourquoi es-tu venu me chercher ?

J'ai beaucoup réfléchi après sur cette phrase : « Nul n'est prophète en son pays » ; ce qui annule tout et veut dire tout et son contraire, par exemple, nul n'est la mère de ses enfants, nulle prune n'est le fruit de son arbre, etc., en deux mots, à quoi sert de faire un feu s'il ne chauffe pas ? Prends-le et

garde-le ce dieu. Vous avez remarqué, je ne m'adresse pas à Jésus.

Le curé est parti avec l'eau du bain, quelques semaines après son retour.

Depuis ce jour, mes *emmerdes* existentielles d'artisan ont repris de plus belle. L'état de grâce est fini, mes principaux clients disparaissent, le premier prend sa retraite, le deuxième perd sa place, je commence à regarder Dieu d'un autre œil, mes déboires monétaires ont sérieusement érodé l'idée que je me fais de lui. Des bizarreries diaboliques plus des rêves horribles, bref le berger de l'éternel a lâché ses chiens sur moi. Il commence à faire frais dehors, on est le lendemain d'hier, en bas sur le parking des olives tombent sur le toit des voitures, ça fait un boucan du diable. Ma sieste a été plus longue que d'habitude, je n'arrive pas à me réveiller, il faut dire que j'ai mal dormi la veille. J'ai beau ne fumer que deux paquets de cigarettes par jour, parfois la nuit, je tousse et ça me réveille. Mon voisin est mort vers cinquante ans, il y a une quinzaine d'années, du cancer des fumeurs, gorge et poumons, le pauvre, il n'a jamais bu ni fumé de sa vie ! Moi je tiens le rythme et mon père est mort à soixante-dix-sept ans d'une crise cardiaque, bel âge heureusement ; il fumait, lui, il fumait à l'intérieur, et tout le monde fermait sa gueule. Moi je fume dehors, si je crève ce sera de froid !

« Alors Madame, votre mari est mort du cancer du fumeur ?

— Non du froid !

— Le pauvre, il a dû souffrir ?

— Je ne sais pas. Quand on l'a trouvé, il était raide et avait du givre sur le visage et les mains. »

J'imagine ces paroles avec la voix de la nana du bar des oiseaux.

Pour en revenir à la chapelle, quelque part au fond de moi, je n'étais pas mécontent d'avoir repris ma liberté. J'étais encore jeune, j'avais quarante-cinq ans, et puis je n'avais aucune responsabilité dans cette gabegie, dans ces histoires de petits prophètes : il y a trois protagonistes, Dieu, le malade et le guérisseur... Dieu n'est peut être qu'un composant de plus dans la nature et ma vision des choses n'est qu'instantanée alors que mère nature a tout son temps, des millions d'années, les oiseaux n'ont pas volé du jour au lendemain, or je ne suis qu'un mutant, un protocole bien établi, échelonné sur x millions d'années. Le mutant commence à avoir faim, il va regarder ce qu'il y a dans le frigo. À midi, le mutant n'a mangé qu'un panini aux figatelli, c'est très bon, mais ça ne suffit pas pour tenir l'après-midi. Le mutant s'est allumé une *clope* et se demande ce qu'il va manger ce soir.

#### SOMMAIRE

## Les Guérisons et Miracles

Nous allons arrêter de rire un peu, car il y a des aveux que j'ai à vous faire, un détail qui est sans importance, mais que je voudrais souligner. Je ne soigne pas tout, j'ai eu des échecs entre autres les cancers. Bien sûr, je calme les effets secondaires des rayons, les aphtes, les escarres rapidement et sans problème, sauf en période de Pentecôte, car là tout est permis. J'ai réveillé deux *légumes*, comme ils disent dans le jargon de la médecine, dont un père de quatre enfants en bas âge, un musulman bien entendu. Je suis arrivé à son chevet par le bouche-à-oreille, un homme d'une trentaine d'années et une femme en face de moi qui m'a dit en pleurant :

« Il paraît que vous faites des miracles, j'ai quatre enfants. »

Je ne savais pas quoi faire, j'ai eu une idée, je me suis mis en état de voyance et j'ai visionné la Sainte Vierge en lui demandant : « Qu'est ce que je fais ? » J'ai entendu : « Dis-lui de redescendre ! », j'ai visionné le gars ; je l'ai vu dans un halo tout blanc, il m'a dit : « J'ai peur ! » Je l'ai sommé de redescendre, quand soudain il ouvre les yeux, se met à bouger, et se rendort. J'ai dit à sa femme : « C'est affaire de quelques jours, il va se réveiller ! » Il faut savoir que le toubib avait préparé la femme en lui disant qu'il allait le débrancher et qu'il finirait comme un légume. Ce que j'avais dit fut fait, il se réveilla, mit quelque temps à retrouver tous ses esprits. Je suis retourné le voir, sa femme lui a demandé qui j'étais, il a répondu tout simplement : « C'est le monsieur qui m'a dit de revenir ! » Je ne vous raconte pas les *emmerdes* que j'ai eues après, mais j'étais

content pour ses enfants. Nous étions en 2008, en gros. À propos, j'ai été zappé par la mère de famille aussi rapidement que j'étais venu, mais ça, j'en avais l'habitude.

Maintenant je vais vous parler de la face cachée de mes pouvoirs ou dons comme vous le voulez. La première année, j'ai demandé à voir un exorciste après les manifestations bizarres qui avaient eu lieu chez moi. Je fus mis en contact avec un autre prêtre que j'avais soigné, le Père Lanza, exorciste du Diocèse de Nice, aujourd'hui décédé, vu son grand âge. Il me posa des questions bien précises, et me dit : « Faites attention, qui peut le bien peut le mal ! » Je n'avais pas compris sur le moment, du fait que je n'avais jamais fait le mal. J'ai détesté trois personnes pendant ces années-là, le premier s'est pendu à trente-deux ans, j'ai pensé à une coïncidence, le deuxième a eu un cancer, il est mort à cinquante ans, à une date trop précise pour que ce soit encore une coïncidence, et la troisième d'un accident bêtement arrivé, chute toute simple et c'est là que j'ai compris ce que m'avait dit le Père Lanza. Crime parfait à distance, mais attention, ce n'est pas pour une altercation, une engueulade toute simple ; maintenant, chaque fois que j'en veux à quelqu'un, je prie pour lui, pour annuler l'effet. Je ne suis pas un tueur, je ne veux que le bien de tous.

Après la chapelle, le temps de me remettre, je caressais un doux rêve, ce fut une utopie ou une boîte de pandore. Longtemps j'espérais trouver un mécène, un homme très riche qui dépenserait sans compter et qui aurait envie d'aider son prochain, le genre qui se gare devant l'*Hôtel de Paris* à Monaco avec une voiture d'une centaine de millions d'euros, que j'aurais soigné, qui m'aurait pris sous son aile. Je ne demandais pas grand-chose, deux mille euros par mois et les déplacements pour me permettre d'exercer mes dons sans me

préoccuper du lendemain, une goutte d'eau pour ces gens qui dépensent des millions d'euros – une nuit d'hôtel dans une suite d'un palace de Monaco coûte entre dix mille et quinze mille euros –, sans compter *la flambe* au casino. J'en ai rencontré trois, dont un musulman ; aux trois, je leur ai fait des voyances de leur passé, cela les a scotchés au plafond et je les ai soignés. Au musulman, je lui avais précisé l'année où il n'a pas fait le ramadan, il a sorti des mots en arabe, je pense qu'il s'adressait à dieu en demandant pardon. Bref ! Mon rêve est resté lettre morte, pire, j'ai failli soigner l'un des hommes les plus riches du monde, qui avait un eczéma et d'une douleur à la jambe qui le gênait en skiant, de la rigolade pour moi. Si je l'avais rencontré, je lui aurais fait une proposition honnête pour répandre le bien et il m'aurait eu à sa botte en cas de bobo. La veille, le rendez-vous était annulé pour cause de guerre en Géorgie. Dégoûté, je suis allé voir la Vierge Marie, et j'ai demandé pourquoi tout cela ? Elle m'a répondu : « Regarde-les comme des enfants ». Je dois vous dire que j'ai un caractère à ne pas bricoler, je fais tout ou rien, c'est dans ma nature, alors aujourd'hui je garde mes mains dans mes poches et je regarde les enfants. Quand je sens quelqu'un souffrir, je me dis dieu n'a qu'à passer en direct, le livreur de pizza a démissionné, en plus, si j'ai des *emmerdes*, c'est la vie !

Je m'angoisse pour cette *putain* de Pentecôte prochaine, dans huit mois. « Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, non je n'ai pas oublié toi tu m'aimais, moi qui t'aimais, mais la vie sépare ceux qui s'aiment », et taratata, taratata. En attendant, moi je vais mieux, ma névrose *fout* le camp... Les olives continuent à tomber sur les voitures, elles font une chute de dix mètres au moins, ça me fait rire, car j'ai gardé une âme

d'enfant. Aujourd'hui on est vendredi, la veille du shabbat. Si j'avais été juif, j'aurais eu du pain sur la planche, car ce n'est pas une journée de repos pour eux. Si tous les juifs avaient suivi Jésus, il y aurait aujourd'hui plus d'un milliard de juifs sur la terre, *putain* ça en ferait des magasins, et la gueule d'Adolf ! « T'as quelque chose à dire ? » « Non, non, je passais par là, c'est tout ! » Allez, *shabbat shalom*, je vais faire ma sieste.

Ce matin, je n'ai pas grand-chose à dire. Ah ! au fait, ma dent va mieux grâce aux antibiotiques. Quand je pense à Flemming, les milliards de gens qu'il a sauvés et ça continue. J'ai beau réfléchir, je ne sais même pas si à Nice, il y a une ruelle qui porte son nom. Par contre, le nom de ces hommes politiques véreux qui ont donné leur nom à des places, des avenues, des boulevards et autoroutes, ce n'est pas ce qu'il manque. Je m'éloigne de mon sujet, je meuble, et encore une page de finie. Je dois vous dire quelque chose, un détail, j'écris à la main comme avant, donc si la fin de ma page ne correspond pas avec la vôtre, c'est normal, moi, l'ordinateur, ce n'est pas mon truc, je suis complètement *has been* et je m'en fous.

Cela fait trois mois que je n'ai plus soigné quelqu'un et ça ne me manque pas ; les gens m'appellent et je réponds que je suis malade, ils me disent : « J'espère pour vous que vous allez vous rétablir bientôt ! » En réalité ce qui les *emmerde*, c'est que je ne soigne plus et que, peut-être, j'ai perdu mon don. *Frère cortisone* est décédé. Oh ! mon Dieu quelle perte pour l'humanité ! Avant, je prenais mon pied à soigner, j'arrivais chez les gens de toute catégorie que je ne connaissais pas, je rentrais dans leur intimité, j'adorais soigner les enfants, mais je précise que je ne le faisais qu'en présence d'un adulte avec

ces histoires de pédophilie, il ne me manquait plus que ça sur le dos : « Puisque vous êtes là, j'en profite pour aller faire une course ». Je disais « Non Madame, c'est hors de question », je leur expliquais, ils me comprenaient.

J'ai une dernière histoire à vous raconter pour vous faire comprendre ce que je ressens, après je crois que j'aurai fait le tour du problème ou de l'histoire plutôt. Ce qui m'agace le plus dans cette aventure mystique, je reprends encore les termes du curé, c'est que le créateur, le Très-Haut, le berger de l'éternel, dieu connaissait les tenants et les aboutissants de cette histoire avant même que je naisse. Cela me fait penser que, quand je faisais des voyances, je préférais parler de leur passé plutôt que de l'avenir, car les trois quarts du temps l'avenir n'était pas bon à entendre. Vous imaginez dire à quelqu'un vous allez être très malade, votre mari, votre femme vous trompe. Vous imaginez, j'ai fiancé mon fils et je savais qu'elle allait le quitter quelque temps plus tard, et il fallait que je sourie. Maintenant, je m'interdis de regarder mes proches. Le grand a des dons, mais il ne sait pas s'en servir. Un jour à table, il me dit : « J'ai rêvé qu'elle me trompait ! » Je n'ai rien dit, l'affaire a éclaté quelques jours plus tard. J'ai vu la mort de mon père parce que mes sœurs me l'ont demandé, c'était la nuit, il pleuvait fort, il faisait doux pour la saison, février. La voyance est exactitude, nul ne peut s'arranger avec.

J'ai une anecdote croustillante à vous raconter. J'ai eu plusieurs cas rigolos, mais celui-là il vaut le détour. En tant qu'artisan indépendant, je travaillais pour une grosse boîte ; un jour je fus appelé par le directeur général, un homme avec qui j'avais un bon *feeling*. Pensant venir pour un devis, je rapplique avec un mètre, de quoi écrire et du papier. Un petit

détail, le bruit courrait au sein de la boîte que j'étais voyant. Il me reçoit donc dans son grand bureau, me fait asseoir et me dit qu'il a quelque chose de spécial à me demander. Je lui réponds qu'il n'y a aucun problème et que je suis son homme. J'ai toujours eu la reconnaissance du ventre et j'étais content de lui rendre service. Il me dit : « J'ai besoin d'une voyance. » Sur le coup, ça me surprend, mais je réponds « pas de problème ». Il me demande qui allait être le prochain chef départemental de la boîte. Je regarde et je lui dis que c'est une petite brunette style vieille France, dans la quarantaine. Il éclate de rire et me répond : « On l'a déjà choisi, c'est un homme, l'investiture aura lieu la semaine prochaine ». Je suis reparti vexé, en lui disant « désolé pour l'erreur ». Arrive le jour de la réunion, le fameux mec s'est désisté et une petite brunette a levé la main et a proposé sa candidature. Cela m'a été raconté par une personne qui faisait partie de la réunion. Bien entendu, le patron ne m'en a pas parlé.

## SOMMAIRE

## Ressentis

Nous sommes dimanche matin, il fait gris, les olives se sont calmées, j'ai fini une autre page. On dirait qu'il va pleuvoir, mon stylo est tombé en panne, c'est bien la première fois que j'use un stylo avant de le perdre. Dommage, je m'y étais attaché, j'aurai tellement de choses à raconter, l'histoire d'un âne ne s'arrête qu'à sa mort et comme le dit Gabin, dans le film *Touchez pas au grisbi* « quand on est con, on est con ! » Il ne faut pas contrarier les vocations et j'en ai profité au maximum.

Ce livre que j'écris n'aura, comme le reste de ma vie, qu'un succès de cabanon. Je le ferai imprimer qu'à une trentaine d'exemplaires, à mes frais bien sûr, uniquement pour me faire plaisir et pour l'offrir à certaines personnes. Je laisserai une trace de cette histoire que j'ai vécue à ma descendance et je souhaite qu'un jour un arrière-petit-fils ou fille charlatan réussisse avec du talent et de la chance à plumer un tas de *connards* bien friqués, car nul n'est charlatan en son pays. Vu le nombre d'abrutis qui ont tout réussi et qui brillent dans ce monde, j'ai fini par croire que la lampe d'Aladin existe et que ceux qui l'ont eu se gardent bien d'en parler. Dans tous les domaines, il y a des personnes qui ont eu réellement du talent, mais pour moi cela ne dépasse pas les 10 %. Par exemple, dans le domaine du *showbiz*, on raconte souvent que les chansons qui ont eu un succès fou ont été refusées par certaines maisons de disques. Je ne fais aucune allusion à ce livre bien, car pour moi il y a longtemps que les carottes sont cuites. Je

réglerez le problème avec le très con, celui qui tire les ficelles de ma marionnette. Ceci n'est pas un testament, car j'ai encore des choses qui me sont très personnelles à faire ici bas et je ne voudrais pas crever ; j'adore employer le terme crever, une crise cardiaque c'est mourir, finir dans un lit lentement, c'est crever. Il m'est arrivé comme tout le monde de voir un reportage sur les abattoirs, j'en ai le frisson chaque fois, mais après réflexion, je me dis que cette mort est plus propre et plus rapide pour eux que d'être dévoré vivant par un prédateur, comme nous le sommes par les virus. Je me trouve amer aujourd'hui, peut-être est-ce le fait que ce livre touche à sa fin. Cette dépression a sonné le glas de ces douze années de Pentecôte et la montagne a accouché d'un rat déprimé.

Ils ont eu raison de moi, je parle toujours au pluriel quand je m'adresse à l'invisible, mais qui est bien là. La religion catholique est en train de crever lentement mais sûrement au vu des autres religions. Quand je pense que tous les écrits, les factures, les livres, les actes notariés, les compromis, les lois, les décrets, les arrêtés, les lettres, les billets de banque portent tous, dans le monde entier, une date qui stipule que cela a été écrit X années et jours et parfois l'heure aussi après la naissance du CHRIST, même si la date exacte est contredite par certains, histoire de faire parler d'eux, eux qui finiront dans les oubliettes des égouts du monde. Je fais du prosélytisme, mais que l'on aille trouver une phrase aussi puissante que de dire : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! » ; quand je pense à ce monde de *putes* en tout genre et je ne parle qu'au sens figuré, car j'ai beaucoup de respect pour celles auxquelles vous pensez... Confucius a dit : *Quand le sage montre la lune, l'idiot regarde le doigt!*, et moi de vous dire que la lune n'a pas fini de briller.

Un jour, un passionné de botanique m'avait expliqué que pour qu'une plante, un arbre ou un bon fruit puisse exhaler tout son arôme, la plante ne devait pas avoir reçu trop d'eau, juste ce qu'il faut et à la limite de la souffrance. En effet, je le crois parce que, quand il a trop plu les cerises sont gorgées d'eau, elles sont moins bonnes et pourrissent plus vite. Serait-ce pareil pour l'homme ? Horrible constat ! Il est vrai que dans les *emmerdes* on se rend mieux compte de ce que peuvent vivre les autres, quand on a un plâtre on en voit partout, et la compassion, l'amour de son prochain, on ne l'apprend que dans la souffrance. On nous cultive !

Quand nous avons une indigestion, une fois que l'on a vomis, on est au paradis. Mais alors pourquoi Jésus a-t-il subi son calvaire ? N'était-il pas assez parfumé ? Lui qui était parfait, *putain* de dieu ! Ces questions sans réponse me fatiguent, j'en reviens toujours au même point. Les plus grands compositeurs, peintres, écrivains sont des gens tourmentés et c'est de là que sort la quintessence de leur art. Je ne m'adresse pas à ces pseudos artistes d'aujourd'hui, affairistes avec leur *merde* en carton-pâte et barbouillages en combine avec le milieu de l'art.

Je tourne en rond, ou alors nous serions comme les fameux lampistes d'Aladin ? L'électricité pour allumer l'ampoule : il faut un négatif et un positif, donc je vais me mettre une ampoule au cul, si elle s'allume, j'ai gagné et la lumière fut !

« Gilles, tournée générale ! » Je vais rentrer complètement bourré.

Sur la terre tout le monde travaille pour son propre compte et ne supporte pas de perdre ; si les plus pauvres étaient à la place des plus riches, ils feraient pareil ; je n'ai rien inventé en disant cela, mais c'est l'évidence. Si les manifestants de tout

poil avaient un bon poste bien rémunéré dans un ministère, ils colleraient des affiches du président en place. C'est pour cela que le monde est pourri ; la fameuse chaîne alimentaire et dieu dans cette équation se tord de rire ; il connaît son homme, parce que c'est lui qui le fabrique.

Le monde me fait penser à un jeu pour gamin de dix ans. Nous sommes des pions, des chiens attendant la gamelle. Tous ceux qui ont un peu vécu se rendent compte que par moment tout va bien, nous sommes parfois étonnés, et après la machine s'inverse et c'est l'enfer. Il suffit d'être là au bon moment et au bon endroit comme le paysan qui jette son blé, la fameuse manne divine.

Serait-ce Dieu qui m'a refile cette dépression, cette maladie mortelle, si pas soignée, qui ne peut être comprise que par quelqu'un qui l'a vécue aussi ? En tout cas, je me suis soigné de Lui. Il s'est produit un effet inverse de l'effet désiré finalement, je ne sais rien de Dieu et de ses bondieuseries. L'église m'a regardé sans me voir, je suis noyé dans la foule des charlatans, je ne suis pas assez prétentieux pour imaginer que mon aventure divine ne concerne que moi ; et dire que je voulais la faire partager aux autres dans cette église qui crève.

Un détail pour mettre tout le monde d'accord : dans toutes les religions, il doit exister des gens comme moi. J'ai l'impression d'être dans le désert, avec un point d'eau, mais personne ne veut de mon eau. Les gens m'appellent pour fermer les yeux des mourants, je fais office de curé pendant que l'autre, à qui l'on a demandé un miracle à la con pour *santo subito*, est trop occupé par son histoire de capote. Je me considère comme un pur produit de l'Église romaine catholique et apostolique, capable de rapprocher de l'église n'importe quel athée. Je suis une vitrine fabriquée pour la circonstance

et le pape de dire que je devrais rester dans l'anonymat, la belle affaire, mais d'abord la seule fumée qui sort de cette cheminée de la basilique Saint Pierre Rome est celle de l'enfer : *Abbemous il diavolo!* Je ne devrais pas m'énerver, ce n'est pas bon pour mon cœur ! Je n'ai aucun problème avec mon cœur, mais c'est pour dire que je cherche une connerie à dire, mais ça ne vient pas. Bon il est quatre heures, je vais sortir pour aller chercher le pain et pour casser l'après-midi, sinon après j'ai comme un mal de tête.

Dernièrement, je suis tombé sur un reportage à la télé sur la Somalie, un pays à l'image des camps de concentration nazis. À ciel ouvert, orchestré par la grande finance suisse, les patrons voyous comme a dit Chirac. Dans le misérabilisme de ces gens, il ne leur manquait plus que les pyjamas rayés comme à Buchenwald ou Dachau. J'en ai conclu que ces financiers diaboliques ne valaient pas plus que les S.S. d'Adolf et une autre affreuse comparaison m'est venue à l'esprit : les footballeurs qui regardent les gens avec mépris et qui font grève en gagnant un million d'euros par mois, ces quidams qui se prennent pour des dieux ! Je me suis rappelé la fameuse métaphore de Cédric Belfrage pour les intimes, « quand la corde d'un instrument de musique est trop tendue, elle casse, si elle n'est pas assez tendue elle ne vibre pas », finalement le juste milieu terrestre n'existe pas. Je lave ma voiture avec de l'eau potable alors que dans beaucoup de pays africains ils crèvent en buvant de l'eau putride. Suis-je un S.S. ? Eh bien à l'infinitésimal oui, et ça multiplié par des millions d'Européens... La terre est un piège et je pourrais prendre des exemples à l'infini ; nul n'est parfait dans ce monde tordu, mais que faire, le sang du Christ n'a pas fini de couler. Je m'adresse aux chrétiens, je me pose encore une

question qui restera sans réponse. Si j'avais été le fils d'un père, adorable financier suisse, quel aurait été mon comportement vis-à-vis de lui et des circonstances ? Peut-être aurais-je zappé la situation avec ma Ferrari, mes hôtels particuliers, ma grande vie et mon jet privé ? « Tu ne jugeras point ! » Il a raison Jésus, je ne sais même pas qui je suis et ce que j'aurais été dans d'autres circonstances ; je me serais peut être fabriqué une raison en me disant si ce n'est pas moi, c'est un autre qui le fera ; après tout je suis né comme cela : riche. C'est la vie et tant mieux que ce soit tombé sur moi.

Je vais vous raconter l'histoire d'un documentaire que j'ai vu encore à la télé. Cela se passe dans les émirats, une fois par an a lieu une régata avec des voiliers à prix d'or. Un de ces fils à papa avait perdu l'année précédente à cause de la voile qui avait été déchirée et cette année il a gagné. Il a dit à un journaliste : « Grâce à Dieu, cette année, la voile a tenu ».

Et moi j'imaginai Dieu concentré sur la voile de ce *trou du cul* qu'il voulait absolument faire gagner pendant que des milliers de gens crèvent de faim. Un jour étant allé me promener en Italie, à Vintimille, avec une de mes sœurs pour faire des courses au marché très couru par les niçois, les mains chargées de victuailles, nous nous rendions à la voiture quand, soudain, nous sommes passés devant un homme, assis par terre sur le trottoir de l'immeuble en guise de dossier et devant lui un écriteau indiquait *senza niente* (sans rien, en français). Je fus ému par cette pancarte et par l'humilité de la condition humaine de cet homme ; je me suis arrêté, je lui ai donné un panettone, sorte de brioche étouffe belle-mère. Je fus impressionné comme un soldat 2<sup>e</sup> classe qui rencontre le Général de Gaulle. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en sais rien, mais à un moment je l'ai envié, moi, un épicurien

dans l'âme. Prince ou clochard, cette dualité me tue. J'ai le sentiment que mon âme est ballottée comme une bille de *flipper*, je cherche la vérité sans savoir quand finira cette chimère.

Depuis douze ans, ma vie est dictée par les rêves que j'ai faits deux ou trois jours avant. Des choses les plus ordinaires aux plus importantes. Certains tellement puissants qu'ils restent incrustés dans ma mémoire. Si quelqu'un cherche à vouloir me faire un sale tour, je le rêve et, bien sûr, ça arrive : je le vis deux fois. Je vais faire un démenti sur sainte Thérèse qui ne rit pas...

À quoi cela sert de me prévenir puisque de toute façon cela arrive quand même ? Avec le temps et l'expérience, j'arrive à déchiffrer les rêves. Par exemple, si quelqu'un me crée des problèmes dans mon travail, je rêve de la personne en train de casser mon fourgon. Si quelqu'un va mourir, je rêve d'un chat noir dans le lieu où vit la personne, je parle ici des gens de mon entourage ou de ma famille.

La seule explication serait de me faire comprendre que je ne gère rien, tout étant décidé par avance, le bien comme le mal. J'ai l'impression d'être un ordinateur branché sur un GPS qui me fait exécuter les ordres donnés ou me les fait subir, étant donné que je ressens ces bizarreries. Je n'ai même plus d'intimité : « Souriez vous êtes filmé ! » Parfois, dans mes rêves, je me fais insulter en marchant dans la rue. Or, un jour, j'ai entendu : « Tu vas avoir un accident. » Le lendemain, alors que je n'y pensais plus, quelqu'un m'a embouti l'arrière de la voiture. J'ai le sentiment d'appartenir à deux mondes différents, je n'ai jamais l'esprit tranquille. Mon analyse personnelle sur cette situation serait que, du fait d'avoir reçu cette grâce, j'ai une sorte de vie parallèle. Ils ne se cachent plus, car ils savent que je sais qu'Il existe et, à mon avis, leurs deux

faces s'opposent. Je peux entendre des gentilleses comme des insultes, mais ne sachant pas de qui ça vient, je me méfie ; quand je prie, je peux entendre : « Allez, il remet ça, ferme ta gueule ! » Je ne réponds jamais. Le père Lanza n'avait dit : « Faites-vous tout petit devant eux ». Alors je m'en prends à dieu et je me dis que dans son infinie miséricorde il doit me comprendre, et moi ça me défoule.

Je vais vous raconter une anecdote qui date d'avant le téléphone portable. Un *connard* avait pris l'habitude de m'appeler et de ne rien dire au bout du fil, c'était tous les soirs. Nous étions à la fin des années quatre-vingt. J'en parle à mon père, il me donne une très bonne idée, il me dit : « Quand tu réponds, ne t'énerve pas, insulte-le gentiment, lui et sa mère ». Donc le soir suivant, je l'insulte avec un humour qui n'appartient qu'à moi. Je lui avais dit la veille que sa mère avait ouvert un bordel pour chiens et qu'elle faisait des pipes pour 5 F, je lui ai dit aussi qu'il y avait un monde fou qui faisait la queue avec leur clébard, et j'éclate de rire à mes conneries. Il racroche et le lendemain soir me rappelle. Je lui dis : « Tu veux que je te parle encore de ta maman ou de ta grand-mère ? » Je disais tout cela en riant, j'avais renversé les rôles, il ne m'a plus appelé.

Tout en écrivant, je suis en train de manger des cacahouètes pralinées, je suis tombé dans le paquet et je n'arrive plus à m'arrêter. Plus je vieillis, plus j'aime le sucre, alors qu'avant un bon plat de pâtes me suffisait.

Allez, je vais vous faire rire un peu, c'est la récréée, toute cette masturbation métaphysique me fait me rendre compte d'une chose en rapport avec mon adolescence, mes branlettes ont changé d'organe, elles se font au niveau du cerveau et le pire de tout c'est que là je ne trouve pas l'orgasme. Jacques

Brel a dit : « Dans ma pipe, je brûlerai mes souvenirs d'enfance, mes rêves inachevés et mes restes d'espérance. » J'aurais voulu écrire cette phrase tellement c'est bien dit. Brel, Brassens, Ferré et j'en oublie Jonas, etc. Ils doivent les tuer à la naissance, cela fait trente ans qu'il n'y en a plus des comme eux. Aujourd'hui c'est « nique ta mère » et le « chichon ». Les drogués ne font pas la révolution, ils chôment ! Tant pis si je passe pour un mec réac, je suis à l'automne de ma vie et c'est tant mieux si la corde de l'instrument de Bouddha ne vibre plus. On nous prépare une jolie dictature, car les seuils de tolérance sont dépassés à tous les niveaux : sociétal, culturel et monétaire, et tout cela finira dans un bain de sang européen. C'est la nature de l'homme, l'autodestruction qui régule les populations.

Ce matin nous avons changé d'heure, donc nous sommes en avance sur les *emmerdes* à venir. Cette semaine il y a le G20 à Cannes, la mafia de la finance se réunit. Leur seul problème c'est de continuer à plumer la poule sans la faire trop crier bien qu'elle n'ait plus de voix ni de plumes. J'ai la ferme conviction que dans ce monde, plus quelqu'un est pourri plus il a de la chance de réussir. Je m'éloigne de mon sujet ? Non, Baptiste a eu la tête tranchée et Erode a les mains propres. Il faut rendre à César ce qui est à César et à dieu ce qui est à dieu. D'un côté la belle vie et de l'autre les martyrs.

Autrefois, la télévision n'existait pas, il fallait une propagande, un livre rouge : on l'a appelé la Bible ou Thora, et tout cela écrit par des lettrés, c'est-à-dire des riches. Plus tu souffres plus c'est bien, sûr que tu auras la cote avec dieu, et ferme ta gueule. Seuls les Évangiles m'intéressent, le reste, selon moi, c'est du journalisme paléochrétien ou de l'antiquité.

J'aime bien taquiner les cons, du moins la classe supérieure à la mienne. Un jour je fus invité aux noces d'une de mes nièces et à table on me mit en face d'une dame que je connaissais et dont le fils était pilote de chasse et maintenant pilote de ligne dans le civil, sa grande fierté. Elle s'est mise à parler de lui et ses yeux brillaient comme ceux d'Andréa Ferréol dans le film *Au bon beurre* ; je lui dis tout net que son fils n'était rien d'autre qu'un tueur à gages patenté par l'État. Elle me répondit : « Je ne comprends pas. » Je lui ai expliqué que de prendre ses ordres d'un parrain de la mafia italienne pour tuer quelqu'un ou d'un gouvernement pour tuer des milliers de civils, c'est pareil et que c'est peut être pire, surtout en temps de paix, et tout cela pour servir des mafias de la finance. On l'a vu avec l'Irak, la vision des choses change pour les humains selon le statut social. Un grand politique est un homme qui aimait les femmes, mais le concierge de l'immeuble est un obsédé sexuel.

À propos du mariage, ce fut une belle fête à l'italienne, il ne manquait plus que Vito Corléone dans le rôle du papa de la mariée, je plaisante. Dans ma famille nous sommes italiens et très honnêtes, mais j'avoue que la musique du film me manquait. Mon grand-père est arrivé en France pieds nus, façon de parler, mais depuis les choses ont changé.

Nous sommes à la Toussaint, ça y est, la fête des morts comme ils disent et bien sûr j'ai rêvé de mon père. Nous étions dans une discussion banale de la vie courante, lui ne parlait pas, j'étais en plein monologue sur les problèmes de la vie de tous les jours. Pourquoi ? Mystère ! Il y avait une de mes tantes encore vivantes, nous étions chez elle. Seule explication ? Je vais aller sur sa tombe, il n'est pas tout seul vous imaginez, il y a mes grands-parents, et mon oncle. Je vous ai parlé de monologue, car c'est ce qui se passe quand on écrit un livre,

je suis le seul à parler et j'ai le sentiment d'avoir toujours raison. Un livre, c'est l'égoïsme suprême de la pensée et moi, moi, et encore moi... surtout quand on parle de métaphysique et de sa propre histoire ; je n'écris pas un roman. Oui, peut-être pour vous c'est comme un roman ?

Je n'arrête pas de me remettre en question, mais je n'avance pas d'un centimètre, bla-bla, bla, bla-bla, je bogue complètement et je répète toujours la même chose, mais de manière différente. L'âme est une prison finalement, et la pensée c'est de se demander ce qu'il y a à l'extérieur du mur. Vous voyez je reparle encore de prison, je répète la même chose, je me sens enchaîné et mes chaînes s'appellent « qui je suis ? Qu'est ce que je suis ? » Pour moi la liberté ici-bas s'appelle le néant. Je n'existe que parce que je pense, la pensée est ma cellule de prison. Ah, j'oubliais un truc : si j'avais été heureux, ce ne serait pas une prison, le plaisir c'est les vacances ! « J'aurais voulu être un artiste et pouvoir faire mon numéro. » Une chanson qui fait rêver, l'herbe du voisin est toujours plus verte ; il paraît que ces gens-là sont les rois de la dépression, donc pas de vacances. Peut être que l'homme à l'unité n'existe pas, du moins n'est-il pas pris en considération, seul l'ensemble compte, comme chez les fourmis où seule la reine compte, comme nous le roi des juifs. À propos de la question juive, phrase horrible que personne ne peut oublier, je vous rappelle que j'ai fait souder sur ma croix une étoile de David qui m'a été offerte par une juive qui a la même date de naissance que moi, sauf l'année. Cette dame m'a dit qu'à Jérusalem il y a un couvent qui, si je me souviens bien, s'appelle Les sœurs de Sion et ces sœurs portent la croix et l'étoile. Sur la question juive, j'ai une réponse toute simple c'est le Christ !

#### SOMMAIRE

## Les Religions

Nous sommes le 4 novembre 2011, ma névrose étant toujours aux aguets, je préfère griffonner des pages plutôt que de retomber dans mes turpitudes cérébrales. Je me sens beaucoup mieux, mais je préfère mettre une deuxième couche thérapeutique pour en finir avec ma dépression, ou plutôt cette dépression, parce qu'en réalité elle ne m'appartient pas, on me l'a refilée contraint et forcé. Comme je vous l'ai déjà dit plus haut, nous sommes le 4 novembre, et dans deux jours, soit dimanche, c'est l'Aïd pour les musulmans ; c'est-à-dire que l'on égorge le mouton d'Abraham. Car Dieu, au dernier moment, avait changé de menu, il préférait un méchoui. En disant cela, je ne m'adresse pas particulièrement aux musulmans, car dans la bible, premier testament, nous avons les mêmes sourates au chapitre de la fameuse genèse. Sacré bonhomme ce Salomon, un prophète de premier choix ; je l'adore avec ses centaines de femmes et maîtresses à faire pâlir Rocco Siffredi. Car ce n'est pas un sexe qu'il devait avoir, mais un tuyau d'arrosage automatique. Allez me dire après : *où il y de la genèse il n'y a pas de plaisir !*

Et maintenant Abraham, je l'imagine recevoir un SMS de dieu lui disant : « Va sur la montagne avec ton gosse pour l'égorger. » Vite il s'habille, prend le petit, sans oublier le couteau de boucher, se tape un chemin muletier. Arrivé en haut, l'autre fait ses caprices de star : « Finalement, je vais me taper un mouton ! » Et ce pauvre Abraham redescend, va chercher un mouton, remonte et l'égorge pour faire plaisir au

berger de l'éternel. Moi je dis non ! Trop c'est trop pour Abraham !

Si un de ces jours, après ma grâce divine, un tel scénario m'échoit et que Dieu me demande d'égorger mon fils par amour pour lui, même un mouton, je ne m'énerve pas, je le regarde dans les yeux et lui dis que son manque de confiance en lui dénote une grosse dépression et qu'il doit se faire soigner lui aussi. Je pense à ce qu'a dit Woody Allen : « Dieu est mort et moi d'ailleurs je ne me sens pas très bien. » Vous avez remarqué, je retombe dans le blasphème. Bon, allez, si dieu m'avait demandé ma belle mère, j'aurai fait un effort, cette femme était cracheuse de feu dans une autre vie : « Mamy, on y va, Dieu nous attend, n'oubliez pas le couteau, on va pique-niquer ! »

Quand je pense à Jésus à qui l'on refuse même l'idée qu'il ait pu serrer une femme dans ses bras, chacun sa croix. Moi, les femmes je les adore comme Salomon ; bien sûr, je suis loin derrière lui, je ne suis qu'un petit prophète de grande surface, sans envergure. Mais, voyez-vous, je n'arrive pas à comprendre la métaphore de cette histoire de cul de Salomon et cet infanticide prémédité qui a échoué parce que le Très-Haut a changé d'avis. Qu'en serait-il aujourd'hui si l'affaire avait atteint son but ? Mais ne vous inquiétez pas, Dieu dans l'infanticide a eu ses heures de gloire. Des paléontologues, dans un endroit sur terre dont j'ai oublié le nom, ont retrouvé un cimetière qui date de plusieurs milliers d'années, destiné aux enfants sacrifiés de tout sexe, le premier né de préférence, offert en offrande à dieu. Bien entendu, les enfants de cinq à dix ans, attachés et enterrés vivants. Après analyse on a retrouvé sur les corps des traces d'excréments et de vomissements ; je vous raconte quelques détails, histoire d'imaginer la divine

ambiance. S'il vous plaît, ne me dites pas que c'est de l'histoire ancienne, car aujourd'hui encore en Inde et en Chine... Chaque année, d'après une étude, trente millions de bébés crèvent par la volonté de leurs parents, tout cela parce qu'ils ont fait l'erreur de ne pas naître avec *une paire de couilles*. Et après papa et maman vont se laver pour se purifier dans une sorte de tout-à-l'égout appelé le Gange. Ces infanticides à l'échelle industrielle n'ont qu'un but, celui de ne pas avoir à s'acquitter de la dot du mariage versée par les parents de la fille, et tout cela avec l'approbation des religieux, défoncés par l'opium, qui prennent volontiers sous leurs ailes les petits garçons pour leur apprendre les divines coutumes ancestrales de l'hindouisme. N'attendez pas de moi des détails, je vous laisse imaginer, je peux rire de tout sauf de ça.

À quand le prochain messie, le prochain prophète international qui réunira toutes les religions en une seule et unique avec un joli bouquin, bien écrit, bien compris de tous. L'évangile selon Google : « Tu ne convoiteras pas l'âne de ton voisin ! »

Je traduis :

- Tu ne convoiteras pas les stock options du CAC 40,
- Quand agios arrivera prozac tu prendras !
- À la saint Bercy, le troisième tiers t'acquitteras !
- Nul n'est riche en son pays, car G20 tu aimeras !

Au début de cette aventure mystique, je n'aurai pas changé ma place contre celle de Neil Armstrong, le piéton de la lune. Je me considérais comme un élu de dieu, un soldat venu pour la bonne cause – la consécration à quarante-deux ans –, d'autant plus que je n'avais rien demandé. Je vivais une vie comme tout le monde, j'aurais été prêtre, d'accord, mais

aujourd'hui je me sens comme une vieille barcasse échouée sur un rivage, polluée par le pétrole et ballottée par la houle.

« En voilà du blues, en voilà, et c'est du bon, croyez-moi ! » Jonas, non, pas le prophète, je parle du chanteur, j'aurais bien troqué mon clan en échange du sien. Lui, au moins, a bien vécu et ça continue, j'espère pour lui. Vous comprenez pourquoi je déconne constamment, ça m'évite de geindre et de penser. Dans la vie courante, partout où je passe, je plaisante avec tout le monde, et de voir rire les gens me rassure. Je suis rentré dans leur vie un instant, nous avons partagé quelque chose, je suis imprimé dans leur disque mou. Quand j'étais en clinique psychiatrique – ce mot me répugne –, je ne plaisantais plus – je parle du moment où cela allait mieux évidemment –, j'avais peur que l'on prenne ce comportement pour de la folie. J'étais incolore, inodore et sans saveur, le pire pour moi. Si j'avais été dans un autre service, j'aurais déconné avec les infirmières pour évacuer mon stress, mais là motus et bouche cousue, j'étais muselé, sans appétit, et avais *la bite à six heures*. Je n'étais plus rien, même plus moi. En disant cela, je parle au nom de toutes les personnes qui ont vécu une dépression ou névrose – ce ne sont pas les qualificatifs qui manquent. Mais personne ne peut, je le répète, comprendre cette maladie avant de l'avoir vécue, et surtout pas les psychiatres ! Moi qui suis d'une nature très indépendante, être à *la botte* de ces gens-là a été le pire des outrages. Il y en a un en particulier que je ne suis pas prêt d'oublier, et c'est grâce à cette *merde humaine* que j'ai pu mesurer que j'étais loin derrière le Christ. Je vous raconte : j'étais en pleine crise, angoissé et en larmes. Averti par l'infirmier, ce *petit con* de toubib fraîchement diplômé me demande ce que je veux. Je trouve cette question tellement idiote que je lui répons : « Je

veux faire un tennis ! » Monsieur se vexe et au lieu de me donner un *si besoin*, cela veut dire en terme médical un cachet supplémentaire en cas de besoin, il donne l'ordre de me faire une injection, en termes clairs une camisole chimique. Qui peut le bien peut le mal. Je ne prierai pas pour lui, après enquête, j'ai appris qu'il avait mauvaise presse. Je suis médissant avec lui. Si un jour on rouvre les camps nazis, je lui promets un bel avenir, car en un mois passé sous ses ordres, je ne l'ai jamais vu sourire, même pas un rictus de sympathie. Je ne connais pas les tenants et les aboutissants de cette embauche, mais je suis certain que pour les tenanciers de cette clinique, *s'ils marchent dans la merde*, surtout du pied gauche, ce toubib devrait être un très bon paillasson. J'ai appris que cette maladie provoque en moyenne cent vingt mille suicides par an, dont un tiers aboutit. Je ne parle que de la France. Et on nous bassine pour quelques morts sur les routes avec leurs points et leurs radars. Mère Teresa a dit : « Les chemins de l'enfer sont pavés de bonnes intentions ! » Le fait d'avoir reparlé de cette histoire *cliniclèricale* m'a mis mal à l'aise. J'ai la dent dure, je n'oublie rien, j'ai un dossier pour chaque affaire.

Je considère ma vie comme un banquet raté, le vin était bouchonné, la viande trop cuite, les légumes trop salés. Je dis cela parce que de l'extérieur les gens s'imaginent que j'ai été gâté par la vie ; or, tout ce que j'ai voulu je l'ai raté ; je ne vais pas tomber dans le détail, mais un exemple tout simple : si mon rêve avait été de marcher en tongs, je serai né sans doigt de pied ! Si j'avais voulu vendre des bonnets pour enfants, les gosses seraient venus au monde sans tête. Même cette grâce de *merde* m'a laissé un goût amer. Je suis un raté, mais un très bon comédien, c'est mon côté italien, je fais *bella figura*. Je

sais pertinemment que cela ne vient pas de moi, le jeu était truqué d'avance. Aujourd'hui je relativise au maximum pour continuer à vivre, je vis au jour le jour, plus aucun projet, la prochaine page je vais essayer de vous faire rire, j'ai peur d'être ennuyeux. Je ne sais pas combien de personnes vont me lire, mais s'ils ne sont que quelques-uns cela me suffira ; après tout, l'infiniment grand est pareil à l'infiniment petit. D'accord, pas pour le sexe, mais là nous sommes hors sujet, les filles.

Tombé dans un *piège à con*, j'ai passé douze ans de ma vie ordinaire à vouloir servir la cause de dieu. J'ai été dupé par un phénomène inconnu de la plupart des hommes ; ils se sont servis de mon ignorance en ce domaine pour me mener par le bout du nez. J'ai passé douze années à me battre autant sur le plan spirituel que matériel en voulant sauver les meubles qui n'étaient et ne sont toujours que du Conforama. Cette révélation ou grâce divine avec ses odeurs de sainteté n'a été rien d'autre que flatulences de ce dieu pervers. J'aurais pourtant dû me méfier en voyant la fin piteuse du laveur de pieds et de ces martyrs traités comme des rats de laboratoires et sanctifiés par des cardinaux bien assis dans des fauteuils de velours.

Dans la Bible il est dit que justice soit faite à qui n'aura pas répondu aux préceptes de dieu. Qu'est ce que j'en ai à *foutre* de cette justice par contumace, étant donné que je n'avais aucune facture à rembourser, qui plus est le malheur prochain des autres n'a aucun effet sur moi vu que je pardonne et ne peux donc pas me réjouir. Dieu a encore tout faux à mon sujet et certainement aussi pour tous les martyrs. En deux mots, Dieu me fait pitié alors que lui semble avoir voulu renverser les rôles.

Je voudrais revenir sur le terme de martyr pour la cause de dieu alors que des milliards d'hommes sur terre souffrent non pas pour la cause, mais à cause de dieu. Mais ne l'oublions pas, quand quelque chose va bien, on dit « grâce à Dieu », mais quand tout va mal c'est l'*omerta*. Histoire d'une âme contre l'histoire d'un âne, le divorce est consommé. Le jour de mes funérailles, si je pouvais me passer de cérémonie religieuse, j'en serai ravi pour dire *merde* encore une fois à ce dictateur omniprésent : « Je voudrais jeter des pierres au ciel en criant dieu est mort une dernière fois ! » (Jacques Brel)

Je reste parfois un jour sans rien écrire, je suis comme un volcan, la poche se remplit et après je crache ma lave. Parole de saint Roger de Nice après un café offert par le *Père Collateur*. Voici mes dernières volontés : je voudrais être à poil recouvert d'un drap blanc, dans une boîte toute simple et enseveli dans la terre pour redevenir minéral, et trois roses blanches. Car j'ai vu mes oncles et mon père en costume trois-pièces cuisine, installés dans un écrin de satin style cadeau d'entreprise pour adieu, livrés à la vue des curieux. Ce voyeurisme glauque me fait vomir, merci ce sera sans moi ! Si possible, mettez-moi une croix en bois imputrescible et trois clous de 100 et un marteau de coffreur boiseur en vente chez Ciffréo & Bona, rayon outillage, et n'oubliez pas ma carte d'artisan dans mon portefeuille pour la remise, assisté par mon père charpentier comme celui de Jésus, car j'ai l'intention de crucifier son illustrissime seigneurie avec sa miséricorde de pendu ; n'oubliez pas les trois clous : un pour le père, un pour le fils et le troisième pour Jésus. S'il refuse de mettre son clou à dieu, je trouverai bien un Barabas qui n'a pas eu de chance. Je crois que je vais retourner au bistrot, j'ai la gorge sèche.

Ce matin, j'ai l'intention de faire enfler mes chevilles en me posant une question très simple : « Quelle différence y a-t-il entre Jésus et moi ? » Je parle, bien entendu, sur le plan mystique ; sur une échelle de dix, je me considérais avant à huit, mais comme une machine à vapeur quand il n'y a plus de charbon la pression redescend. Aujourd'hui, je suis comme le commun des mortels, car tracter des wagons vides n'est pas d'une grande utilité. Bien sûr que le charbon s'appelait dieu, mais étant de piètre qualité et mélangé à de la terre, je ne pouvais plus monter les côtes. Par contre, pour les trains en partance pour les camps de concentration de Pologne et d'ailleurs, le charbon était de premier choix, une houille de grande qualité, et la bête humaine qui s'occupait de la machine était un homme d'expérience. La chaudière marchait à plein tube, une pelletée de charbon, une pelletée de Juifs. Ma cavité étant remplie, j'ai encore craché ma lave, c'est plus fort que moi, mais je règle mes comptes. Je me donne l'illusion de m'adresser à des lecteurs, mais dans mon inconscient c'est à dieu que je parle.

Vous rendez vous compte que depuis des milliers d'années jamais personne n'avait fait le procès de dieu du moins que je sache, surtout venant d'un révélé, d'un initié. Le syndrome de Stockholm n'a eu aucun effet sur moi, car à bout de nerfs je n'ai pas peur de lui, même le néant me séduit, car ce serait la seule façon de me débarrasser de ce despote, je le répète, encore et toujours. J'ai une hypothèse pour la Shoah : cette extermination de masse hébraïque n'aurait eu pour but que de supprimer le Messie tant attendu par les Juifs, un nouveau Jésus qui aurait dérangé le désordre établi. Vraiment cette dépression nerveuse à cette Pentecôte a été la goutte d'eau qui

a fait déborder la coupe de sang. Je ne l'ai pas digérée comme je vous l'ai déjà dit, je tremblais dans un lit en plein mois d'août, l'éternel qui est mon berger a dû se dire : « C'est la tremblante du mouton ! » Céline, l'antisémite, a écrit : « Les juifs racialement sont des monstres, des hybrides loupés, tiraillés qui doivent disparaître ! », et ce mec est toujours lu et apprécié aujourd'hui. Si j'avais pu, je lui aurais bien *enfoncé une croix dans le cul* en lui disant c'est de la part du roi des Juifs. Ce qui est incroyable c'est que mes petits écrits partiront dans *les chiottes* du temps comme un vulgaire papier cul et lui sera toujours imprimé.

Ma pauvre Thérèse Martin, « si j'aurais su, j'aurais pas revenu ! », car je n'ai subi aucun endoctrinement, je suis brut de décoffrage et je dirais même mieux, nous avons remis quelques étais métalliques là où le béton n'avait pas fait ses vingt et un jours de séchage, on pouvait se prendre la dalle sur la gueule – je parle aux chrétiens et aux maçons avertis, car il pleut. Vois-tu, ma chère Thérèse Martin, nous n'avons pas eu la même éducation. Mon père s'appelait Émile, le tien Louis, prénom choisit par mon père pendant son activité de résistant, une coïncidence de plus dans deux mondes différents.

Nous sommes à la mi-novembre et dans un gros mois, nous voilà à Noël, il faut que je prépare ma liste. « Mon cher papa Noël, j'espère que tu as passé une bonne année et surtout n'oublie pas mes petits souliers. Moi, j'ai passé une année pourrie comme toujours, mais j'ai été sage, j'ai bien souffert comme les autres. Voilà ma liste, je voudrai du Prozac et de l'atarax 100 mg et du valium aussi à 5 mg. Ah, je voudrais aussi quelques devis signés pour subsister jusqu'à la saison nouvelle, et puis, j'ai aussi oublié, quelques boîtes d'antibiotiques au cas où j'aurais encore la gastro, parce que la dernière

fois que je l'ai eue je me suis chié dessus pendant que j'étais en train de vomir, là, j'ai vu que, comme Napoléon, je pouvais faire deux choses à la fois. Ton Roger qui t'aime. » Chaque fin d'année depuis très longtemps, je pratique un rituel que j'adore : je vais à Monaco ! D'abord à la fête foraine sur le port, pour manger des bricoles salées et sucrées, puis je monte sur la roue et après je vais voir les illuminations sur la place du *Café de Paris*. Je lèche les vitrines et je regarde le défilé de ces super bagnoles de milliardaires, je rêve, c'est mon magasin de Noël à moi. Je n'ai jamais rien acheté bien sûr, je ne suis qu'un figurant dans ce décor magique. Un proverbe dit : *Quand on ne sait pas que son lit est dur, on dort bien!* Alors moi je vais à Monaco tous les ans pour me réétalonner. Comme l'a dit Jean Gabin : « l'argent ne fait pas le bonheur, mais vivre dans la merde non plus. » *Je suis riche de misères, mais pas de connerie*, proverbe de saint Roger de Nice.

La gouvernance divine, après m'avoir mis sur le chemin chaotique des élus de dieu alors que j'étais sans expérience dans ce domaine, m'a donné comme seule feuille de route une phrase très simple : « l'oubli de soi. » J'ai pris acte sans comprendre sur le moment que ces quelques mots demandaient une sacrée dose de masochisme. Soit dit en passant, plus je m'obstinais à faire le bien, plus j'en prenais plein la gueule. La partie était perdue d'avance, étant donné qu'une fois dépassé le seuil de tolérance j'ai fini par jeter l'éponge. Comme tout homme je suis pourvu de l'instinct de conservation ou alors je finis dans un état suicidaire comme le Christ que ce soit sur une croix ou par défenestration, le résultat est le même. Ce dieu chercheur n'avait pour but que de tester ma résistance comme nous le faisons avec les machines testées en laboratoire, sauf que, moi, je suis une machine qui pense,

qui analyse la situation, je ne suis pas régi par les lois de la physique de l'usure des matériaux comme un moteur de voiture installé sur un banc d'essai et qui finit par exploser. Ou alors, horrible constat pour moi, j'ai fini par exploser et ce fut la fin de l'expérience. Mon âme sera disséquée pour voir d'où vient la faille et un autre moteur sera mis sur le banc d'essai après quelques modifications apportées sur le nouveau modèle. J'ai pris pour exemple un moteur de voiture, mais n'oublions pas que nous faisons aussi des tests sur les animaux, et je vous le dis, on n'est pas sorti de l'auberge ou du laboratoire rouge. Moi qui croyais régler mes comptes avec dieu, je ne suis que le résultat d'une expérience dirigée par une intelligence froide qui n'a que faire de ma métaphysique d'animal. « Au suivant ! » Évidemment que tout ce que j'écris n'est qu'une hypothèse, mais, avec l'absence de réponse à mes questions, j'échafaude à *tout berzingue* et cela me fait du bien. Je suis comme un super tanker qui dégaze en eaux profondes dans les abysses de ce dieu cachottier.

Ma chère Thérèse, tu as écrit ton livre, moi j'écris le mien. Tu as vécu ta vie moi je vis la mienne. Mis à part pour Jésus et sa mère, pour le reste nous n'avons pas les mêmes valeurs, car ton dieu au clou, le crédit municipal ne m'en donnerait pas trois sous. J'espère que mon jeu de mots te plaît. Tout me laisse à penser que je suis une émanation de toi ; mais en voulant dépasser le maître, tu n'as fait de moi qu'*un pet de nonne*. Tu as trop chargé la mule, du coup, j'ai jeté ton dieu aux orties. Toi, à travers moi, tu voulais faire des miracles, je l'ai fait, tu voulais être prophète, je le suis, tu voulais rester dans l'anonymat avec aucun effet de résonance sur mes actes, on ne peut mieux faire. Résultat des courses, tu as tout raté, je

ne suis que le magma de ton orgueil d'humilité et, aujourd'hui, tu es jugée par ton propre reflet, toi, fille d'industriel ruisselant d'argent, promenant ton cul dans les palaces niçois à l'époque de germinal avec ton auréole achetée place Vendôme offerte par ton papa et moi, fils d'immigré italien qui à l'âge de douze ans a pleuré son père *trovarello* écrasé au bord de la route alors que sa mère était sur un lit d'hôpital, j'ai hérité de la mémoire des mes aïeux, aux antipodes de tes bondieuseries ; pendant que les miens cherchaient le sou en cassant des pierres, les tiens s'achetaient leur honorabilité avec leur poids en or. Tu n'as fait qu'intellectualiser la *merde* que tu m'as fait vivre et maintenant nous lavons notre linge sale en public. Puisse ton dieu laisser ce livre lettre morte, car sinon ton piédestal va se déliter et l'Église n'en sortira pas grandie, car, vois-tu, en voulant me faire suicider, tu as porté atteinte à mon sanctuaire : ma descendance. Car moi je ne suis pas ton dieu, je ne les abandonne pas !

Ce matin, j'ai la gueule de bois et je m'en veux d'avoir gâché votre soirée, mes chers lecteurs. Je vous fais mes excuses les plus plates, car hier soir j'ai exagéré sur le vin de messe, le sang du christ m'est monté à la tête, j'ai mis au grand jour ce qui devait rester en famille, alors, s'il vous plaît, arrachez cette page et n'en parlons plus. Laissons sainte Thérèse sur son piédestal et moi les pieds dans la *merde*.

« J'aimerais tant voir Syracuse, l'île de Pâque et Kairouan, voir les oiseaux qui s'amuse à glisser l'aile sous le vent... » J'ai toujours aimé voyager, mais ça a été qu'à doses homéopathiques, car presque chaque fois pour moi c'était : « J'ai la rate qui se dilate, j'ai, le foie qui est pas droit... » Trois fois sur cinq, je suis rentré en ambulance, et je ne parle que pour les grands voyages. Pour les autres voyages, grands ou

petits, je payais rubis sur l'ongle, l'équivalent en nombre de jours de maladie, juste après mon retour le temps passé en vacances. Du coup, je suis assigné à résidence, j'ai peur de partir, c'est ma fameuse paire de tongs dont je vous ai déjà parlé. Je ne raconte pas cela pour geindre devant vous, mais pour vous expliquer le fonctionnement de cette équation divine. J'ai plein d'exemples dans d'autres domaines, mais je stopperai là mes lamentations, je suis au pied du mur et ne bouge plus. Si je n'avais pas eu ces problèmes factuels avec sainte Thérèse et dieu, ou alors si l'on m'avait mis dans un man's land avec des petits tracas existentiels, j'aurais pu continuer ma mission et je me serais épanoui dans l'amour de dieu et de mon prochain, mais il n'existe pas de chirurgien qui opère avec une rage de dents.

Ces écrits sont une façon de tambouriner à la porte de dieu comme un colporteur, et si jamais la porte s'ouvre et que l'on me dise, on a déjà donné, je coince la porte avec mon pied, d'un coup d'épaule je casse la chaînette, la bonne prend peur, elle s'enfuit. Je cherche dieu dans cet immense appartement, je le trouve à poil dans son jacuzzi avec une nana, je le sors de l'eau en le prenant par l'oreille, façon Lino Ventura, et je lui demande où est Jésus et lui de me répondre : « Je pense qu'il est toujours sur la croix ! » Âmes sensibles, je préfère m'abs tenir de vous décrire la scène qui pourrait en choquer plus d'un. Bref, je *décrucifie* Jésus et lui remets les clés du monde. Ah, j'oubliais, avec Bouddha et Mahomet, ils pourront faire les trois-huit, avec David à la compta ! Pour ce qui est des restes de dieu, je les jetterai dans les latrines des camps nazis pour lui rappeler le bon vieux temps.

Je sais que mon insolence et mes propos vis-à-vis de dieu pourront en choquer plus d'un par peur des représailles que je

pourrais subir de sa divine majesté, mais qu'est-ce que vous croyez, nous finissons tous dans les wagons à bestiaux en partance pour la mort industrielle, c'est-à-dire dans d'horribles souffrances en baignant dans notre puanteur animale avec son protocole d'une précision diabolique ; l'éternel est mon berger et à l'abattoir j'irai ! Des rites, toujours des rites, encore des rituels, c'est la seule chose qui compte pour ces *putains* de religieux de toutes ces obédiences qui croient avoir le monopole de dieu et qui sont tous des suppôts de Satan. J'ai soigné toutes les marques, juifs, chrétiens, musulmans et bouddhistes, même les animaux et cela marche, et cela fonctionne pour tout le monde même le con, cette majorité terrestre. L'amour n'a pas de frontières. Les religieux sont les métastases de la pensée divine, les excréments du diable, ils sont racistes avec leur QI de primates haut perchés dans leur arbre en train de secouer leur dogme. Non, mais, vous vous imaginez après notre dernier souffle arriver en salle de triage et une voix style aéroport ou gare avec un écho dire : « Les juifs salle 21, les chrétiens salle 22 et les musulmans salle 23. Les femmes enceintes et les enfants direction le crématorium ! » Pauvre homme, qu'est-ce que tu es con ! Ah, j'oubliais : « Et après, tout le monde à la douche », car dieu n'aime personne et nous serons tous parfumés à l'eau de zyklon B n° 666 ».

Je voudrais revenir sur la notion de bien et de mal, vaste programme, la grande question, soit dit en passant. Ce serait deux composants qui vivent en parfaite symbiose et qui forment un élément de la vie, au même titre que H<sub>2</sub>O, avec ses deux composants indispensables pour la flotte. Si j'écris avec de l'encre noire sur une feuille noire, j'annule l'effet désiré, donc les deux couleurs se valent, le noir et le blanc sont indispensables, elles se complètent, l'un n'existe pas sans l'autre.

Donc, si j'ai bien compris le Christ n'existerait pas sans l'antéchrist et ce serait comme le blanc et le noir les deux se valent. Mais quelle horreur ! J'imagine le Christ manger avec Adolf et de se dire : « Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ? » « Bof ! *comme d'hab.* J'en fais souffrir quelques milliers » ; et le Christ de répondre : « Moi, je fais quelques miracles, on se voit ce soir pour l'apéro ? » « Allez d'accord ; à plus. » J'ai bien fait de jeter l'éponge. Fais du bien à Bertrand, il te le rend en *chiant* ! Les deux forces se combattent automatiquement sinon elles n'existeraient pas, la fameuse symbiose. Et moi, comme un *connard*, je suis comme le maïs qui finit en pop corn dans la poêle. Je vais aller vivre en Suisse !

Toutes les larmes de mon corps seraient assez puissantes pour alimenter le torrent de haine que j'ai à l'encontre de cet abominable système à faire chavirer l'arche de Noé pour ne plus voir souffrir mon prochain. Mais dieu, lui, dans son infinie efficacité, a installé des écluses pour laisser passer ma logique qui dérange, tandis qu'il reste sourd à mes éructations d'homme révélé qui cherche une réponse à ce protocole diabolique que lui seul a créé, cautionné et sur lequel il a mis son sceau en cire humaine pour ne plus entendre mes plaintes. Je ne suis qu'un alchimiste de la pensée, je mélange mes idées avec mes hypothèses, ce qui forme un alliage, un métal bizarre et inconnu, et je me retrouve avec une sorte de pièce de monnaie et ses deux faces appelées dieu. Le soir, quittant mon laboratoire, je rentre chez moi la tête basse, la pièce en poche que je mets dans un cahier comme un tiroir sans clé, car cette monnaie de singe savant n'a aucune valeur. Je pourrais à l'infini continuer, noircir des pages blanches, encore et toujours une métaphore de plus dans mon ignorance sur l'existence, mais je bogue, ou alors j'affine mes pensées comme une lame

de rasoir prête à trancher entre le blanc et le noir, moi qui ne suis rien, mais aurait voulu faire beaucoup. Je vous imagine lire mon texte comme les spectateurs à Roland Garros tournant la tête de gauche à droite, en regardant la balle que je suis, prise au piège de cette loi de physique de l'inertie qu'est la dualité. Ma seule espérance est que Dieu et le diable pris d'un *tennis elbow* stoppent la partie, mais il faut encore savoir, le jour de cet abandon par blessure, dans quel camp se trouvera ma balle. Mes écrits n'apportent aucune réponse et n'ont pas plus de valeur que mon stylo acheté *trois francs six sous*, mais au moins auraient-ils pu interpeller mon vénérable maître ? Ou alors je ne suis que les miettes laissées de ce « Prenez et mangez en tous, car ceci est mon pain livré pour vous ! » « Il prit la coupe et la leva et dit prenez et buvez-en tous » ; seulement, pour moi, ce vin n'était pressé que du raisin de ma colère qui fausse mon jugement, et ce vinaigre n'a pas fait mouche sur ma grâce divine. Cette piquette n'a pas désaltéré ma soif de vivre et surtout d'être heureux, car le bonheur terrestre est le sanctuaire de l'égoïsme. Il est aux antipodes de l'harmonie des âmes qui construisent le temple de Dieu éclairé par son prince de lumière qui prend son énergie dans les batteries de l'amour de son prochain. Vous avez vu comme ces dernières phrases sont belles, mais ce ne sont que des reliquats de l'amour de Dieu qui traînaient dans le cortex de ma mémoire et qui partiront avec l'eau du bain d'angoisse que j'ai pris cet été, car mon amour de dieu n'est pas réciproque. Donc, je préfère rester à la lisière des couleurs de ce jeu d'échecs, couché sur un banc comme un clochard, avec ma bouteille, qui n'a rien à voir avec le vin de messe, mais qui est remplie d'eau pour avaler mes antidépresseurs et mes anxiolytiques.

Vous avez certainement remarqué dans les cirques, ces animaux dressés qui font des numéros à l'encontre de leur nature. À chaque tour le dresseur leur donne une boulette de viande. Moi, après chaque tour, je recevais un coup de fouet, et mon dresseur restait séparé de moi par les barreaux de la cage, sinon j'en aurais fait mon repas. Il le savait et il avait tout prévu. Connaissant mon caractère, il avait prévenu son public que ce numéro était unique parce que sans récompense et avec punitions. Maintenant, n'étant plus d'aucune utilité, j'attends le vétérinaire qui viendra certainement à une Pentecôte pour la piqûre létale précédée du camion d'équarrissage appelé corbillard pour les humains.

Après mûr examen sur moi-même et mon comportement et surtout le résultat de ces années après ma grâce, je me suis permis de faire une comparaison avec saint François d'Assise, le stigmatisé italien. Pour les profanes, cet homme, fils d'un riche drapier du XI<sup>e</sup> siècle, a vécu selon un train de vie princier une jeunesse de débauché et de guerrier, jusqu'au jour de sa révélation, à vingt-quatre ans. Pris de remords, il tomba dans l'ascétisme le plus total et fonda l'ordre des Franciscains, fit vœu de pauvreté et mourut à quarante-trois ans. J'ai eu la chance de visiter la cellule où il se retira, loin de Byzance, enfin bref, avec ses mains trouées. Point barre, lui a rempli son contrat avec Dieu. Revenons à moi, je suis le fils d'un italien immigré né à 20 km d'Assise, j'ai eu une vie très ordinaire, mais après ma révélation et ces douze années de *merde*, j'ai envie de péter dans la soie et de me *berlusconiser* en criant « dieu est mort », mais cela reste un rêve bien sûr !

Étrange réaction de ce dieu vis-à-vis de moi, si après ma grâce, il m'avait donné gloire et fortune et pourquoi pas bonne santé, j'aurais tout jeté et pris le chemin de saint François. Si

les voies du Seigneur sont impénétrables, je dirais qu'il ne réfléchit pas plus loin que le bout de son nez. Vous avez remarqué la dextérité avec laquelle je manie les métaphores, je dois tenir cela de ma grand-mère paternelle qui, une fois sur deux, répondait à une question par un proverbe, frère de la métaphore. Je me rends compte que, depuis quelques pages, je ne plaisante plus avec vous. Je ne pratique plus cette autodérision qui me sert de *garde con*.

Je me suis aperçu ce matin en mettant mes pantoufles que j'avais les deux pieds pris dans les sables mouvants de ces philosophes patentés par le système des biens nourris qui ne peuvent plus écrire avec leur poignet *enrolexé* de négritude à la Dumas. Puisse le Christ me préserver de cette anorexie du stylo ou de cette obésité fiscale, car je veux rester moi-même, ni dieu, ni maître, assis sur le parvis du temple des intellectuels, mon chapeau à l'envers faisant l'aumône : « Touchez ma bosse mon seigneur ! » Ne t'inquiète pas Brassens, j'ai l'œil sur moi comme le lait sur le feu, et si par mégarde je m'endors dit à Brel de me jeter un sceau d'eau ! Les intellectuels c'est comme les cochons plus ça devient vieux, etc. Moi, le cancrelat, je me suis bien protégé de ce lavage de cerveau qui laisse le champ libre ; je suis un chien sans laisse, à l'odorat instinctif, qui renifle et mange ce qu'il aime, loin de ces boîtes de conserve de la pensée fabriquée et *cou-couche panier* Médor, ces chiens qui ont fait de ce monde une puanteur et d'eux des chiens *embarbelés* qui ne sentent plus rien. J'aurais pu vendre mon âme au diable pour me payer un peu de bon temps avec ma famille, mais, étant sans curatelle renforcée de dieu, il m'a devancé et est parti avec le fric. Il ne reste plus que le sale boulot, soient dites la haine et mon âme transformée en décharge publique classée Seveso, c'est-à-dire

hautement toxique. D'un lac d'eau bénite, je suis passé à la dioxine sans parler de ces déchets radioactifs déversés par la centrale nucléaire qui alimente dieu pour que la lumière soit ! Il faut rendre à César ce qui est à César et à dieu ce qui est dieu, mais à force de me ballotter le noir et le blanc se sont mélangés, et je vis dans la grisaille le temps qui me reste à vivre.

Plus je décharge ma haine et mon dégoût de ces lois divines, plus je reprends vie et peut accomplir mon devoir de père vivant, avec la protection de ce fils et de sa mère, cet océan d'amour juif et me garder éloigné de ce dieu nazi qui lit *Mein Kampfen* se grattant les *couilles*. Alerte, avis à la population, moi, Roger-Michel, j'offre une rançon d'un million d'euros à toute personne m'apportant la preuve de l'amour de dieu pour l'homme. Je payerai cash en petites coupures que j'ai reçues sur le corps depuis une cinquantaine d'années, les jours de Pentecôte.

Malgré mes miracles et mes relents de sainteté, ce n'est pas demain la veille que je marcherai sur Rome canonisé par le pape. De toute façon, la gloire posthume n'a d'intérêt que pour les vivants très près des clochers et qui ne restent pas bourse plate ? Aucune statuette et icône de Roger-Michel ne sera vendue, encore moins ce livre. Mais il fera toujours bon ventre des anciens modèles, toujours très prisés par les proches de la mort, étant donné que l'argent ne fait pas le bonheur des saints, autant qu'il profite aux riches marchands du temple. Tant pis s'ils sont devenus trop gras pour passer par le chas de l'aiguille du royaume des cieux ; ils iront déguisés en chameaux. Quand on sème le vent, on récolte la tempête et les cierges s'éteignent. Mes frères lecteurs, vous avez, j'espère, compris que ce livre n'est pas à prendre au premier degré. Pour ceux qui doutent, je les vois mal lire ce livre avec un ther-

momètre dans l'anus pour vérifier la température, surtout s'ils lisent assis. Mais si vous ne riez pas, jetez ce livre dans les flammes de l'enfer : il alimentera le feu qui réchauffe les *cons* le soir de Noël. Le principe des vases communicants entre le bien et le mal a fait de moi un bien malheureux, et je jouis d'avance de ne pas engraisser les porcs de l'antisémitisme qui sucent le fils de dieu circoncis les yeux fermés en essayant d'oublier ses origines géographiques, donc sa juiverie.

Si j'ai attisé la haine des cardinaux aux quatre coins du monde, je suis prêt à être crucifié place Saint-Pierre, histoire de rire une dernière fois en criant « dieu est mort » et d'être brûlé comme les sorcières pour finir juste entre les justes, mes cendres dispersées à Jérusalem, là où poussent les oliviers. Vous avez vu la dose d'orgueil que je me trimbale, je l'ai reconstruite *dare-dare*, c'est mon mur de protection : il me protège contre mon suicide, car à force de donner et de me déplumer de mon moi, j'ai fait souffrir ma famille, parce que je n'étais plus rien. Si tu veux faire la paix, prépare la guerre, ou garde ta haine pour préserver ta famille. J'ai transformé ma croix en glaive et j'ai tranché la tête de ce *putain* de curé qui quelques jours avant mon hospitalisation d'urgence m'a refusé sa bénédiction à Notre Dame de Nice. Si Dieu a refusé de me donner son eau bénite, qu'il garde la pisse de sa vespasienne à l'entrée de cette église. La camisole chimique a rempli un instant le vide laissé par dieu qui a léché mon âme glacée comme un sorbet, et dans cette cavité creusée s'est logée une vipère qui garde l'entrée des ruines de mon temple et qui protège encore les miens.

Ange ou démon, dans cette cathédrale Notre Dame de Nice, il n'y a que la façade qui a été refaite, car je crois qu'il y a bien longtemps que Jésus est parti à *la cloche de bois* et

qu'il dort sous les ponts. Il ne supportait plus ces odeurs d'encens périmé dans ce décor à la Dracula avec ces gardiens du temple à l'haleine fétide, la langue chargée d'hypocrisie, qui répètent comme des automates la biographie de l'ancien locataire en attendant la gamelle. En errant un instant dans les ténèbres, avenue Jean Médecin, je suis entré dans cet endroit, ayant cru voir de la lumière. J'en suis ressorti un coup de pied dans le *cul* ! À bon entendeur, salut ! « Mes respects, Monsieur le Curé » : une phrase en latin, quelques gouttes d'eau bénite et un signe de croix à genoux devant ce *con* auraient eu certainement un effet placebo salvateur, mais il n'en fut rien.

Accroché à la falaise, attiré par le vide, c'est à ce moment-là que je vis une grosse racine formant une boule dans les interstices de ce granit noir de pierre tombale. Serrant fort dans mes mains cette veine d'arbre dont je connaissais l'essence, d'un coup de reins je fus mis hors de danger et me retrouvais sous un chêne gigantesque qui avait traversé mille ans et ces orages dont je suis le fruit. Dans mon égarement, je m'étais un instant transformé en saule pleureur, en bois de cagette, alors que je suis destiné à faire des charpentes et les croix de ceux qui protègent la famille de génération en génération. Ce qui ne nous tue pas nous renforce ; il ne manquerait plus que ça que ce livre remporte le succès ! Avec ce dieu bizarre, on peut s'attendre à tout. « J'ai dit bizarre, moi ? Comme c'est bizarre ! »

Arrivé presque à l'hiver de ma vie, les cheveux blanchis par les premières neiges, je me retrouverai comme le *con* de cette histoire. Un magnifique doigt d'honneur que pourrait me faire dieu à mon humilité et je ne pourrai plus le regarder en face trop occupé à rogner cet os de vanité et je me rangerai de ces chiens sans laisse, dans ce chenil du berger de l'éternel

et rassasié de ces croquettes de la pensée divine et serai heureux de mon malheureux *cou-couche panier* : « Tobi aux pieds », aux pieds du maître qui m'aurait dépuclé dans les deux sens du terme, sodomisé par mon ego.

#### SOMMAIRE

## Souvenirs d'enfant

Arrivé à la cinquante-cinquième année de ce règne animal d'homo erectus, j'ai réussi à me débarrasser depuis longtemps de deux parasites, l'enseignant et le patron. J'aurais pu compter aussi dans ce lot mes parents, mais il faut bien comprendre que sans bête à deux dos, pas de Roro. Les pauvres, ils ont fait ce qu'ils ont pu avec ce qu'on leur avait donné. Je ne vais pas cracher dans la soupe. Je fus le quatrième colis de la cigogne qui jeta le chou sur la tête de mes parents surpris, parce que neuf mois plus tôt en jouant à papa et maman ils avaient oublié de se retirer avant le bonus.

Vous vous rendez compte que parmi ces centaines de millions de spermatozoïdes, et une époque trop occupée par le plan Marshall, éclairée par une ampoule à 110 volts, sur qui c'est tombé ? Sur moi ! Sans compter ces centaines de cartouches tirées en l'air, j'aurai pu être du voyage sans retour, car dans ces années-là l'audimat était dans la culotte des femmes.

Il paraît que je suis arrivé en pleurant d'instinct, j'ai dû pressentir que c'était une *embrouille* qui finirait mal d'autant plus que je n'avais rien signé. De mort inconnu, j'étais passé vivant et ce fut le début de mes *emmerdes*, la preuve, je *me faisais dessus* tous les jours. Je n'avais pas de dents, mais j'avais déjà mal, histoire de planter le décor. J'ai même été victime d'un attentat raté par dieu, ma grande sœur m'a rattrapé de justesse sinon je finissais carbonisé sur le poêle à mazout. Après, il a fallu apprendre à marcher, car j'ai vite compris que

c'était marche ou crève. Je suis arrivé hiver 56, j'entendais gueuler l'Abbé Pierre sur la TSF, la misère était partout et cette année-là pas besoin de canons à neige. Les riches qui avaient fait bonne récolte pendant la guerre fêtaient Noël les volets fermés devant la crèche pour ne pas trop en voir, fallait pas gâcher la fête, bref comme prévu, la Sainte Vierge a fait les eaux, poussez madame, et il est né le divin enfant, pour ceux que ça dérange, c'est pas grave, on le crucifie dans quatre mois ! Loin de la paille de Bethléem, je suis né clinique Mozart à Nice le jour du sabbat. Ma mère ayant fait démanteler l'usine, et mon père, victime de ces premières délocalisations, en a profité au maximum. Je ne lui jette pas la pierre, il est vrai que *changement d'herbage plaît aux bestiaux*, sauf que ma mère ne le voyait pas du même œil de bœuf.

Le temps de réaliser que j'étais vivant, le nuage de la mort arriva sur les miens. Deux tantes et deux grands-pères. Il pleuvait dans les yeux de mon entourage, et c'est là que j'ai compris que j'étais condamné à mort et que Dieu était pour la peine capitale. Le départ que j'ai le moins digéré c'est de celui de Lazare, un joyau d'amour, raconteur d'histoires pour enfant assis sur ses genoux. J'ai vécu sa disparition comme une amputation, car lui n'a pas ressuscité ! Je faisais des cauchemars et je me réveillais en larmes. Ce fut mon premier contentieux avec dieu. Il faut aussi que je vous dise que juste avant l'éclosion de ces bourgeons de chrysanthèmes, j'ai été déporté dans un endroit appelé la ville et incarcéré dans une école. Ma détention a duré dix ans. J'ai été aussi transféré dans d'autres pénitenciers, dont un appelé les Baumettes à Nice. En deux mots, si l'école avait eu une odeur, la *merde* en comparaison serait un parfum. Je supportais mal le dictat de ces « je sais tout », étant d'une nature très indépendante, de plus

je vivais en terrain miné par un frère aîné trop jaloux qui me menait la vie dure. Excédé, j'avais mis un contrat sur sa tête, mais le bloc de pierre est tombé à 30 cm de son crâne. Nous étions deux mâles alpha et nous avons rompu le cordon ombilical bien des années après avec un contrat à tacite reconduction pour l'éternité.

Lors de ma détention à l'école de Caucade, je fis la connaissance d'une espèce d'homo sapiens qui d'apparence me ressemblait, les mêmes bras, les mêmes jambes, et la même quantité de doigts et le même accent, mais nous n'avions pas les mêmes valeurs. À chaque problème existentiel rencontré à la récréation, pour un oui pour un non, ils insultaient ma mère, mon sanctuaire, qui je vous l'assure n'avait rien à voir avec nos différends. Excédé, il fallait à tout prix que je règle ce problème toute affaire cessante. Un soir, à la fin du repas, je monte sur les genoux de mon *King Kong* de père, qui dépassait largement le quintal et tout ça recouvert de poils avec une mâchoire d'acier qui lui servait de casse-noix, un magnifique dos argenté comme aurait dit Brigitte Fossey (*Gorilles dans la brume*). Une fois ma question mise sur la table, il regarda ma mère en disant : « C'est les pieds noirs ! » Je n'avais jamais remarqué ce détail. Il me dit : « Fais-toi respecter, tu leur casses la gueule ! » Ayant bien compris le message de mon généralissime Papa, pour la première fois de ma vie scolaire, il me hâte d'être à demain pour mettre à l'abri ma mère de ces outrages, tel Alexandre marchant sur Troie, moi fils de *King Kong*. Ma victoire fut si grande que les sbires de Jules Ferry alertèrent ma mère qui m'emmena chez un docteur qui me fit faire des dessins et me mit des fils dans la tête, car il faut dire aussi que la nuit je me berçais et me tapais la tête contre le mur. Il m'arrivait aussi de déchirer les draps comme Thérèse

Martin. Je pensais que j'étais un peu fou, comme Thérèse Martin.

N'attendez pas de moi que je lave mon linge sale en public bien que la machine soit pleine. Mais en deux mots, si je supprime ma déportation et mon incarcération et mon frère, mon enfance aura été un délice. Bien sûr, il y aurait eu encore quelques réglages, mais comme on dit : *Le mieux est l'ennemi du bien*.

Le temps me semblait interminable, les semaines étaient des mois et les mois des années, et tout cela dans une atmosphère d'encriers sous l'autorité de la plume sergent major. J'ai l'impression aujourd'hui encore d'avoir traversé mille ans, et je rêve toujours de ces couloirs au bruit assourdi par les portemanteaux, les tableaux noirs qui crissent sous la craie et de cette *putain* d'estrade craquante avec son odeur de bois bon marché. Je voudrais revenir un instant sur le terme de cancre que je fus, et surtout revendiquer le droit d'exister en tant que tel, car moi, comme beaucoup d'autres, nous fûmes et nous sommes encore de véritables parias, des *sous-merdes* de cette intelligence fabriquée tamponnée et signée par l'académie de ces « j'aime l'école » et dorlotée par papa et maman. Dans cet univers poisseux, englués dans la pensée unique de ce monde gélifié par les énarques, les futurs papas de ces fils d'avocats friands de bon beurre dans les heures claires de la francisque sont légion comme dans le parisianisme des anciens collabos transformés en *Jean Moulin* de la parole, à l'abri des actes notariés des résistants véritablement morts pour la France. Contre nous, cancre véritable, fils de résistants coiffés du bonnet, mais avec une vraie bite d'âne faisant rêver les *putes* parisiennes de ces fils diplômés qui se font saillir en douce par nous, en caressant nos couilles d'herbivore, usines de l'intel-

ligence intrinsèque et naturelle, car nous avons domestiqué le feu et taillé la pierre sans passer par l'université. À cette époque, ce qui comptait c'était le gibier qui ne se trouvait pas dans les livres, rapporté par les artisans dégradés aujourd'hui par le terme d'échec scolaire.

Je passais mes vacances dans un coin des Alpes maritimes, traversé par un pont appelé Charles Albert, où coule le Var, un fleuve qui me ressemble, balayant tout sur son passage ces jours de colère où on croyait l'avoir domestiqué dans son lit comme une *putain* à la solde de l'homme, lui qui a traversé des millions d'années et qui sera toujours là après notre instant d'humanité qui n'aura duré pour lui que le temps d'une éjaculation. Je l'ai toujours aimé et admiré dès mon enfance ; ce fut un immense terrain de jeux loin de la Game Boy.

Dans les années 60, accompagné d'un cousin et de mon ami de toujours, en jouant dans le lit de ce fleuve, qu'elle ne fut pas notre surprise de trouver un jour après la crue, à moitié sorti du sable, un magnifique obus de la dernière guerre qui n'avait pas fait son travail, c'est-à-dire détruire le pont. Il me vint l'idée extraordinaire de donner une seconde chance à cet obus fainéant : pour moi, plus de pont, égal plus d'école. Aidé par le diable à roulettes de mon oncle et caché par une vieille couverture nous avons remonté ce gros cylindre de fer qui pesait son poids sur le pont et l'avons jeté en le faisant rouler sous le garde-corps. Par trois fois, il n'a rien voulu savoir, vous vous en doutez, car je ne serai pas là pour vous le raconter. Dégouté, j'ai voulu lui donner une dernière chance en lui mettant le feu à l'abri des regards – après tout ce n'était qu'un gros pétard –, mais mon obstination n'a pas eu l'effet d'une bombe et j'étais condamné à retourner à l'école !

L'attentat raté du petit Roger a été mon *Clamart*. À cette époque on *bombinait* un Président avec 10 % de croissance et zéro chômeur ! Les élites *cocalisées* rêvaient alors de chienlit, petits-fils des propriétaires de mon obus H.S. Ma façon d'écrire ou de raconter les choses me donne l'impression d'être un pianiste de jazz qui fait son bœuf et improvise ce délit d'initié de ce dieu athée en éjaculant mes pensées dans le cul des Français. Car après mes cinquante-cinq ans d'em-bargo de la réflexion, cette dépression nerveuse a ouvert un canal d'où s'échappent mes analyses de la situation.

Après mon attentat raté, je fus pris d'une envie d'indépendance ; et c'est là que je fis l'acquisition d'un magnifique terrain bordant le fleuve pour construire ma villa attenante à une décharge où je me servais en matériaux. Bien caché sous les *piboules*, arbres qui pullulent le long du fleuve, j'ai édifié les murs de mon hôtel particulier en pneus de voiture, surplombé d'une terrasse en tôle avec vue imprenable sur le village de Saint-Martin du Var. Ma passion pour la médecine et mon instinct précoce de guérisseur ont rapidement mis un frein à ma tranquillité. J'ai transformé ma villa en cabinet de consultation avec une spécialisation : la gynécologie. Ma stratégie pour attirer mes patientes dans mon cabinet était toujours la même : bonbons Kréma, malabars et mûres les jours de disette financière. Mon succès fut rapide sous la fierté de mon thermomètre au garde-à-vous qui intriguait mes patientes. Pour des raisons de rentrée scolaire, j'ai dû fermer, car Dieu avait mis un *numerus clausus* sur mon bonheur. Ensuite, j'ai eu une longue traversée du désert, car mon chameau de père, s'étant égaré, avait quitté la caravane, je n'irai pas plus loin dans les détails. Mais après mûr examen, je regrette que mon obus n'ait pas explosé, j'aurais fini dans un immense feu

d'artifice médiatisé sous le pont des Soupirs, plutôt que de voir ce dieu me *chier* dans la bouche. Je vous interdis de parler, de blasphémer à propos de cet *enculé* de créateur qui m'avait confisqué mon hercule de père emporté par la barque de Cythère, attiré par le chant de ces *putes* de sirènes en carton-pâte que l'on voit au défilé les jours de carnaval dans ce décor nostalgique à trois sous, incrusté dans ma mémoire que même Alzheimer ne pourra pas dissoudre.

Étant toujours acoquiné avec Dieu, le diable avait conclu un accord me concernant avec tacite reconduction, les jours de Pentecôte. Ce qui voulait dire qu'à chaque période de cette maudite fête, je devais en prendre plein la gueule, par maladie, accident ou grave problème existentiel et tout cela avec la bénédiction de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui vénère la souffrance. J'en fis le constat plus tard, après ma grâce et une analyse logique, et surtout après une reconstitution dans le temps puisque j'ai une mémoire d'éléphant. Je n'ai jamais rencontré la paix de l'esprit d'une Pentecôte à l'autre. Je ne vais pas faire l'inventaire de cette malédiction, ce serait de ma part ridicule et ennuyeux. Je vous prie de croire en la véracité des faits, sinon à quoi bon continuer à lire ce pamphlet ?

Mai 68 : je fus une fois de plus écorché vif au genou, l'os à l'air libre dans ce jardin à caniches de vieilles du boulevard Gambetta : dieu avait encore une fois frappé fort sur moi, car lui ne faisait pas la grève. J'ai attendu plus d'une heure sur le billard de l'hôpital Saint Roch qu'un gréviste veuille bien me recoudre. À chaque intrusion de la piqûre dans ma chair, je criais le visage trempé de larmes devant une infirmière qui restait de marbre, zéro compassion de sa part, maintenant je me demande encore si j'ai eu droit à une anesthésie. Attention, ces récits n'ont pas pour but de me faire plaindre, car je suis

loin derrière le tiers monde qui souffre sans aucun espoir, mais, voyiez-vous, à mon âge, je n'arrive toujours pas à comprendre le sens ou les raisons de mes problèmes divers et variés malgré cette précision dans le temps et l'espace. Serait-ce un message codé que je n'arrive pas à déchiffrer ?

Revenons à des anecdotes plus rigolotes concernant la vie de ce petit garçon que j'étais. Tel un *Mozart* du sexe, j'étais très précoce sur ce plan-là. J'ai commencé à jouer de mon instrument très tôt, bien avant mon cabinet médical car, tout le monde le sait, les études médicales sont très longues. Mon apprentissage du corps féminin, je l'ai fait grâce à mes sœurs déjà femmes, qui *ne me calculaient pas*, bien sûr, mais je n'en perdais pas une miette. Le galbe d'un sein et ces odeurs de femelles qui enivraient les lieux, quand ce n'étaient pas les copines qui traînaient à la maison dans leurs jupes plissées à faire bander un cheval de bois. En observant les adultes, j'ai vite compris que je n'étais pas le seul à avoir une cabane. Je passais parfois des vacances en liberté chez ma grand-mère paternelle. J'étais alors entouré de mes oncles que j'adorais et qui remplissaient le vide laissé par mon père – deux magnifiques patrons de ces trente glorieuses qui régnaient en maîtres dans leur univers. Une de mes tantes, pas dupe du comportement de son dos argenté de gorille lors de ses sorties niçoises quotidiennes au prétexte de rendez-vous bancaires, comptables... lui proposait ma compagnie, et moi j'acceptais ; je montais sur le dos de ce mâle dominant de tonton qui se promenait dans sa limousine et arpentait les rues de la jungle de Nice de liane en liane, ses poches remplies de billets. À cette époque, avant l'élection de cet ancien nazi soi-disant de gauche qui a ouvert la bouche de Marianne pour sucer l'Oncle Sam, gagner de l'argent était encore autorisé. Bref, à chaque

sortie, nous nous arrêtions dans un bon restaurant, où mon oncle avait laissé ses marques. Après un bon repas, il me laissait devant le flipper, des pièces pleines les poches et glaces à volonté devant l'œil averti du tenancier des lieux qui me surveillait, bien sûr. Deux heures après, il revenait de sa cabane pour me chercher. En remontant dans la voiture, il me demandait : « Qu'est-ce que l'on a fait aujourd'hui ? » Je répondais : « Comme d'habitude Tonton, on a fait la queue à la banque et chez le comptable ; tu as pris un verre avec un ami. » Il souriait et me glissait une pièce de cinq francs et j'étais heureux, non pas des sous, mais de cette complicité entre nous, qui sculptait mon âme de futur dominant, car même la tête sur le billot je n'aurais jamais craché le morceau à ma tante.

Puisque nous sommes dans les anecdotes des tontons, je vais vous planter le décor du deuxième. Un splendide *Rocky Balboa* au nez écrasé, rangé des gants de boxe depuis des lustres, au beau sourire de fausses dents, marié à une véritable Adrienne, de son vrai prénom à l'époque où le film de Stalone n'était pas encore sorti. À la tête d'une entreprise de transports de matériaux, lui aussi avec une armada de Berliez, camions de l'époque, il promenait sa carcasse dans une superbe Jag MK2 avec ses mains *cambouillées* sur le volant en bois précieux. Il était aussi accessoirement ferrailleur. Toujours en train de plaisanter, mais avec un caractère d'acier bien trempé. Arrivé à l'âge de treize-quatorze ans, il m'avait embauché sur un chantier de ferraille pendant les vacances de Noël ; ce fut ma première embauche. Après une semaine de travail en sa compagnie, il voulut me payer en me demandant combien il me devait. Je répondis : « Ce que tu veux, Tonton ! » et lui de rétorquer : « Tu as travaillé comme un homme, tu seras payé

comme un homme ! » Il s'acquitta de la somme de dix mille francs anciens, ce qui pour moi était une montagne d'argent. Dans la Jaguar, il me demanda ce que j'allais faire de ce fric, et moi je répondis : « Je vais *aller aux putes*, Tonton ! » Il éclata de rire, en me disant : « C'est bien », et il me renseigna sur les tarifs en vigueur, plus une adresse, place Grimaldi, en me faisant promettre de pisser après le rapport pour éviter la *chaude-pisse*. J'étais presque dans la cour des grands et à la portée de cet extraordinaire cadeau de Noël que je voulais m'offrir, mon dépuclage ! Le jour J arriva, tournant autour de la brebis qui avait repéré mon manège de jeune loup, la langue pendante fraîchement sortie de sa tanière, une fois approché d'elle, elle me regarda froidement en me disant : « Fout le camp de là, petit *merdeux* ! » Dépité et la queue entre les jambes, je suis parti dépenser mon argent à la fête foraine.

Le premier est mort de vieillesse, quant à *Rocky*, je l'ai vu partir lentement dans un lit de souffrances, rongé par le crabe quelques années plus tard. Les trois colonnes de mon temple ont disparu aujourd'hui, vu mon âge, mais leur lumière brille encore dans mes ténèbres. Issus de leur *jus de couilles*, mes cousins et moi perpétuons cette race, et comme disait Napoléon : « Parlez de moi, en bien ou en mal, mais parlez de moi ! »

Lentement mais sûrement grâce à ces gribouillis, je reprends du poil de la bête, je reconstruis mon temple d'orgueil qui m'aide à vivre dans cette jungle et à protéger les miens. Le petit blondinet que j'étais préfère dessiner un lion plutôt que le mouton de l'éternel. Quand je pense qu'avec tous les psys que j'ai vus, aucun ne m'a donné l'idée de mettre sur papier ma psychanalyse, et que c'est ma grande sœur qui m'a offert cette thérapie ! Ayant le cœur sur la main, je vais laisser

une seconde chance à ces premiers de la classe. Tel un saint-bernard avec un tonnelet de rhum autour du cou, je leur propose de s'accrocher un rouleau de P.Q. à la place, et les sifflerai les jours de *chiasse*.

Remontant un peu plus haut dans le temps et sur le plan géographique aussi, je voudrais vous parler d'un village que je n'aime pas et que je trouve rasoir comme son nom l'indique. Pour des raisons inconnues, je n'ai jamais réussi à me fondre dans la masse de ces enfants jouant sur la place. Je n'ai pas un seul bon souvenir, peut être que cela venait de ma grand-mère maternelle qui détestait mon géniteur. Cette vieille femme passait son temps à l'église à prier son mari au paradis des poilus, un grand-père que j'ai peu connu, mais apprécié. C'est ici que je fis connaissance du Crucifié, car ma grand-mère, experte en bondieuseries et choses de l'enfer, m'en parlait constamment. À tel point que j'étais convaincu qu'elle avait vécu à son époque et avait assisté à son calvaire dans ce village. Je devais avoir dans les cinq ans. À chaque bêtise que je faisais, j'avais droit à l'enfer éternel avec sa visite guidée, sa rôtisserie et ses grillades et, bien entendu, tout cela m'était promis ! D'où le dégoût de ce village avec son odeur de vinasse le jour de la rentrée des classes, et pour couronner le tout, mon Guichard d'instituteur et son esprit frappeur qui était natif du coin, cerise sur le gâteau de *merde* que je devais manger. Ceci dit, ça reste un très beau village, et toute la famille y retourne une fois que la mort nous rattrape, histoire de maintenir l'ambiance.

J'ai vécu ma vie comme un cancer qui se cache peut-être derrière une Pentecôte, en espérant finir un contrat que j'ai signé de ma bite en l'an 2000, c'est pour ça que j'espère traîner mon futur squelette une quinzaine d'années encore.

Après, j'irai régler mes comptes avec ce *dieuable* que j'écraserai comme une blatte en lui jetant mes dossiers sur la gueule. Ils font leur poids, moi qui n'ai rien à me reprocher ici-bas, sinon d'avoir vécu, ce qui, apparemment, est un péché d'après les textes écrits par ces verrues de la pensée médiévale, arrières, arrières petits fils, professeurs en *trou du cul* de théologie, faisant suinter leurs idées au goutte à goutte dans le cerveau des hommes comme une blennorragie refilee par ce dieu. Je suis loin des cantiques, moi le révélé, mais après tout je ne fais que *chier* ce que j'ai vécu ou vomir ce que j'ai mangé, car je ne digère pas les couleuvres.

Puisque nous sommes retombés dans le domaine des bondieuseries, et histoire de faire un *break* sur ma vie ordinaire que j'essaie de vous raconter avec de l'humour de peur de vous ennuyer et surtout de passer pour un cabotin, je voudrais soulever un problème, plutôt un mystère, que je n'arrive pas à comprendre, à savoir l'affaire des stigmates de Christ. Deux saints en particulier ont été les victimes de cette torture récurrente : saint François d'Assise et Padre Pio. Je l'ai vécu moi-même sur les pieds à petites doses, deux petites perforations au niveau du coup de pied qui ont duré deux mois, le temps des fêtes de Pâques. Ce n'était pas douloureux, ça me démangeait un peu. Trois hypothèses s'offrent à mon analyse : soit une automutilation provoquée par le mystère du cerveau humain dont la médecine est aux balbutiements, ou bien une équation divine qui amuse le *connard* qui tire les ficelles, il n'en serait pas à cela près. Enfin, troisième hypothèse, mes petits problèmes aux pieds ne seraient qu'une pure coïncidence. Quant aux deux autres stigmatisés, ce ne serait qu'une magnifique supercherie qui n'aurait eu pour but que d'attirer la clientèle. Résultat : dans ces trois cas de figure, aucune ne

me satisfait vraiment, et je referme le dossier de cette enquête qui restera sans suite et sur mon bureau, un de plus, rangé dans la pile qui s'entasse, pauvre *Maigret looser* que je suis.

Nous sommes à trois semaines de Noël pour ce qui est de mes gribouillis. J'espère que vous avez préparé votre liste à Papa Noël, quant à l'adresse de votre missive, demandez au CAC 40, ils vous indiqueront la rue chinoise qui vous préparera votre colis, « petit veinard ! » Vous n'aurez qu'à vous acquitter de vos agios bancaires qui remplissent la hotte des banquiers à l'abri du populisme de *saint Pôle emploi* qui prie pour vous. Certains d'entre vous qui lirez ces pages penseront : « ce type, il est cinglé ! Il se prend pour un saint. » Eh bien ! je vous l'accorde, je suis cinglé d'être un saint et une *merde* ici-bas, car ce diable de dieu m'en fait voir de toutes les couleurs. C'est un peu comme la torture de la baignoire : un petit moment la tête dans l'eau, et après, hop, on le ressort pour ne pas qu'il meure. Vous voulez être un saint, je vous donne la recette : premièrement, aimez votre prochain comme vous-même, deuxièmement, ne lui faites pas de mal bien sûr, et, troisièmement, tendez l'autre joue, mais je vous préviens vous en prendrez plein la *gueule*, car ce monde est rempli de hyènes aux dents acérées. Tout le reste n'est que folklore, les prières, les rites à *la con*, lécher le *cul* de dieu, et pour couronner le tout, tu douteras, ce qui est la seule façon pour lui de voir que tu ne triches pas. Et puis, surtout, dis-toi bien que chaque religion est une route qui mène à la même adresse, donc respect. N'allez pas vous imaginer que je vous fasse la morale, c'est une façon à moi de vous dire mon ressenti. Si demain on me proposait d'échanger ma place contre celle d'un milliardaire de ce monde, j'ouvre tout de suite, le temps de prendre une douche et de me saper pour la passation des

pouvoirs. Il ne faudrait pas que j'oublie les clés de mon trois pièces de *merde* et les pilules avec mon ordonnance pour m'éviter de sauter par la fenêtre. J'échangerais mes dons contre ses *stock-options* et mon vieux fourgon contre son jet privé et mes vacances à la clinique Saint-François contre ses villas les pieds dans l'eau et ses suites hôtelières. « Elle est pas belle la vie ! » Puisque les premiers seront les derniers, il suffira d'attendre un peu et on redeviendra les premiers. Tout le monde à la queue leu leu, enfilé comme des tuyaux de poêle. Et voilà, le poulpe a encore jeté son encre, mais je voudrais que ce soit celui de mon rafiot pour me reposer un peu. J'adore employer ce vocabulaire de charbonnier qui se mouche en fermant une narine et qui souffle fort par le nez d'où s'échappe cette matière noirâtre aux couleurs d'académicien pistonné, leur anus cousu d'une rondelle qui leur sert de gabarit pour déféquer à l'unisson du groupe de leur pensée clonée. Mais Dieu les protège de la Saint-Barthélemy des *cons* qui serait fatale à l'humanité, d'où ce nom d'immortels. Maître Roger-Michel, avocat aux barreaux de prison des cancre, a encore frappé son coup d'épée dans l'eau. Dommage que ce manuscrit soit corrigé de ses fautes, car édité en l'état, il aurait eu l'effet d'une bombe posée par un anarchiste de l'orthographe, alimentée par le gaz que l'on veut extraire à tout prix. Mais la faute d'orthographe est plus insupportable que la terre nourricière de cet arbre de cupidité qui cache la forêt que je ne saurais voir sans un gros bénéfice d'élite *énarquée*. J'espère vous faire rire un peu avec mes divagations stylographiques. Vous voulez que je continue ce feu d'artifice des mots. Prêts pour le bouquet final ?

Je presse mon furoncle de cancre qui gicle dans les yeux d'intellectuels aux regards méprisants. C'est ma façon de les

entartre, moi l'hydrocéphale échappé de son bocal de formol. Mes écrits névrotiques mettent au jour le traumatisme vécu toutes ces années de scolarité aiguë dont je fus la victime. Car l'idiot du village voulait rester à l'écart de ce chapiteau rempli de singes savants qu'est le cirque de la vie. Tout cela dirigé par ce dieu-recteur qui tire profit de la vanité des hommes, cherchant dans leur cécité le paradis perdu. Et que dire de cette Ève *pommée* pas encore migraineuse se faisant couvrir, elle, à la solde de dieu en quête de fans et rêvant de Michel-Ange précurseur des paparazzi peignant son cliché divin donnant l'autographe avec son doigt ? Mes dires sur le créateur doivent en choquer plus d'un, mais, désolé pour vous, je ne suis pas un générique de la pensée ancienne que l'on trouve à bas prix dans les rayons des saints : ça vous a plu ? Allez, encore un peu. J'aurais pu rester muet comme une carquette, mais à force d'être piétiné par ces boucs émissaires, j'ai fini par puer comme eux, aussi émane-t-il de moi des paroles pestilentielles comme mon futur cadavre.

Mais Lavoisier l'a dit : « Rien ne se perd, rien ne se crée tout se transforme ». J'ai toujours aimé bousculer le consensuel accroché comme des hémorroïdes qui enferme l'opinion de chacun dans la parole donnée d'un arracheur de dents. Je pourrais continuer de déblatérer à l'infini dans ce désordre ambiant. Mais après tout qui suis-je ? Seulement le témoin de ma propre vie aigre douce.

« Tu ne jugeras point », m'a dit Jésus, mais une entorse à la règle me fait du bien. Cinquante ans que je *ferme ma gueule* ; ma muselière a cédé sous l'usure du temps, je commençais à avoir mauvaise haleine, par contre j'ai des crocs tout neufs, jamais servis. Je viens de les inaugurer en les plantant dans les chevilles de dieu, moi qui croyais être vacciné contre la rage.

Mais, attention ! mes amis, je suis toujours attaché à la croix de mon maître pour l'éternité et, même détaché, je ne quitterai pas les lieux. Je suis nourri par sa mère qui vient tous les jours me porter ma gamelle et me caresser pour apaiser ma haine, la seule qui ait le droit de me toucher ici-bas. Concernant Dieu, je peux dire que je suis né de la dernière pluie de larmes, formée par les cumulus de la souffrance des hommes, et me voilà trempé jusqu'à l'os. Mais comment se fait-il que Dieu ait pu faire une aussi grave erreur de casting en me choisissant ? Il devait être fatigué de ne rien faire ce jour-là, et il s'est, sans le vouloir, tiré une balle dans le pied, lui habitué aux courbettes. Ou alors, réveillé de sa sieste par une envie de pisser, il tira la chasse, en se grattant la tête, sans avoir remarqué le bout de *merde* que je suis qui flottait au fond de la cuvette. Et si je disparaissais dans le tourbillon du néant fabriqué la veille par ce *pisseur* ? Tous les jours que le diable fait, je me demande où je vais trouver le lendemain l'inspiration qui sort de ma plume. C'est qu'à force de broyer du noir mélangé à mes larmes, je remplis cet encrier posé sur mon bureau du contentieux de mon âme et j'envoie inconsciemment mes recommandés avec accusé de réception à ce débiteur qui a fermé le rideau de sa boutique comme l'on voit souvent le long des trottoirs avec le courrier qui s'amoncelle.

Chers lecteurs, ma plume est restée sèche pendant deux jours, car sans crier gare, un matin comme un autre j'ai été repris soudainement par cette angoisse accompagnée de frissons et tremblements, et je suis resté prostré le regard dans le vide. Moi qui pensais être sorti d'affaire ! J'ai remis le couvert pour le menu de mon ancienne ordonnance de pilules que je prenais à la sortie de clinique. Je me suis posé la question : pourquoi ce soudain retour à la case départ ? Quand l'envie

m'a pris de regarder le calendrier, j'ai vite compris et fus à moitié rassuré. Nous étions le 8 décembre, soit la fête de l'Immaculée Conception ! Et j'ai payé une petite facture de souffrance. Fatalité, sans le savoir, la veille, j'ai écrit quelques lignes sur la Vierge dans une métaphore dont je suis friand. Une question sans réponse de plus que j'ai mise dans ma besace d'ignorance de ces lois divines, moi l'âne de dieu.

La nuit dernière, tremblotant, dans la position du fœtus, enroulé dans mes couvertures en guise de placenta, je ne la menais pas large. La sentinelle de dieu n'a plus de contrat, je suis un électron libre sans avenir ni repère, j'erre entre deux mondes. J'ai à plusieurs reprises appelé ma mère moi le vieux bébé de cinquante-cinq ans. Dans cette situation, je languis toujours de la mort qui pour moi s'apparente au néant dans une paix, un sommeil sans rêves, sans réveil, une grasse matinée sans lundi, un somnifère éternel sans effet secondaire sans ordonnance, *ad vitam æternam*. Car, ce que je crains le plus, c'est de me retrouver devant ce dictateur qui serait capable de me rouler dans la farine avec son baratin de bonimenteur, me refiletant une autre de ses inventions que je paierai à crédit *revolving*. Moi, fraîchement acquitté de mes dettes de cette bulle mystique. En lisant ces lignes, un psychiatre dirait que ce type-là a une sérieuse névrose de type suicidaire, et moi de lui répondre que si je t'enfonce un axe *dans le cul* soudé à un pignon relié à une chaîne de vélo et un moteur de machine à laver je fais de toi un ventilateur ! Je ne l'ai pas digérée la camisole chimique de ces *connards* qui brassent du vent. Ces rats qui creusent leur terrier en agrandissant le trou de la *Sécu* et qui donnent des remèdes que pourrait donner un bon généraliste. Car tout le monde le sait, la dépression ne se soigne pas, elle se gère par la chimie et un travail sur soi-

même, qui ne peut se faire « qu'avec le temps va, tout s'en va ! », comme le dirait le docteur Ferré. « Même les plus chouettes souvenirs ça t'a une de ces gueules et dans la galerie de la mort je farfouille... et à la fin on m'aime plus. » Comment continuer à supporter la vie, du moins ce qui nous reste de ce temps périmé offert par la médecine moderne qui fait fonctionner encore la mécanique alors que l'âme ne suit plus ? Jadis quarante ans suffisaient pour faire le tour du problème, aujourd'hui on reste assis sur le bord du chemin en regardant passer les jeunes. On colmate les voies de notre vieille gabarre pourrie qui ne transporte plus que notre fatigue refusée par les négociants qui veulent du frais, du neuf dans ce business de dieu : « Si vous avez un des effets indésirables mentionnés ci-dessus, vous devez immédiatement prendre contact avec votre médecin. »

Vous avez certainement remarqué, maintenant que vous me connaissez un peu, que l'ambiance n'est pas à la fête. Vous avez tout juste. Mon humeur fait les montagnes russes. C'est peut-être mon cadeau d'anniversaire qui est pour le 15 décembre, et je n'ai pas besoin de gâteau vu que j'ai perdu l'appétit. Voici encore l'un de ces jeux de mots que j'adore, mais qui ne me font pas rire en ce moment ; je suis cloué à la maison et j'ai la trouille de retourner voir saint François à la clinique. Ayant repris mon ancienne ordonnance, je suis un peu *dans le cirage*, noir, bien sûr. Naguère, je bouffonnais encore pour relativiser, aujourd'hui, on m'a remis la tête dans l'eau et entre deux immersions je vous écris. Sachez qu'en parlant de moi, je parle au nom de tous les hommes, la palette de souffrances est très variée et sans limites, à chacun son menu.

En essayant de positiver un peu je vous propose une hypothèse toute simple. Nous sommes dans un univers de

dualité et nous nous trouvons du mauvais côté, il suffit d'attendre le train de la mort qui nous amènera dans cet endroit où coule le miel. Puisque le mal existe, le bien doit être fourré quelque part pour rétablir l'équilibre de cette formule mathématique. Des fois que je me fasse mal comprendre ! Attention, je ne propose pas le suicide, nous avons tous les remèdes pour pallier cette maladie mortelle. Au même titre que les antibiotiques, décriés par les toubibs qui ne seraient pas là si leurs parents ne les avaient pas utilisés pour eux.

Je sors de ma sieste qui a été profonde et comme chaque fois je fais le ménage dans cette garçonnière sans rideau qu'est mon cerveau où s'entassent souvenirs et bizarreries ramassés ici et là, car j'ai la manie de ne rien jeter, d'où mon désordre rangé, béquille pour mon âme, cataplasme pour mes aigreurs de souvenirs, verre d'eau pour comprimés de pensées considérant l'étroitesse des lieux, bouquin de femmes jamais rencontrées, prospectus de châteaux en Espagne, sous mon lit, cadres jaunis par le temps et tarifés en francs. Sur les murs, vieilles photos des morts avec punaises rouillées, protège dentier cassé, et tous ces *putains* de dossiers empilés qui me bouffent le peu d'espace qui me reste à vivre dans cette odeur de vieux. Seule consolation, cette antique mesure étant frappée d'alignement tout partira dans la décharge publique du temps qui passe. Et place aux jeunes, grand bien leur fasse de ce terrain vague nouvellement cossé.

Autrefois, quand quelqu'un mourrait, la famille appelait un prêtre et l'affaire était classée. Aujourd'hui, on appelle le SAMU et l'on repousse l'échéance, c'est le *jackpot* des temps modernes. Certains en abusent tellement qu'ils errent indéfiniment dans cette salle d'attente de la mort qui rit de les voir accrochés à leurs vieux sacs de viande. Bientôt l'espérance de

vie s'approchera des cent ans, mais passer quinze à vingt ans dans une maison de retraite, en baignant dans sa pisse, j'en passe, ce genre d'espérance, très peu pour moi. Les souvenirs de mon père et de mes oncles et grands-pères sont ceux d'hommes morts au combat en bons samourais. Après les bébés éprouvettes, on va faire les vieux en gardant quelques cellules vivantes que l'on viendra voir le dimanche dans le microscope, et tout cela sous la houlette de tenanciers de ces usines à vieux très bien nourris.

Les jours passent et mon humeur continue à vaciller sous la houle de ma mémoire et de mes frustrations que je n'arrive plus à gérer. L'âne ne sort plus de son étable, les yeux dans le vague, devant ce mur de pierres entoilé d'araignées, espérant capturer ces mouches à *merde* que j'attire. Si ça continue, je vais aller me chercher dans ces vieux grimoires de sorcières la recette du bonheur à base de jus de crapaud macérant dans du venin de serpent avec sur le bord du verre un magnifique scorpion accroché en guise de zeste d'orange, et je boirai cet élixir en me disant : *Qu'importe la couleur du chat, pourvu qu'il attrape les souris* (proverbe chinois). Mais n'oublions pas qu'en remontant quelques siècles, en prenant ces remèdes d'aujourd'hui, de sorciers en blouses blanches, nous aurions eu droit au bûcher de cette inquisition spécialiste en méchoui, de ces moutons de l'éternel. Ma pauvre Thérèse Martin, j'ai soulevé le tapis où tu cachais la poussière du Vatican, car moi je suis né sans œillères de cette histoire d'un âne. Tu as dit : « Je reviendrai et je vivrai », en oubliant le contexte de cette nouvelle histoire d'une âme forgée par une autre vie. Mais les écrits restent et les paroles s'envolent. C'est pour cela que je gribouille. Si ce livre pouvait remonter le temps, je voudrais

voir ta tête en lisant ces pages, car de ce que tu as semé nous n'avons rien récolté. Rien !

Les peintures rupestres ont traversé des milliers d'années dans ces temples creusés par Mère Nature et ces chapelles érodées et créées par le temps. Tout cela pour nous permettre de mesurer l'impermanence de cette location éclairée du vivant que nous sommes. Après un état des lieux établi en bonne et due forme, le propriétaire reprendra possession de son bien sans se soucier de nos problèmes immobiliers. Nos cousins les dinosaures l'ont bien compris, mis dehors sans aucun préavis et ni un pont où se réfugier. Mais l'homme pris dans une amnésie collective se croit immortel. Il vaque à ses occupations de locataire sans regarder la boîte à lettres qu'il n'a peut-être même pas installée.

Un constat de plus dans les chroniques d'un âne : vu ma passion pour l'école, j'ai commencé très tôt dans la vie active. Une vie parsemée de peaux de banane, et malgré la rage de vivre de ma jeunesse, je me suis retrouvé maintes fois le cul par terre. Je ne vais pas vous chanter le blues du cotonnier, car ce livre prendrait la forme d'un manège pour enfant, avec moi dans le rôle de l'âne chevauché par ces têtes blondes que vous êtes dans ce brouhaha d'orgue de barbarie à partitions perforées et tout ça tournant à l'infini dans cette fête foraine inventée par dieu, lui, bien au chaud, pourvu de mitaines dans sa cabine de verre, remplissant sa caisse d'un air passif et en disant dans son micro : « Allez, tournez jeunesse la fête continue ! » Quelles ont été les raisons, pour que ce dieu, disons plutôt les forces qui nous gouvernent ou manipulent, aient voulu s'arrêter sur ma personne en me démontrant par A plus B leur existence invisible bien, par des preuves, des clins d'œil, enfin tout ce qui était en leur pouvoir pour me mettre

devant le fait accompli. Cela n'a pas été facile pour moi, car je n'ai jamais considéré que l'univers tournait autour de mon nombril. Il n'y a aucune humilité de ma part dans ce constat, c'est simplement l'analyse logique de ma personne saine de corps et d'esprit parmi mes semblables. Mystère ! La probabilité que cela ait pu m'arriver me taraude toujours. C'est une chance, non ? Une malédiction ? Oui et non. Avant, je me posais l'unique question de l'existence de Dieu, stop !

Aujourd'hui, devant ces bizarreries, j'ai plus de questions que de réponses. Certains m'ont dit que j'étais un élu de dieu, et bien sachez que je ne briguerai pas un second mandat, n'ayant ni voiture de fonction, ni chauffeur, ni aucun avantage financier ou en nature. J'ai même l'impression d'être un rat de laboratoire avec ces scientifiques qui se sont montrés au grand jour contrairement aux autres humains. Je suis testé en permanence comme tout le monde, mais la différence c'est que je sais qu'ils sont responsables de mon devenir bon ou mauvais. Quand tout va bien, je serre les dents, je ne crie pas victoire, je n'apprécie même pas le moment, je n'ai aucun répit, parfois je me fous de leur gueule en disant « *mazette*, ils ont dû prendre des vacances, ils font le pont ! » Et quand le processus s'inverse, ma seule consolation c'est bien sûr de ne pas avoir crié victoire. Je les vomis une fois de plus enfermé dans cette prison qu'est mon âme. Pour des raisons que je ne pourrais pas expliquer, je les imagine au pluriel. Je ne fais plus rien de moi-même, aucun plan sur la comète, aucun projet, même à court terme. Enfermé dans une corsive comme un chien, j'attends le coup de bâton ou le *nonos*. Je ne suis ni mieux ni moins bien traité que la plupart d'entre vous, à part quelques exceptions, mais la différence c'est que moi je sais qu'ils existent. Je les sens venir avec leurs gros sabots, ces

psychopathes. Je vous demande de me croire, mes amis, tout notre devenir, que ce soit celui de clochard ou de président de la République, a été décidé par eux, même notre santé. Nous sommes tous en interaction pour une cause inconnue, même mon livre est la résultante de ces années décidées par eux. Édité ou pas, ce sera leur choix.

Je vais vous raconter une anecdote que j'ai souvent vécue, et, vous aussi sans doute. Nous appelons cela la loi des séries. Comme artisan, je suis payé au bon vouloir de mes clients que je sais sérieux bien sûr. J'avais fait trois chantiers sans *toucher un kopeck*. Pour des raisons X ou Y, je me trouvais dans la gêne tout en sachant que l'argent allait arriver de ces trois clients. Un matin, l'un d'entre eux m'appelle pour me régler, à midi, le deuxième, et à quinze heures, le troisième. Soulagé, je me rends à la banque, chèques en poche, soudain une voiture me klaxonne, c'était un ami, auquel j'avais prêté cinq cents euros un an auparavant, qui s'acquitta de sa dette en me remerciant. Ce fut la cerise sur le mystère ! Je n'avais, bien sûr, pas bougé le petit doigt. La seule explication qui pourrait dédouaner les autorités divines de ces scénarios machiavéliques qui nous incombent serait que nous ayons conclu un pacte avant notre vie terrestre avec son cortège de souffrances. Tout cela, bien sûr, ayant un but éducatif pour notre avancée spirituelle à la sauce bouddhiste, ce qui expliquerait que les premiers seront les derniers. Mieux vaut lire ça qu'être aveugle n'est ce pas ? Ou alors il serait temps de faire une réunion extraordinaire de parents d'élèves pour revoir ces méthodes barbares. Chacun son étoile, beaucoup dorment à la belle pendant que d'autres roupillent dans celles des palaces mises au pluriel.

#### SOMMAIRE

## La Prière

Comme vieux briscard en bondieuseries ayant traîné les semelles trouées de mon âme dans tous les lieux sacrés de la ville de Nice et de ses environs, je peux, si vous me le permettez, vous donner quelques conseils sur un des actes très prisés dans toutes les religions, moi, l'ancien cap-hornier révélé, gracié et spécialiste de nage en eaux troubles dans un domaine très à la mode depuis des temps modernes immémoriaux, la prière, la sainte prière ! Certains d'entre vous doivent se dire, avec un petit rictus bordant les lèvres : « je m'attends au pire venant de lui. » Gagné ! Mais je vais en parler à voix basse, caché derrière une colonne pour dire tout bas ce que tout le monde pense tout bas aussi, de ce qui vient de tout haut.

Je sais pertinemment que si vous venez au bureau des réclamations, c'est que vous avez un problème, sinon à quoi bon vous déranger ou solliciter une audience inutile pour cette administration déjà débordée qui, dans tous les cas de figure, bon ou mauvais, vous répondra : « On vous écrira ! » Et vous de répondre : « Pour moi tout va bien, ne changez rien, tout baigne ! » Mais sachez quand même que vos doléances, bonnes ou mauvaises, sont prises en compte. Vous êtes sur écoutes en permanence, enregistrés et classés, car ne l'oubliez pas nous sommes le fonds de commerce de cette institution qui vient de la nuit des temps. J'ai dit la nuit ? Expression très courue des hommes, le jour serait plus rassurant, mais vous gardez les bonnes habitudes de génération en génération qui

vous glacent le dos dans un lieu de culte jamais chauffé pour l'ambiance.

Avec la prière, je suis content d'avoir trouvé cet os à ronger, moi le chien de la cursive, qui passe son temps à se gratter, à *se lécher les couilles* pour s'occuper. Avec la prière, j'ai trouvé la balle pour jouer avec vous. En abordant ce sujet, j'ai de quoi m'occuper en brûlant ce stère de bois pour alimenter le feu de ma réflexion concernant ce rite. Je ne sais pas si je trouverai de quoi remplir beaucoup de pages en vous parlant uniquement de ce sujet, mais je trouverai bien en chemin une autre idée qui traîne dans la cave de mon subconscient en employant un terme technique, car il faut vivre avec son temps. Alors, d'abord, pour aller prier, il ne faut pas se faire prier, bien sûr. Vous devez y aller de bon cœur, façon de parler. Il faut traîner la patte, être fourbu, vidé de votre substance vitale, le dos voûté, l'œil hagard en regardant par terre, si vous trouvez cent euros surtout ne les ramassez pas, cela pourrait être un piège, on vous observe, vous êtes suivi. À moins que vous soyez venu pour demander cent euros, dans ce cas prenez-les, l'affaire est classée. J'espère que jusque là vous m'avez compris. Si vous arrivez avec tambour et trompette, plus majorette qui jette son bâton en l'air dans l'église et si elle casse un vitrail, bonjour Monsieur le Curé, vous croyez que dieu va rigoler ? Des siennes en tout cas lui m'a fait bien pleurer. Bon, reprenons : vous arrivez devant l'église, frigidifié, les mains dans les poches, et vous poussez la porte avec un pied, ayez toujours un peu de monnaie sur vous pour le cierge. Deux solutions s'offrent à vous, soit vous allumez un cierge au saint de votre choix, soit vous offrez la tournée générale pour ne vexer personne. Ah, un détail, ne cherchez pas dieu, il n'y est pas, il n'y a aucune représentation statuaire

du patron, car comme dans toutes multinationales le PDG ne reçoit jamais la clientèle. Il vaque à ses occupations auprès du conseil d'administration dans son jet privé omniprésent. On l'informe sur la situation, mouvements de foule à son intention, sacrifices, dons, tremblements de terre, raz de marée, volcan, épidémies et guerres de religion, son dessert. Une fois dans les lieux, cherchez une place pour vous installer, vous n'aurez que l'embarras du choix, en général vous n'êtes suivi que par votre ombre. Il peut arriver que vous soyez observé par une bigote, qui au prétexte de faire la poussière, de nettoyer l'autel pour s'approcher de vous, vous renifle, vous surveille, car elle n'a pas l'habitude de voir autant de monde d'un coup. Plus vous restez, plus elle fait du *boucan*, la veuve noire sur sa toile, elle enchérit, débarrassée de son mari qui brûle en enfer thermostat 450. Alors qu'elle, elle finira bien heureuse auprès du seigneur, car elle a tout compris. Elle se voit au ciel, hôtesse de l'air, peut être en classe affaires.

Une fois votre place choisie, surtout ne vous asseyez pas, mettez-vous à genoux dans la position la plus inconfortable qu'il soit. Vous avez mal aux genoux, tant mieux, cela vous donne un air constipé, car vous n'êtes pas dans un lieu d'aisance. Joignez les mains en levant les yeux sans bouger la tête et regardez le plafond. D'instinct, si vous êtes un travailleur du bâtiment, vous remarquez tâches d'humidité, problèmes d'étanchéité, craquelures, fissures et vous pensez à l'installation d'un échafaudage à grands frais pour les travaux, mais vous n'êtes pas là pour faire le devis, alors stop ! S'il vous prend l'envie de péter, soyez discret, car attention à l'effet de résonance, pour le reste vous comprenez que vous n'êtes pas en odeur de sainteté. Et maintenant, dites votre prière : vous serez exhaussé, car après la pluie vient toujours le beau temps.

La prière est une passerelle construite par vous-même qui vous permet de changer de rive en période de crue, vu votre impatience devant les caprices de la nature dans la dualité qu'est notre existence. Pris au piège de ce système, c'est nous qui devons nous adapter, nous battre, nous plier aux règles de cette prison qu'est la vie. Si tout devait être rose, nous serions enfermés dans une serre qui deviendrait monotone au fil du temps, car l'homme s'ennuie très vite. Naguère, manger à notre faim et nous reproduire à notre guise bien au chaud, bien soigné et mourir de vieillesse était une utopie, un rêve inaccessible. Aujourd'hui, cela est devenu monnaie courante, ordinaire, fade et sans saveur, alors nous voulons la lune. Eh bien ! on nous l'a donnée. Mais quelles seront les prières de demain ? Assis sur le banc de cette gare, en attendant le train en partance pour le futur, l'homme s'ennuie aujourd'hui avec sa valise de souvenirs jaunis par le temps qui passe. Il veut voir demain, cette ville inconnue, « étranger dans la nuit » comme le dit la chanson.

Hier je rêvais de ce que je suis aujourd'hui qui maintenant ne me satisfait plus. Alors je laisserai passer le train, allongé sur le banc comme un clochard, ma valise de souvenirs en guise d'oreiller, ma bouteille de larmes, car je n'ai rien compris, moi l'amputé de sagesse. Mes mots coulent au fil de l'eau de ma vie qui m'enivre. Je suis devenu alcoolique de mes griboillis, car j'ai soif de vérité et j'ai le gosier sec dans ce monde aride d'amour et de charité où je n'arrive pas soustraire mon ego de cette équation divine : j'agonise. Je suis assis au bord de la falaise qu'est la vie, je n'ai aucun penchant pour la mort et pourtant je dois me préparer à sauter sans élastique ni parachute. Je fermerai les yeux une dernière fois, de toute façon j'en ai déjà trop vu. Retour à la case départ, moi l'ancien

mort inconnu de tous avant ma naissance. Après tout la vie n'est qu'un accident dont on ne sort pas vivant, triste constat qu'il faudra faire sans assurance. Mes dires resteront lettre morte, car je n'ai pas le piston *enfoncé dans le cul* actionné par ce vilebrequin de combines qui vous monte au sommet. Et je resterai vierge devant ces *putes* d'écrivains philosophes en col blanc qui défèquent leur baratin par incontinence fécale une fois le piston retiré. Mais qu'importe le flacon de *merde* qu'ils véhiculent pourvu qu'ils aient l'ivresse de la gloire. Ils seront le creuset dans lequel on fera fondre leur pensée, celle des futures révolutions qui nous guettent. On brûlera leurs livres pour réchauffer le cœur de ces muselés, et retour à la case départ pour d'autres parasites prêts à remettre le couvert, car l'histoire se répète toujours.

Les vivants ont besoin de morts pour se rassurer, droits dans leurs bottes, ils jouissent de cet avantage éphémère au même titre que les premiers ont besoin des derniers sinon à quoi bon s'échiner. Cette unité de mesure existe dans tous les domaines, c'est la loi de la nature. Le premier-né, le premier de la demoiselle, le premier pas qui compte, le premier arrivé, cette bûche d'orgueil qui réchauffe notre ego, nous enferme dans notre moi, car les premiers sont toujours seuls. Un séminaire de premiers cherchera son premier jusqu'à l'infini. Notre vie est fondée sur les lois mathématiques et la plus grande avancée dans ce domaine fut le zéro, ce qui ne nous empêche pas de dire, je suis le premier en mathématiques, car le zéro est mal vu ! La vie est un bal masqué, chacun joue son rôle bien caché derrière ce paravent avec les yeux de Judas. Voir sans être vu, tout le monde cache ses opinions, ses penchants, ses faiblesses dans ce poker menteur. Ils veulent tous s'imprégner du masque, à tel point qu'ils arrivent à se mentir à eux-mêmes.

Dans cette soirée qu'est la vie, l'un arrive clochard, l'autre prince, prostitué, guérisseur. Les costumes sont distribués par dieu, lui le maître des cérémonies. La fête bat son plein et tout le monde finit bien sûr par y croire, dans ces vapeurs d'alcool. Mais hélas, le lendemain nous avons tous la gueule de bois et les masques tombent un par un puisque devant la mort nous sommes tous égaux ! L'homme arpente inlassablement le trottoir du boulevard de la vie, faisant ses passes sous la tutelle de ce proxénète de dieu, qui lui fait la morale. Tu aimeras ton client comme toi-même, mais si tu veux manger fais-toi payer, et la prostitution bat son plein. Le créateur a lui-même établi les règles et a fait de nous des *filles de putes*. Il a créé l'homme à son image, nous ne sommes pas sortis du bordel. Désolé, mais s'il attend de moi que je lui fasse des courbettes, il n'a qu'à payer. Je ne vais pas me mettre à genoux devant lui pour le turluter gratuitement. En vérité, je vous le dis, si le jour de ma mort le ciel rougit c'est que j'aurai fait un feu d'artifice.

Je transformerai mon océan d'amour en un tsunami pour détruire la lumière de ce sémaphore qui n'éclaire que Dieu dans un vacarme de corne de brume. Je ferai table rase de ces cartes maritimes obsolètes mon sextant dirigé vers Jésus mon maître.

J'espère continuer à vous amuser en lisant mes conneries, l'évangile selon saint Roger de Nice. Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec un mec pour le soigner en échange de travail. J'attire en douce le client en rêvant devis signé, sonnante et rébuchant contre mes charmes de guérisseur, mais là, *putain de dieu*, conscient de cette situation que je méprise, il faut bien manger ! N'étant pas dupe de mon comportement dans ce tribunal qu'est la vie, je passe mon temps à m'observer, à m'analyser, et je fais de la reconstitution de mes actes dans ce

piège qu'est mon existence. Je suis mon propre avocat, et je plaide en permanence non coupable pour ma tête que Dieu veut voir tomber dans le panier avec ce simulacre de procès digne des beaux jours de Staline. Mon seul chef d'accusation serait un peu de bonheur que je revendique, mais, attention, au détriment de personne. Assis sur la sellette, je ne baisse pas les yeux devant ces avocats de la défense du diable vêtus de noir comme leurs idées, fiers d'avoir instruit le procès de Jésus en son temps, accusé d'amour et exécuté de la peine capitale pour hérésie. De mon ancienne jeunesse à aujourd'hui, je fabrique ce gâteau de mille-feuilles de plaintes en guise de bûche de Noël qui arrive. Cet iceberg de dieu ne nous montre pratiquement rien de ses véritables intentions que je trouve trop bien cachées pour être honnêtes. Mon rafiote a coulé depuis bien longtemps et n'avait rien d'un bateau de croisière, moi dans la soute à charbon comme beaucoup d'entre nous.

Levé très tôt, tous les matins, je fais mon petit footing de métaphores, histoire de me remettre les idées en place. Je ne prends jamais le même chemin, car je me lasse très vite, à moitié allongé sur mon canapé, un accoudoir en guise de bureau, je trotte avec mon stylo sous le soleil de ma lampe de chevet qui n'éclaire que l'essentiel ; je me réchauffe au coin du feu de ma cigarette que je respire, ce délicieux poison qui ne fait que m'accompagner là où nous irons mon cher Evin, toi tu prendras la queue des non-fumeurs et tu feras une pipe à dieu en n'oubliant pas d'avaler la fumée pour ne pas déranger ton voisin et tu auras tout le temps de tousser au paradis des ministres. J'imagine Brassens et Brel rire de mes remarques acides, mes fumeurs préférés, et j'en oublie beaucoup.

#### SOMMAIRE

## Noël

Le jour J de ce Juif de Jésus est arrivé, nous sommes le 24 décembre. Marie, cette petite brunette, va accoucher de ce diamant d'amour aux mille carats. Rien de plus normal pour cette race de grands spécialistes qui fait les beaux jours d'Anvers, la *Mecque* du diamant. Pour les athées, je leur propose de servir de couche au divin enfant, car à cette époque elle faisait défaut. Je suis content, j'ai trouvé la chute de cette nouvelle métaphore du jour pour ce Niagara de sainteté.

Ça y est, Marie a accouché cette nuit à la clinique Bethléem, c'est un garçon. Je suis très fier, car un de mes ancêtres faisait partie du décor de la crèche : mon frère l'âne qui, lui, a vu tout venir. Jésus, promis à un grand avenir, avait encore raison : du premier qu'il fut, il a fini le dernier, du haut de la croix. Il serait arrivé par le vagin d'une *pute*, il aurait fini gouverneur ou procureur de la République, ou ministre présidentiable ; un de ces virus qui nous ont fait la vie dure et les guerres. « Tu ne jugeras point », je vais me gêner ! J'ai le don de guérisseur, si j'avais celui de tueur, je les enverrais tous en enfer avec dieu qui doit y être depuis longtemps.

Vu ce temps magnifique, j'ai passé Noël au balcon. Le fond de l'air était frais dans cette belle-famille comme à l'accoutumée : « Faut vous dire, Monsieur, que chez ces gens-là on ne m'aime pas. » Cher Jacques ! J'ai mangé la soupe froide plus les embûches glacées en face de la vieille encore chaude. Trente-deux Noëls sont passés et la coutume est tenace. Ils m'ont reproché ma dépression et ils espèrent tous un cancer

du fumeur. Chez eux, il n'y a pas de trêve des confiseurs, je suis le pesteux, le lépreux avec ma clochette de Pâques aux tisons que je leur enfoncerais bien dans le crâne. Mais je souris, je plaisante pour ne pas gâcher la fête à mon grand fils. Mais désolé, mon Loïc, je ne suis que guérisseur, pas charmeur de serpents dans ce nid de vipères. C'est ma dernière année de morsures, car ce diable de dieu ne se repose jamais, et moi j'ai besoin de calme. Je changerai de décor de Noël pour des raisons nécrophages. J'irai voir ailleurs si j'y suis, car le devoir m'appelle et ce ne sera pas une pure corvée, car moi je n'abandonne pas ! Je passerai mes Noël débarrassé d'anciens vivants et je lèverai ma coupe de ces *pisse-vinaigre* et Thaïlandais de la dernière heure que j'ai aimés sans retour.

J'espère qu'avec ce froid mon linge va sécher, car je n'ai pas tenu ma promesse d'hier. Ma chemise était trop tâchée, car les plaies ont suinté loin de cette église Saint-Pierre d'Arène des gladiateurs que je suis ou même dernièrement les restes de Thérèse ont séjourné dans une chasse que j'aurai bien tirée, moi le pestiféré de dieu que j'occis. Et si le diable ne me fait pas trop traîner ici-bas, j'irai m'en retraiter dans un monastère italien loin des égouts de la ville et au pied de mon maître détesté par dieu, Lui aussi. Sans crier gare, à midi, la terre a tremblé huit sur l'échelle de Roger. Trente-deux ans de pression, les plaques tectoniques ont cédé. Les meubles sont tombés dans un boucan du diable. J'ai vidé mes larmes sur le plancher des vaches maigres d'amour. Je n'ai pas aimé des femmes dont les parents me tendaient les bras pour me retrouver dans ce nid de mygales. J'en ai terminé pour Noël, il ne reste plus qu'à attendre cette Pentecôte de *merde*. Moi, le prophète, le guérisseur, le faiseur de miracles qui singe le Christ pour faire plaisir à cette Aston Martin de Thérèse. Ce

n'est plus un livre que j'écris, c'est un journal de bord. J'échangerais bien mes mains de guérisseur contre le crochet du capitaine, histoire de remettre ma montre à gousset à l'heure pour certains dont je crèverais la panse. *Qui peut le bien peut le mal*, oui, monsieur l'exorciste, je n'ai pas oublié. Je ne vais quand même pas *sucer des bites* pour aller dans ton paradis de *merde*, j'irai en enfer, j'ai des comptes à régler avec certains que je ne trouverai pas ailleurs.

Cinquante-cinq ans de grisaille, et encore combien de temps à subir ce viager de puanteur ? Je brûlerais mon âme pour réchauffer mon vieux corps qui ne suit plus le rythme de cette guerre de cent ans. Avec mes jeux de mots à *la con*, j'écris une nouvelle version du journal d'un âne. Dans ces soirées de Noël de *merde*, le diable a toujours sa place pour mettre l'ambiance. Il déchire les familles et il se branle en riant pour arroser le chapon toujours sec. Lassé par ce pouvoir intemporel de ce dieu à deux têtes, je n'ai de cesse de me poser la question : « Pourquoi l'homme ne réagit-il pas ? » Il vaque à ces occupations imbéciles en évitant de penser à ce qui le dérange. Les animaux ne pensent pas, ils vivent par instinct d'après un protocole bien établi, un peu comme des machines, des robots, sans se soucier du lendemain. Remarquez, l'homme est un animal aussi, vu qu'il fait l'autruche. Il fait aussi comme les pingouins qui vivent toujours groupés, qui se détestent en défendant leur petit bout de territoire. Bien sûr, l'homme a sa religion qui le rassure un peu, même s'il change de scénario ou de légende au fil des millénaires qui passent. Comme je vous l'ai déjà dit, la révélation m'a apporté plus de questions que de réponses. Pas facile d'être un athée quand on a reçu la « grâce ». En réfléchissant bien, quel est le sens de ce phénomène ? On vous supprime tout ce qui vous aide à

vivre, on vous enlève le plaisir et, une fois au fond du trou, on vous le redonne d'un coup, d'un seul, en vous faisant comprendre que c'est dieu qui vous le rend. Je prends un exemple : vous kidnappez une personne, vous l'enfermez dans une cave sans manger, sans lumière pendant trois jours et, bien entendu, sans aucune explication. Ensuite, vous lui rendez sa liberté avec tout ce qui va avec. Il aura vécu la « grâce ». Pour peu qu'il ne sache pas que c'est vous qui avez manigancé l'embrouille, il vous prend pour son sauveur, vous êtes son dieu. Je te rends d'une main ce que je t'ai pris de l'autre. Me concernant, Dieu peut faire ce qu'il veut de moi et, bien sûr, le pire, mais il ne pourra jamais m'empêcher de penser, de réfléchir, d'analyser son comportement vis-à-vis de ma personne ou de la vôtre.

Plus je vais chercher dans l'infiniment petit pour essayer de comprendre ce monde, et plus je m'aperçois que la *merde* est infiniment grande. Mes capacités de compréhension sont dépassées. Excusez du peu, mais je suis loin d'être un *con*. Le principe de dire : « Souffre, ferme ta gueule, ne cherche pas à comprendre » ; très peu pour moi. Inutile de vous gratter la tête et de chercher un superlatif me concernant, disons tout simplement que je suis le canard enchaîné de la Bible. Moi, le prophète au rabais, je ne vous promets pas des lendemains qui chantent. En attendant, vous pourrez toujours apprendre à jouer d'un instrument, par exemple, l'harmonica, sur la musique du film *Il était une fois dans l'ouest*. Je parle de l'Europe, bien évidemment, car c'est bientôt terminé. À moins que vous ne préfériez écouter les violons de nos politiques comme sur le Titanic, sauf que les capitaines auraient pris la tangente bien avant l'arrivée du glaçon. N'attendez pas de moi que je vous raconte certains détails de l'histoire à venir. Je

préfèrerais ne plus faire partie de ce monde d'ici là, car je serai sur la liste, et vu que j'ai pris de l'embonpoint en vieillissant, les rayures ont tendance à me grossir.

Quand je pense à toutes ces crapules qui font leurs choux gras sur nos futurs cadavres, ils ne valent pas plus que les nazis, mais il n'y a pas plus sourd que celui qui ne veut entendre, surtout qu'ils auront changé de continent. En Occident nous avons vécu les plus belles années de toute l'humanité entre 1960 et 1990. Aujourd'hui, les droits les plus élémentaires deviennent interdits, mis sous tutelle par ces vampires liberticides assoiffés de milliards d'euros. Nous nous déplacerons bientôt avec des menottes et un GPS dans le cul. Ma mère me disait, jadis, en plaisantant : « Un jour ils nous feront payer l'air que nous respirons ». C'est fait, Maman, avec la taxe carbone. Depuis l'aube de l'humanité, l'homme avait le droit de se construire une cabane et de se faire un feu. Interdis les bidonvilles, je ne fais pas de politique, mais un simple constat des lieux. La gauche, bientôt revenue au pouvoir avec 12 % des voix dans une majorité à la Ben Ali, nous promet de légaliser la drogue. Belle perspective, car les camés ne font pas la révolution. Staline l'avait compris avec la vodka. La dernière fois, avec 60 % d'abstention, plus les voix du FN, on nous a dit que le petit diabolin avait gagné... avec 53 % d'une majorité de son village, peut être. Les voix des élus sont impénétrables.

Une nouvelle guerre de religion se prépare, dans laquelle, heureusement, les chrétiens sont à la traîne, eux la majorité, mais pour combien de temps encore ? Un jour, la bête se réveillera à force d'être piétinée par les médias. Les curés qui ne valent pas mieux que les rabbins et autres imams, sauf en

nombre, attendent sagement l'effondrement du système pour faire couler le bain de sang que prendra le diable.

Je vais stopper là mes analyses en espérant me tromper. Dans le cas contraire, ce sont encore les honnêtes juifs, travailleurs, qui paieront la facture des cousins américains qui ont armé Adolf en son temps, mais ça, il ne faut pas le dire. Je vais arrêter de déblatérer sur le monde, car d'autres l'ont fait bien avant moi et cela n'a rien changé. Les hommes passent, mais les règles ne changent pas, la nature a ses lois. Au début était le verbe et à la fin le râle. L'homme est programmé pour s'autodétruire, c'est inscrit dans son disque mou, il se régule tout seul. Il est son propre prédateur avec ses machines de guerre. Avant les sabres suffisaient, vu le nombre d'habitants, aujourd'hui, il nous faut des machines de guerre qui tuent par milliers, on n'arrête pas le progrès. Finalement, en y réfléchissant bien, si les hommes s'aimaient vraiment les uns les autres, c'est-à-dire sans guerres, sans famines, tout le monde bien soigné, nous en serions aujourd'hui peut être entre quinze et vingt milliards d'individus, et ce serait ingérable. L'humanité irait irrémédiablement à sa destruction naturelle par des épidémies et des famines, car le vivarium n'est pas assez grand. Horrible constat : ce que nous vivons est normal, sans le savoir nous faisons du « bien » à l'humanité. Il faut des morts pour continuer à vivre. Le combat pour le bien est perdu d'avance : sous de fallacieux prétextes on accuse l'homme de tous les maux alors qu'il est enfermé dans un programme régité par la nature, donc dieu. Tu dois tuer ton voisin pour que l'espèce survive, car il n'y a pas de place pour tout le monde. Cela explique pourquoi les saints de toutes obédiences sont martyrisés, la nature privilégie les dictateurs. Dieu fait un pont

d'or à la racaille. Les nazis, les communistes, les intégristes religieux, les assoiffés d'argent font office de thermostat.

Par les quelques lignes que j'ai écrites, je viens de répondre à la question que je me posais depuis douze ans. Je suis allé d'échec en échec, de barrage en barrage, car je suis contre nature. Si j'avais eu la *baraka* d'Adolf ou de Staline, j'aurais dérangé le fameux désordre établi. Je le redis : les gens qui font le bien sont détruits par des anticorps invisibles et ne vont jamais très loin dans la hiérarchie. Car dieu n'aime personne et ne fait qu'un avec le diable.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » « Que celui qui n'a point pêché lui jette la première pierre. » Et moi je lui réponds, que celui qui dit et pense ces phrases au plus profond de lui-même, sans tricher, finira sur une croix ou dans d'autres conditions identiques.

Les gens qui régissent le monde sont de véritables ordures installées par des forces invisibles qui ont toujours le dernier mot. Depuis l'aube de l'humanité jusqu'à aujourd'hui, vu l'état piteux de la condition humaine, bien malin qui pourra me prouver le contraire. Que celui qui se sent visé par mes diatribes se rassure, il n'est qu'une marionnette, comme moi. Car Dieu seul est responsable de notre devenir, caché derrière cette hypocrisie d'amour. L'enfer c'est Dieu, mais pas les autres (comme le pensait J-P. Sartre), car nous sommes tous l'autre de quelqu'un.

Qu'en sera-t-il de nos religions dans mille ou deux mille ans ? Quel subterfuge va trouver le créateur de ce camp de concentration qu'est la vie ? L'homme rêve d'immortalité, la prison éternelle. À croire qu'ici-bas, il est heureux, ou alors la peur de l'inconnu l'empêche de vouloir bouger. Ce singe dans sa cage est dans une sécurité précaire dont il connaît les

rouages. Mieux vaut tenir que courir. Si ça continue, on verra peut-être un jour tomber du ciel des cacahouètes ; les scientifiques trouveront une raison qui arrange tout le monde et surtout leur ignorance. À moins que le fabricant fasse table rase pour recommencer une autre partie dans ce compost d'anciens vivants recyclés. Il remettra le couvert : « Tu aimeras ton dieu comme toi-même. » De toute façon, t'as pas le choix, car *tu chies dans ton froc* ! Un nouveau Christ avec des clous tout neufs ? Je m'adresse aux chrétiens : on ne change rien, car le scénario a *fait mouche*. Les preuves que m'a données dieu de son existence ne sont que des preuves de son existence, mais pas des preuves d'amour. La grâce est une manipulation mentale qui n'a pour but que de faire valoir ce dieu au détriment de l'individu qui est *touché*, j'ai employé le terme exact. Comme un insecte qui pond son œuf dans sa victime, la larve dévore son être comme un virus ou comme un ver dans le fruit, c'est un cousin de l'envoûtement, rien de plus. Ce prédateur n'a qu'un seul but, sa survie. Le porteur *saint*, c'est le cas de le dire, doit se soumettre, ou sinon c'est le clash. En termes clairs, ce *squatter* se nourrit de la personne infectée. Il choisit dans la masse des gens ceux qui rayonnent le plus pour avoir le maximum de chance de s'épanouir, usant d'anesthésiant pour se faire accepter, magnifique boîte de pandore. Cela dit, si je me trompe, j'accepte toute proposition de sa part qui prouvera le contraire. Ce qui veut dire, me rendre heureux et me laisser faire le bien à ma guise sans me tourmenter, un peu comme les chanceux de ce monde, qui, eux, comme c'est bizarre, en récompense du rien qu'ils font, ne reçoivent que du bien.

Bien qu'ayant été bluffé par ces entités, mais pas dupe de leur comportement, ma position sur Jésus et sa mère reste

inébranlable, je le répète. Les ennemis de mes amis restent des ennemis pour moi aussi, nous sommes sur la même galère. Dans ce langage de charretier que j'adore employer et user en abondance, je dirai en quelques mots pour tous les martyrs et moi-même : « Je ne me soumettrai jamais à ces lois, ces travers dignes des plus grands psychopathes ». Ce n'est pas Mère Teresa qui me dira le contraire, cette paire d'yeux qui était aux premières loges des abominations terrestres. Je suis soumis de force comme ces cathédrales gothiques qui défient les lois de la physique avec leur arc-boutant à la con.

J'ai remarqué qu'au fil de mon stylo qui avance de page en page, je deviens de plus en plus sérieux ; il faut que je me réévalonne constamment pour ne pas devenir ennuyeux. Je me nombrilise ; si ça continue, je vais vous parler de moi à la troisième personne...

– Il se croyait promis à un grand avenir mystique, il s'est retrouvé chez les fous.

– Il se croyait grand prophète, il est devenu diseur de bonne aventure.

– Il se voyait gardien du temple de Jésus, il n'a pas obtenu les cinq cents signatures.

– Il se croyait serviteur de l'église, on le traite comme un voleur de tronc.

Le film en noir et blanc d'un roman de série B s'est transformé en un interminable feuilleton, dont la fin ne change jamais. Le Maigret impliqué dans d'étranges affaires se débrouille tant bien que mal pour se retrouver à chaque fois au point zéro. Il repart dans une autre enquête avec une musique lancinante qui inspire l'ennui. Histoire de mort, d'héritage, de jalousie et d'argent dans un décor gris de bourgeois et de servantes *strausskanisées*, de jardiniers

alcooliques, de voisins trop curieux avec leurs secrets bien cachés au fond du puits désaffecté, ou encore dans ce jardin d'automne aux feuilles piétinées qui donnent un fond sonore à ces discussions, sur un chemin de cimetière bordé d'un mur moussu qui voit passer les veuves noires à trois pattes avec bas à varices et châle tricoté les soirs de poêle à charbon. « Emmenez-moi au pays des rêves, emmenez-moi au pays des merveilles. » Tu as raison, Charles, j'en crève d'envie. J'échangerais un an d'ici, contre deux semaines là-bas. Et puis *merde*, tout le reste ici contre un peu là-bas.

Ayant pris *perpète*, enfermé dans les geôles de ma vie, je me demande tous les jours combien il me reste de temps à tuer. Je rêve d'évasion par la mort, car je n'ai pas trouvé d'autre plan. Fumant cigarette sur cigarette, c'est comme si je grattais le mur de ma cellule avec un clou, et comme à l'école seule la cloche me libérera, celle de mes funérailles. Je tremble rien qu'à l'idée de vivre quatre-vingt-dix ans ou plus, car dans ma famille on enterre plus souvent les autres que nous, même cigarette au bec. On suit le corbillard des médecins, des curés, des sportifs, des non-fumeurs et des *langues de putes* qui rêvent de nous voir refroidis. Mon frère, soixante ans, vient d'être papa pour la troisième fois. Il prend le même chemin que mes oncles et tantes, quatre-vingt-treize et quatre-vingt-seize ans, sans couche ni auxiliaire de vie. Il verra les tempes grises de son petit dernier qui sera marié et papa lui aussi. Chez nous, nous mourons par pudeur et usés par les enterrements des autres. Nous creusons derrière les corbillards un sillon bien avant notre tombe. La vraie vie, c'est la jeunesse. Passé quarante ans, c'est une salle d'attente, puisque nous avons enterré nos espoirs et nos illusions. Je parle pour la majorité, les autres sont des *cons* ou des menteurs qui trichent.

Le verre à moitié plein ou à moitié vide, de toute façon nous avons bu le meilleur et, en plus, ce n'est pas toujours du premier cru pour beaucoup d'entre nous.

Ce livre est un véritable papier toilette, chaque jour je m'essuie d'une page de la vie qui m'a été donnée, en sachant très bien que je suis dans des W.-C. publics, où tout le monde a sa page. Dans les odeurs de vieille urine froide et de chasse mal tirée, nous faisons la queue pour évacuer les couleuvres mangées la veille. Encore une métaphore scatologique pour nous rappeler la *merde* dans laquelle nous vivons. Si j'en ai choqué certains, qu'ils aillent faire leurs besoins dans la nature à l'abri des regards pour faire croire qu'ils sont heureux. Prétendant un pique-nique, ils feront le bonheur de ces grosses mouches divines aux couleurs bleu cuivre, seul témoin de ces *Pinocchio* au nez qui s'allonge pour mieux renifler leurs déjections.

Me considérant un peu comme un électron libre, je ne tourne plus autour de ce noyau d'atome qu'est la religion. Et je dérange cette matière. Je suis peut-être promis au prix Nobel de physique cantique des cantiques, des religions ayant découvert le trou noir de dieu de cette antimatière par laquelle je me sens aspiré dans un néant de tranquillité éternelle. Comme sainte Thérèse qui, une fois son bouquin terminé, a rejoint le séminaire des osselets. Ma muse est en train de se tarir, je vais peut-être prendre le second wagon d'ici peu. Je n'ai aucune certitude sur ce que j'avance, mais j'aime bien ne pas être surpris, à moins que je ne fasse partie du cortège de l'enterrement de dieu, avec cette épitaphe de lettres gravées dans la pierre : *Ici repose celui qui nous a fatigués. Ceux qui l'ont connu le regrettent.*

Nous sommes le soir du 12 janvier 2012, soit un jour de moins à vivre. Étant donné que je ne connais pas la date butoir, cela ne me fait ni chaud ni froid. Je continue mon petit âne de chemin mulétier en n'espérant rien. J'ai endossé mon poil d'hiver de la vie, de mes naseaux humides s'échappent les vapeurs chaudes de ma respiration fatiguée. Mes sabots clapotent d'un tic tac de métronome devenu fou. Au bruit de vitre brisée, je piétine les flaques gelées que mes fers ont creusées à force de va-et-vient journaliers. Ma queue sans mouche reste sage, elle qui naguère me faisait tourner en bourrique par ces heures de chaleur. Maintenant, entre chien et loup, je ne rêve que d'écurie, de foin et de paille. L'herbe grasse, la luzerne, c'est du passé. Je ne suis plus hier, et je m'en moque. Passant devant mon abreuvoir gelé, je n'ai plus cette soif de vivre. Je monte les côtes encensant de la tête, péniblement, comme un juif devant son mur. Les prières n'ont rien donné. Mes grandes oreilles qui ont tout entendu n'écoutent plus rien. Les premiers flocons tourmicotent dans l'espace, la nuit aura blanchi demain qui bientôt sera hier, sans moi. Désolé, mes âneries ne vous font pas rire, car vous serez un jour ce que je suis, si ce n'est pas déjà fait. Pas facile la vie d'un âne, j'ai tout porté sur mon dos, sacs de vanité et d'orgueil, sacoches d'illusions, de trahison, bidon de larmes, fagot d'échecs, châteaux espagnols, cercueils d'êtres chers, jarres de rancunes et de souvenirs insupportables. Pour ce fardeau de malheur, je n'ai eu qu'un peu de foin. Mon maître n'a d'yeux que pour les chevaux de course, grande écurie, brossage, galop dans les baies sur la plage, saillie arrangée et vétérinaire à domicile, tout ça pour ces canassons qui ne servent à rien. Dans cet avenir de saucisson d'âne, j'attends mon heure : un sabot dans sa gueule il

crèvera le nez dans mon crottin, laissez-moi rêver. Si l'espoir fait vivre, une fois fini, la vengeance peut le remplacer.

Nous sommes la veille d'une grande élection. Les bonimenteurs nous expliquent que malgré le désastre installé il faut quand même voter pour eux. Ils parlent de ceux qui se déplaceront. Nous vivons en ce moment une grande sécheresse, sauf d'hypocrisie. En France, le fourrage se fait rare. Les greniers sont vides, seuls poussent les choux gras de *l'establishment*. N'ayant jamais connu la guerre et les grandes famines, je reste dubitatif... J'aurais une solution : plutôt que de nous serrer la ceinture, je propose les bretelles, comme cela nous serons à l'aise dans nos pantalons, nous irons voter en clowns dans le cirque des politiciens. L'homme-tronc de la télé nous dira quel bulletin mettre dans l'urne. Les illusionnistes nous parleront de démocratie. Nous apprendrons à marcher sur la corde raide, et bien sûr nous vivrons dans des caravanes comme en Amérique.

Dernièrement, je suis allé à la mairie pour renouveler mon passeport. J'ai dû remplir un questionnaire et l'on m'a demandé la date et le lieu de naissance de mes parents. J'ai donc remis les mêmes dates que pour mon premier passeport et j'espère qu'ils ne trouveront pas ça louche. J'ai peur de me retrouver en garde à vue. Il faut dire qu'en dix ans tout peut changer, l'adresse, le climat social, les revenus, mais surtout la date et le lieu de naissance de mes parents. Décidément, quand ce n'est pas Dieu qui en prend plein la gueule, c'est la politique. Je vais devenir le saint patron des râleurs. Vous allez répondre qu'il vaut mieux dire du mal d'eux que de son voisin, mais moi je suis *foutu*, mon voisin c'est ma belle-mère. S'il vous plaît, n'attendez pas de moi de la haute littérature, j'ai trop nagé en eaux troubles, je remue les sédiments, me

faufle entre les pneus imputrescibles, les crânes de ceux qui en savaient trop, les bouteilles à la mer jamais retrouvées, les restes de suicidés.

Je suis un populiste, un fil d'immigré rital, un manœuvre de chantier, un sans-grade. Je n'intellectualise pas la misère de ces écrivains, tous les jours endimanchés, en costume, je l'ai vécue, *chiée* même. N'allez pas penser, surtout, que j'en suis fier ou jaloux. Je suis spectateur, j'oscille entre trois mondes, la misère, l'épicier et le sommet de cette chaîne alimentaire. J'ai dîné avec ces trois spécimens, je me fonds dans le décor avec une dextérité de caméléon. Je change de vocabulaire, de vêtements, de voiture et de carte de crédit. L'un d'eux parle de son loyer impayé, l'autre de son héritage d'une petite villa, le troisième de son avion et de sa Bentley ou autre Lamborghini. Les trois pensent que je suis de leur monde, seul le premier a raison, mais chut ! Ces dons de guérisseur m'ont ouvert les trois portes, mais je ne suis bien nulle part. La seule remarque que je peux faire sur ces trois cas de figure, c'est qu'ils sont identiques, même intelligence. C'est simplement la distribution des cartes qui a fait d'eux ce qu'ils sont, du manœuvre à la star ce sont des clones servis différemment. Ils ne font que s'imprégner de la pensée de leur géniteur, c'est uniquement du mimétisme. Sur le plan humain, le pauvre ne vaut malheureusement pas plus que le riche qui lui se croit supérieur, goinfré de fric et de chance avec ses phrases, ses réponses toutes préparées, toutes faites. Son QI trop pauvre ne lui permet pas de raisonner, mais il a la main verte, il cultive les narcisses dans son jardin immense, arboré de cyprès à l'abri des regards sur ces chemins goudronnés de rouge au grand portail magique, « sésame ouvre-toi » où l'attend sa fée botoxée, liposucée, véritable momie vivante au sourire chirur-

gical devant son miroir : « Suis-je la plus belle ? » Oui, tu es la poubelle de la féminité, la jeunesse est donnée, mais jamais achetée, connasse.

À partir de demain, je vais faire les petites annonces pour trouver une machine à remonter le temps, comme cela je pourrai modifier mon bulletin de vote, seulement après il me faudra une autre machine à accélérer le temps pour être sûr de mon coup. J'ai une autre idée : je me présente aux élections et je prends un pseudonyme « M. Blanc » ; pas besoin de battre la campagne avec des notes à grands frais, j'aurai mon petit matelas d'électeurs que je pourrai négocier contre un fauteuil de ministre. Celui de l'agriculture m'irait très bien vu mes antécédents scolaires. Je galoperai dans la campagne électorale, monté par Marianne pour la parité. Nous dormirons sur la paille.

Je crois que concernant Dieu j'ai fait le tour de son impotence. On ne peut pas être plus virulent que moi sur l'état des lieux. Je l'ai mis plus bas que terre, ce qui est pour lui une grande spécialité envers l'humanité. J'ai rendu à dieu ce qui est à dieu, quant à César, je ne lui dois rien. Mon livre est aux antipodes de celui de la sainte Thérèse, de son endoctrinement et de sa brève vie. Moi, le vieux canasson ayant déjà parcouru plus du double de son petit chemin parsemé de pétales de roses, je n'ai connu que les piquants comme beaucoup d'entre nous. Je ne suis que la face cachée de l'aboutissement de sa réflexion qui n'est pas allée plus loin que le bout de son petit nez. Si je suis sa réincarnation, ce dont je suis presque certain, cela n'engage que moi, ce livre restera caché et les vacheries de dieu seront bien gardées. Continuez, mes frères, moi je préfère détester dieu que mon prochain. Les divines courbettes vous abaisseront un peu plus dans votre misère spirituelle.

Moi, je n'échangerai pas le bonheur d'un enfant contre toutes les cathédrales. Le temple de dieu, s'il existe, se construit dans le cœur des hommes. Les clochers ne bandent dans le cul du ciel que pour vous faire oublier l'impuissance de dieu et vos carences. Le bourricot que je suis n'aurait jamais pu écrire ce livre sans l'aide précieuse de ma grande sœur qui à grands coups de trique m'a fait rentrer dans le box des écrivains. Cet ouvrage va rencontrer un immense succès de défaite littéraire. Le bide absolu, mais qu'importent les *cons* qui me jugeront, pourvu que j'aie l'ivresse et l'anus vierge de pistons.

Enclavé dans cette dictature qui est la vie, bien rodée depuis l'aube des temps, l'homme – ou plutôt l'esclave – ne peut s'en affranchir, peut-être, que par la mort. Mais cela n'est qu'une hypothèse. Cependant, aucune autre solution n'est envisageable mis à part le bonheur, mais qui ne relève pas de notre décision. Ce serait la seule manière de supporter le sablier en attendant l'issue fatale de la mort et de ces mystères, histoire de nous pourrir la vie un peu plus. Jésus revenu d'entre les morts, Lui d'habitude si bavard, s'est bien gardé de nous raconter son séjour. Pas de souvenirs, pas de photos, aucun dépliants ni incitations à le rejoindre. Ce mutisme m'inquiète. Je parle pour moi. Seul le néant peut me débarrasser de ce cauchemar. Vu que le bien que nous faisons ne nous apporte que le mal, et le mal aussi, la paix ne peut se trouver que dans l'inexistence totale. Je ne veux plus être la vestale de dieu, je regarde le néant avec les yeux de Chimène, moi le *sadamisé* chronique, attaché à la vie et à ses travers. Je sais que je me répète, mais, s'il vous plaît, laissez-moi faire mes gammes du matin, moi le virtuose du rejet du créateur *bricolo*. Force est de constater que plus j'affirme mon dégoût de dieu et plus cela conforte ma condition de cocu mystique. Ce déballage me fait

du bien. J'aurai pu, pour me venger, faire le mal autour de moi, mais cela reste au-dessus de mes forces. Je ne suis pas Dieu. Je suis le débiteur, la victime de ce marché truqué et je demande réparation pour pouvoir continuer cette mission, ou alors, à quoi bon m'avoir interpellé, moi le commun des mortels ? Je ne le redirai jamais assez.

Avec ce livre j'ai construit sans le vouloir ma nouvelle demeure, vide de dieu, qui de toute évidence n'y aurait jamais mis les pieds. Je vais donc pendre la crémaillère et préparer ma liste d'invités de marque, faux amis, belle-famille, traîtres, souvenirs d'enfance et bien sûr mon ennemi le diable, toujours fidèle, efficace, ponctuel dans toutes mes démarches concernant mon travail, ma santé, mes vacances et mon relationnel, mes espérances. En gros, treize à table, pour faire honneur aux desserts que j'ai dégustés tout au long de mon parcours. Je pense avoir fait le tour du propriétaire, ou plutôt du locataire. Plus rien ne m'intéresse, et, surtout, les petits bonheurs me sont interdits, j'ai mis du temps à m'en apercevoir, alors pipi, caca, dodo et encore ! Quand tout va bien, merci beaucoup.

À force de trifouiller dans mon cerveau pour écrire quelque chose sur le papier, je finis par racler les fonds de tiroir. Je n'ai plus rien à vous mettre sous la dent, vous qui voulez en savoir toujours plus sur moi qui ne sait rien, mais qui aime bien bavarder, surtout que je ne suis jamais contredit comme un maître de conférences, sauf qu'eux racontent toujours la même chose, mais ce sont les oreilles qui changent. Ne faisant pas dans la rubrique des « chats écrasés », je ne m'en tiens qu'aux hommes chez qui ce ne sont pas les écrasés qui manquent. Comme disait Brassens : « De mon balcon, je vois passer les cons », et le premier que je vois le matin, c'est en

me rasant. Étant un expert en la matière, je me considère comme HEC (haute école de *connerie*). J'ai réussi tous les examens avec mention, diplômé des plus grandes écoles de la vie.

Mes apocryphes d'aujourd'hui n'ont aucune crédibilité, trop récents pour être pris au sérieux, mais dans trois ou quatre mille ans ils auront pris une autre dimension. Je vais mettre mon brouillon dans une bouteille de champagne bouchonné de cire et bien caché dans une montagne aux alentours de Nice. D'ici là, une autre route passera peut-être par cette cachette. Ma bouteille, trouvée par des géologues, aura pris de la valeur et je serai enfin édité dans toute la galaxie : « Les manuscrits d'Escota ». On retrouvera mon ADN et je serai cloné. Terminé l'homme de Tautavel, je serai l'homme de Courchevel qui a connu son extinction sous le règne Sarkozy, élément essentiel de cette disparition de masse sous la période chinoise, dont on a retrouvé des vases et porcelaines d'une valeur inestimable, frappés d'un logo « made in china ».

Si la vengeance est un plat qui se mange froid, moi, à force d'attendre et n'ayant pas le choix, j'ai dépassé le stade de l'azote liquide et j'ai bien peur qu'après, cela me reste sur l'estomac. À moins de passer mes souvenirs au micro-ondes... mais pour la crucifixion c'est raté, les clous sont interdits dans la machine. Si je devais brûler quelques églises pour être heureux, je commencerais juste après ma toilette, veillant bien à ce qu'il n'y ait personne dedans ; j'irais dans les petits villages aux alentours. Je jetterais un bidon d'essence à l'intérieur et je gratterais une allumette en disant : « Que la lumière soit ! » Terminé le carcan divin. Je pourrais voyager à ma guise ; vivre dans mon 200 m<sup>2</sup> avec vue sur mer, mais sans Teresa. Et comme à la télé, *teinturé* de noir, la peau

talquée pour rides et ridules, chaussé du modèle *Roland Dumas*, voiture allemande modèle *straussskan* avec tableaux de maître, je voterais à gauche comme les millions que j'ai mis. Je serais un bien-pensant, médiatisé attendant mon fauteuil de ministre et le nom de ma rue une fois assis chez Lachaise, dans mon habit de granit aux lettres d'or. Et dans mon costard à 10 000 €, le monseigneur, ou le grand rabbin auront mis dans ma poche le billet de première classe pour le ciel qu'il m'a promis. Les premiers seront les derniers à avoir faim. Parce que dieu déteste la misère, il ne donne qu'aux riches. Il me faut aussi la Rolex pour ne pas rater l'heure de passage de la barque céleste du pharaon que je serais. Dans un dernier vœu, je demanderais que mes cendres soient éparpillées sur le jardin de l'*Hôtel de Paris* à Monaco, histoire d'ambiance pour l'éternité qui m'est offerte. Mais rien de tout cela n'arrivera. Malgré mes miracles, je n'ai pas eu mon bâton de maréchal. Je mourrai en soldat inconnu. Ce ne sont pas les galons que je regrette, c'est la retraite, avec voiture avec chauffeur...

J'ai trop connu la tambouille du poilu, les pieds dans la boue et les blessures de guerre avec leur cortège de souffrances. Alors, s'il vous plaît, arrêtons là cette histoire de martyr à la *con*. Nous sommes régis, comme je l'ai déjà dit, par les lois de la nature et sa sélection naturelle qui *se fout* royalement de ces chimères divines. Elles me font barrage puisque je vais à contre-courant de la survie de l'espèce qui a besoin de guerres, d'épidémies et de famines. Seules priment les lois mathématiques qui régissent l'univers. Si vous ne me croyez pas, faites une expérience en faisant le bien autour de vous, il vous en cuira. La compassion est une hérésie dans cette équation, seul le groupe compte. Pendant qu'un buffle

est dévoré vivant par les lions en minorité, les autres broutent. Leur force et le nombre mis en commun, ces montagnes de muscles pourraient éradiquer les carnivores, mais ils mettraient en danger leur groupe par une surpopulation. Pendant que les petits Français broutent leur salade le soir, ils regardent à la télévision leurs congénères se faire massacrer dans des guerres, par des famines, en disant : « Qu'est-ce que l'on fait dimanche ? », et madame de répondre : « On va voir ma mère ? ». Une espèce indestructible : les scorpions, à l'abri des radiations nucléaires d'après les scientifiques.

Depuis le début de mon monologue, j'ai émis toutes les hypothèses concernant notre devenir. S'il vous plaît, ne me parlez pas du jardin d'Eden et autre mythologie, mais si par contre cela vous fait du bien, continuez à mettre ces cataplasmes religieux sur votre visage, cela vous empêchera de voir trop loin et surtout ce qui vous dérange. « Petit papa Noël quand tu descendras du ciel avec des jouets par milliers n'oublie pas les pyjamas rayés pour les petits d'Auschwitz qui brûleront dans la cheminée avec leurs petits souliers ». Réveille-toi Rabbin, dieu n'aime personne ! Ça y est, j'ai encore appuyé là où ça fait mal. « Dieu est grand » dans la souffrance des enfants. Ma lune de miel avec ces forces occultes n'aura décidément pas duré longtemps. J'en ai assez de l'appeler dieu, c'est trop d'honneur à lui faire. Il se croit tout permis et il se permet tout. Je n'ai aucune raison d'avoir du respect pour lui vu qu'il n'en a pas pour moi. Je n'attends rien de lui, vu qu'il ne respecte aucune règle, fut-ce celle des mathématiques. Un bien plus un bien, ça fait deux biens, n'est-ce pas ! Chez lui, ça fait très mal. Un bien plus un mal devraient s'annuler, chez lui, allez savoir ? Il peut y avoir une règle pour la masse, mais pas pour l'individu seul. Un peu

comme les bancs de poissons. Une fois dépassée la crainte qu'il inspire, on peut l'observer dans sa réalité pure, dans son abomination. Il me fait savoir qu'il a créé le ciel et la terre. Ça en jette de dire cela, mais on se garde bien de dire qu'il a créé le mal et le diable. Dire que Jésus est le fils de dieu, pour ce qui me concerne cela n'est pas très flatteur. Il faut rendre à dieu ce qui est à dieu et à Jésus ce qui est à Jésus.

Mis à part les Évangiles, le reste de la Bible, l'Ancien Testament, ce n'est que de la politique. Tu dois faire comme si et comme ça, et ferme ta gueule sinon gare à toi. Ce sont les lois d'une dictature bien ficelée pour tenir le peuple, et les rois et tous les autres chefs mafieux ils sont là de droit divin : « La belle affaire ». Toutes les religions parquent de la même manière. Quant à moi, je ne m'occupe que de la mienne. Je ne ferai aucune ingérence chez les autres. Aime ton voisin, mais plante ta haie, chacun sa *merde*. Décidément, je ne suis d'accord avec rien, et j'en suis ravi. Cette forme d'orgueil de la pensée me fait sortir du troupeau, n'en déplaît aux autochtones. Je regarde avancer les gnous dans la rivière de la vie et observe les crocodiles de la politique du moment. Mon sort n'est guère plus enviable que celui des autres, mais, à force d'être, j'ai fini par penser à ce que je suis vraiment. Ma perspective d'avenir céleste ne s'amenuise pas plus que la vôtre vu mon comportement vis-à-vis de l'inexplicable situation dans laquelle nous nous trouvons. Notre scénario d'aujourd'hui n'a pas plus de crédibilité que celui des pharaons et de tout leur *tintouin*. La religion est d'humeur changeante selon l'ordre géographique de l'époque. Les religions s'adaptent au fil du temps qui passe une fois la corde usée. Les croyants de tout poil s'imaginent que plus un texte est ancien, plus ça le rend crédible. À croire que la nuit des temps éclaire notre

ignorance. Ces manuscrits d'ignares lettrés n'étaient que la préhistoire du journalisme actuel dont on connaît les travers, leur propagande et les monceaux de *connerie* qu'ils veulent nous faire avaler chaque jour. Je suis un chef de guerre sans armée, sans pays, sans frontières à défendre. J'ai trouvé le *Graal* dans un vide-grenier. Cette patate chaude est absolument immangeable et n'a aucun avenir ici-bas. Si le royaume des cieux existe, Dieu doit avoir sa petite cour, son *Versailles* ; ce *Roi Soleil* qui tire les ficelles n'est pas prêt de faire entrer dans son château la populace, les gueux, les lépreux, les sans-grade qui manquent de charité, trop occupés à chercher leur pitance dans le travail rémunéré et qui sont donc corrompus par l'argent. Si on devait entasser toutes les pierres de ceux qui ont péché depuis l'aube des temps, dont je fais partie, il y aurait de quoi construire un autre *Everest*. Nous l'appellerions la montagne du diable qui protège dieu de la souillure des hommes, lui si pur. Dieu n'a pas besoin d'acheter les hommes avec de l'amour vu qu'il les possède déjà. Nous sommes acquis. Pas besoin d'être très intelligent pour comprendre ça. Pour ceux qui douteraient encore, il reste l'Apocalypse de Jean, holocauste à l'échelle planétaire. Dans un bain de sang bien orchestré, avec trompettes, nous chanterons le blues du condamné à mort. Jésus à la contrebasse, Marie descendant les escaliers avec son boa autour du cou, Marie-Madeleine à la caisse et dieu à l'étage tapant le carton avec ses potes. Cela vous choque ou ça vous fait rire ? Et pourtant c'est de la *gnognotte* à côté de ce qui nous est soi-disant promis. Et tout cela raconté dans une délectation de sadisme de psychopathe qui se sublime de page en page dans une imagination débordante de cruauté. Les dernières nouvelles nous diront que dieu n'est qu'amour. Il est *con*, il ne sait rien faire que d'aimer et il laisse

faire le diable qui lui est débordé et très efficace. Il nous prépare l'apocalypse un peu comme un mariage. Les convives se compteront par milliards, c'est un boulot monstre. Mais est-ce que Dieu sera invité à ce drôle de mariage ? Je l'imagine en *Vito Corleone* assis dans son bureau pendant que la fête bat son plein. Lui se faisant baiser la main par les saints qui viennent lui rendre hommage, demander un service, et dieu de se gratter la joue avec le revers de ses doigts. Il jette un œil sur Jésus avachi sur un fauteuil qui écoute les doléances, sirote un verre d'eau bénite année 1572, grand cru de la Saint-Barthélemy. Et tout ça dans un bruit de fond de mitrailleuse, cris d'enfants, de mères égorgées, de cocus décornés vivants. Et ce beau monde attend le clou de la fête, les myriades de scorpions descendant du ciel, la pièce montée, en quelque sorte, et tout cela sous les applaudissements des apôtres de la Sainte Famille, des bienheureux. Il est plus facile à un chameau...

Je connais des pauvres qui supportent leur condition, mais qui ne valent pas mieux que les ISF, leur seul atout c'est que se sont de véritables chameaux. Mon pauvre Jésus, l'homme n'est plus ce naïf enfermé dans son village qui mourrait jeune et trop occupé à chercher pitance, ce qui l'empêchait de penser. Aujourd'hui, il mange, il vieillit et surtout il a le temps de réfléchir et d'analyser la situation. Il serait temps que tu reviennes faire le ménage et surtout te mettre en quête d'un notaire pour un troisième testament, car la ficelle est usée. Un jour un musulman m'a dit en me regardant manger pendant la période du ramadan qu'il fallait mille ans pour atteindre le trou de l'enfer. Je lui ai répondu que nous avions le même pour lui, mais qu'il fallait deux mille ans pour voir le fond. Je me suis mis à son niveau d'intelligence pour m'amuser, sachant

que dans toutes les religions nous avons les mêmes spécimens.

Le jour où l'humanité dira « je ne sais rien de dieu », nous aurons fait un pas de géant dans cette galerie de monstres à la solde du diable, lui toujours présent. Les différences ethniques ne sont là que pour réguler la population, comme je l'ai déjà dit. Cette vieille recette fonctionne à merveille et n'est pas prête de s'arrêter. Dieu est un puissant homicide, monsieur le curé. À chaque pas que je fais dans cette nébuleuse divine, je m'enfonce un peu plus dans ce labyrinthe du vivant. Plus je cherche à comprendre et plus je m'aperçois qu'il n'y a rien à comprendre. Seule certitude, je mourrai sans savoir.

L'appellation d'origine contrôlée n'existe pas dans le monde de la croyance. Seul le nombre d'adeptes peut faire passer le groupe de secte à religion. Plus l'origine est ancienne, plus elle prend de la crédibilité au vu des autres. Le paléochrétien en a fait les frais pendant longtemps. Une fois les fidèles trop nombreux, ils inspirent la crainte et le respect comme une armée. Les juifs venus des temps immémoriaux sont le terreau de ces deux grandes religions que nous connaissons. Vu leur petit nombre, frileux de partager leur dogme, ils sont en danger permanent. Cette carence de fidèles peut leur être fatale. On pourrait dire que si l'on stoppe le brassage sanguin d'un groupe sur un plan ethnologique ou scientifique, il court à l'extinction. Le procédé naturel du mélange des masses est au service de l'espèce qui *se fout* royalement de nos frontières et surtout des religieux. Si dans dix mille ans nous sommes encore là, il n'y aura plus qu'une seule race : le terrien, stop. La nature est exsangue de nos distinctions instantanées. Elle n'était là que pour servir un processus adapté à la géographie du moment présent.

Il est évident que nous vivrons un jour ou l'autre une apocalypse comme les dinosaures l'ont vécu, je crois il y a deux cents millions d'années. Mais d'ici là, j'aurai eu le temps d'aller chercher mes souliers que j'ai fait ressemeler. Et pour couronner le tout, dans un milliard d'années, les plaques tectoniques auront fait disparaître les preuves de notre vécu, comme ça aurait pu être le cas pour d'autres *connards* avant nous. Les prochains locataires diront que la terre est plate et qu'il faut *travailler plus pour gagner plus*. À force d'outrages, d'écrit en écrit et malgré ma contribution, Dieu garde toujours le cul propre ! Messieurs les religieux, continuez votre enfumage, ce n'est pas le bois qui manque. Il faut avouer que je mérite de la part du diable une médaille, un bonus, un parachute doré, car avec tous ces blasphèmes j'honore le diable dans toute sa puissance. Il m'éblouit de son sérieux dans sa tâche, toujours fidèle au poste. Pas besoin de prière, on claque du doigt et il rapplique. Si vous voulez, par exemple, la prison à perpétuité, une matinée suffira à l'obtenir.

J'ai très souvent déjeuné avec le diable, mais Dieu ne m'a jamais invité à sa table. Vous voulez savoir comment je le sais ? J'ai toujours payé très cher pour le peu que j'ai mangé. Cela ne pouvait pas être lui en face de moi. Chaque fois que j'ai trouvé quelque chose de bon, je l'ai vomi, j'ai été malade, repas d'amoureux, de vacances, de travail, de belle famille. Dieu a ses têtes, les vrais guérisseurs n'en font pas partie. J'ai dit les vrais ! Car ce ne sont pas les charlots qui manquent. Après chaque repas que je croyais délicieux, j'ai eu une crise de foi, l'expression n'est pas de moi. Depuis bien longtemps j'ai compris que quand quelque chose était bien, l'addition était trop salée, et je remboursais en plusieurs fois. Je suis

arrivé à un stade où même l'eucharistie me fait peur : « Prenez et mangez-en tous » ; non merci je n'ai pas les moyens.

Je passerais des jours et des nuits à écrire comme un vieux robinet qui fuit au goutte-à-goutte, imperturbable, et qui remplit une baignoire en un rien de temps. Mais c'est sur des pages que je dépose mon goutte-à-goutte de mots au fond de mon cahier. La vétusté de mon âme a des fuites et remplit ce livre. La pression exercée sur ma patience a rendu mes actes inutilisables. Avec cette *putain* de maladie, je n'ai plus d'autorité sur ma conscience. Je ne contrôle plus mes émotions, mes frustrations et je me laisse guider par de fausses informations qui prennent leur essence dans mon subconscient. Le baromètre de mon humeur ou de mes sentiments n'est plus en adéquation avec la réalité présente. Toutes mes données sensorielles sont erronées. J'erre dans ce monde, sans but précis. Moi le faiseur de miracles, dieu se garde bien de me soigner, je crois qu'il jouit de ma situation, ou bien il *s'en fout*, et c'est de là que vient mon dégoût de lui. Que puis-je attendre de cette entité qui a laissé crever Jésus sans compter les millions d'êtres vivants, petits et grands qui n'avaient rien à se reprocher ?

La martyrologie n'est qu'une absurdité mystique, ce ne sont que les ragots des biens portants, colportés par les théologiens catholiques et compagnie qui se gardent bien de vous tendre la main de votre vivant. Ce ne sont que les déjections du diable. Qui peut cautionner la souffrance au nom de Dieu, si ce n'est autre que le mal en personne. Ne sachant pas trouver une réponse à cette aberration, les collabos du diable les ont surnommés les bienheureux, eux qui se garderaient bien de faire partie du club. Comme des généraux, ils distribueront les médailles dans leur QG climatisé, à l'abri des bombes.

Excusez du peu, mais ayant fait miracle sur miracle, plus des bonnes actions en veux-tu en voilà, combien de fois me suis-je trouvé devant des âmes à l'odeur fétide, me faisant la morale en m'expliquant la bonne marche de dieu. Inverser les rôles est une stratégie qui a fait ses preuves. Je les écoute comme l'eau ferrugineuse de Bourvil, sauf que là ça ne me faisait pas rire. Je me taisais par humilité. Je me *foutais* du grade et des courbettes que j'aurai refusées par pudeur, mais il faut avouer qu'entre eux et Dieu qui ne faisait pas de cadeau, j'étais bien entouré. Et si, par malheur, je leur tenais tête, ils m'accusaient d'orgueil en disant que j'étais animé par le diable après avoir sauvé les vies. Le Christ connaît bien la question, il en a fait les frais.

Au début de cette histoire, j'avais entendu : « Tu combattras les démons ». Cette phrase était mal formulée ; la vraie phrase aurait dû être : « Tu te feras tabasser par les démons », ce qui n'est pas pareil. Car se battre, ne veut pas dire perdre, puisque aujourd'hui je suis acculé et que j'y ai mis un A pour rester poli. J'ai le pouvoir de guérir certes, mais je me passe volontiers du Golgotha et d'être *christalisé* dans la mémoire des hommes. J'ai aimé sans calcul, *basta* ! Je n'ai pas envie de changer l'eau en vin, vu les excédents agricoles et les morts sur les routes que l'on pourrait me reprocher. Quant à marcher sur l'eau, la *Croisière Costa* s'amusera sans moi.

Le seul miracle dont je rêve c'est que l'on me *foute* la paix quelques années ; ce serait pour moi la seule preuve de l'existence de Dieu, moi qui ne rêve aujourd'hui que de néant éternel. Je suis depuis douze ans sur le ring, j'en ai pris plein la gueule, qui plus est sans « supporters ». Sifflets, tomates, œufs pourris, plus match truqué, adversaire dopé, mon soigneur absent et arbitre acheté, mais tout ce bas monde s'est

tiré une balle dans le pied. Seul le coach m'intéresse, lui que je voudrais voir pendu par les crocs d'un boucher, expression très en vogue en ce moment. Encore une métaphore dont je suis intarissable, n'ayant pas eu le bac ni la maîtrise de rien, je dois être aussi un cancre dans le monde des saints. Si ça continue, je vais me faire virer de l'école : je ne fais plus aucun miracle, je reste assis près du poêle à bois, je ne rêve que de vacances, je jette des boulettes de papier bibliques sur sainte Rita. Jeudi, je me suis promis d'aller pêcher, mais chut ! je n'ai pas de permis. Cette année, c'est encore saint François qui aura les stigmates avec mention, moi je vais redoubler.

Pour la kermesse on va encore crucifier saint Pierre, la tête en bas, c'est la coutume. Il est fou de joie, il prend ça très au sérieux, car il va bien souffrir.

Après mûre réflexion et après avoir fait le tour du propriétaire du désastre ambiant de ma religion, de ses dogmes, de ses valeurs à trois sous qui n'ont ni queue ni tête, je me suis détaché du groupe. Je laisse libre cours à mes analyses, à mes critiques acerbes mouillées d'acide qui sont pour moi une soupape. Je n'ai d'yeux que pour la tranquillité de mon âme. Cela ne change rien à ma condition sauf le plaisir de dire *merde* à ce bric-à-brac de bondieuseries. J'ai fait ma petite révolution religieuse en me servant de ces aberrations comme barricade. Je préfère mourir libre de mes pensées que dans cette dictature. Saint, saint, saint est le seigneur Dieu de l'univers. Ces courbettes en grande pompe, ces flatteries ne changent rien à notre condition humaine. Dieu se passera de mon cirage et de ma brosse à reluire.

En son temps, Jésus avait fait le ménage devant sa porte, lui le faiseur de miracles, au grand dam des autorités religieuses. Et bien, moi, j'en fais autant aujourd'hui. Suis-je

un précurseur ? Peut-être ? Mais c'est avec des types comme moi que les choses bougent, sinon nous en serions encore en train de sacrifier des vies humaines sur l'autel de ce dieu. La tolérance à la souffrance d'un homme dépend peut-être de son humilité. Je n'ai malheureusement jamais rencontré, et surtout discuté, avec un grand saint de l'église. Pour moi, le mot grand dépend de la puissance qu'il a à faire le bien et surtout pas la propagande que l'on va y mettre autour pour faire gonfler le gâteau. N'étant pas dans les secrets d'alcôve du Vatican, bien malin qui pourrait reconnaître le vrai du faux. La puissance à faire le bien et la tolérance à supporter le mal sont deux facteurs différents, mais le deuxième a toujours le dessus. Le bien ne peut pas contre-attaquer puisqu'il ne sait faire que le bien et le mal est toujours vainqueur. Les agneaux n'ont jamais tué des loups. Le bien est toujours une cause perdue d'avance, d'autant plus qu'aucune aide extérieure n'est à espérer, je peux vous l'assurer. Quand le processus est engagé rien de l'arrête. Si les saints pouvaient tuer à distance la vermine terrestre, les dictateurs n'existeraient pas. *Bien mal acquis ne profite jamais*, mieux vaut entendre ça qu'être sourd.

Les bienfaits de dieu ne sont jamais tombés dans le domaine public, ils restent l'apanage des crapules en col blanc qui respectent la sélection naturelle et régulent les populations, « je l'ai déjà dit ». La chance est toujours de leur côté et ce n'est pas un hasard. Ils se reproduisent en respectant des quotas imposés par la nature. Au fur et à mesure de mes analyses, je deviens anti-Christ ayant découvert le pot aux roses. Le prochain dictateur mondial à venir s'appellera saint virus, famine nucléaire, et dieu s'en lavera les mains comme d'habitude.

Le protocole que dieu a établi va à contre sens des idées de Jésus. Ce pauvre homme avait beau prier dieu pour éviter le supplice du bois, car il n'y est pas allé en sautillant la fleur à la bouche, son sort était décidé d'avance. Pierre a construit son église, l'Inquisition et les *guerres de Cent Ans* ont fait le reste. Les saints et leurs malédictions sont mis à l'index des martyrs pour montrer l'exemple à ne pas suivre. Et comme par hasard, les chefs de sectes, avides d'argent, de pouvoir, de sexe et leur baratin à dormir debout, les scientologues et autres évangélistes ont la *baraqua*, plus tapis rouge. Et moi, *connard*, avec mes miracles *gratos*, on me regarde de travers, et pire encore, on me juge.

Étant persuadé d'être un jour ou l'autre assassiné par une maladie dont j'abrègerai les souffrances si elle dure trop, ce livre fait office de testament de l'histoire d'un âne.

Fin

SOMMAIRE